

ISSN 2267-0785

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°85- SEPTEMBRE - OCTOBRE 2013



Le Dossier

La Guerre

sur le sol italien

Avec la participation de :

Alexandre Sanguedolce,
Denis van den Brinck, Pierre Vennat, Frédéric
Bonnus, Mahfoud Salek Prestifillipo,
Jean Cotrez ...





Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Yvonnick Bobe

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>

Histomag est une publication bimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

3 **Editorial** (Vincent Dupont)

4 **Interview Normandie-Niémén** (Jean Cotrez)

Le Dossier :

La Guerre sur le sol italien et la fin du fascisme

- 9 **L'opération Mincemeat : intoxiquer l'axe avant l'invasion de l'Italie** (Prosper Vandenbroucke)
- 14 **L'opération Husky : banc d'essai de l'US Airborne** (Denis Van Den Brink)
- 35 **La participation des Canadiens aux opérations en Italie** (Pierre Vennat)
- 41 **Monte-Cassino : fallait-il bombarder le monastère ?** (Frédéric Bonnus)
- 58 **La force expéditionnaire brésilienne en Italie** (Mahfoud Salek Prestifilipo)
- 68 **Les 45 jours de Badoglio** (Alexandre Sanguedolce)
- 97 **L'enlèvement de Mussolini** (Frédéric Bonnus)
- 103 **Les forces cobelligérantes Italiennes** (Mahfoud Salek Prestifilipo)
- 109 **L'Aeronautica Nazionale Repubblicana et quelques appareils italiens** (Marc Taffoureau)
- 116 **La Ligne gothique allemande en Italie** (Jean cotrez)
- 124 **Les batailles d'Automne** (Frédéric Bonnus)

- 132 **Les expérimentations nazies médico-dentaires dans les camps de concentration** (Xavier Riaud)
- 141 **Les Schnellboote** (Nicolas Moreau)
- 150 **Qui était Philippe Kieffer** (Benjamin Massieu)3
- 159 **Ceux qui restaurent : le site Hillman à Colleville-Montgomery** (Jean Cotrez)
- 167 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



par Vincent Dupont



Après avoir vu quelle avait pu être la guerre vécue par la Finlande entre 1939 et 1945 (et pour ceux qui n'ont pas encore pu lire ce numéro nous vous invitons chaudement à le faire), la rédaction de l'Histomag a voulu s'intéres-

ser à un autre pays un peu plus connu parmi les forces de l'Axe mais qui connut un revirement important dans le conflit au moment où la guerre fut portée sur son territoire : l'Italie. En effet depuis le débarque-

ment en Sicile puis à Salerne jusqu'à la remontée des armées alliées vers le nord de la péninsule, l'Italie vécu la guerre sur son territoire et ceci eu des répercussions pour le moins importantes. La guerre provoqua de nombreuses destructions du patrimoine italien comme au Monte Cassino, l'occupation par la Wehrmacht qui transforma ses montagnes en forteresses, et entraîna enfin la chute du fascisme et de son fondateur tandis qu'une partie des forces italiennes rejoignaient les soldats de nations du monde entier pour continuer le combat.

Aussi nos lecteurs, après avoir connu les rigueurs du climat finlandais pourrons suivre les péripéties des combats et des profonds changements qui bouleversèrent la péninsule italienne entre 1943 et 1945. C'est tout d'abord les manœuvres d'intoxication des alliés autour de leur débarquement en Italie qui retiendront notre attention grâce à Prosper Vandenbroucke.



Puis nous vous inviterons avec Denis van den Brink à redécouvrir l'opération Husky sous sa composante aéroportée. Pierre Vennat nous parlera quant à lui de la participation des Canadiens à la campagne d'Italie avant que Frédéric Bonnus nous invite à revenir sur la nécessité de bombarder le Monte Cassino. Mahfoud Salek Prestifilippo nous présentera ensuite la Force Expéditionnaire Brésilienne qui a combattu aux côtés des alliés. Abordant la composante politique des bouleversements que connu l'Italie, Alexandre Sanguedolce nous présentera en profondeur les 45 jours du gouvernement Badoglio, moment charnière dans l'Histoire du pays qui vit aussi Benito Mussolini mettre en place un dernier gouvernement fasciste

après un retentissant enlèvement par les Allemands sur lequel reviendra Frédéric Bonnus. Les Allemands ayant en effet pris le contrôle d'une partie de la péninsule nous nous pencherons avec Jean Cotrez sur les fortifications de la ligne Gothique qu'ils mirent en place. Nous parlerons aussi de la participation des italiens à la guerre aux côtés des alliés avec Mahfoud Salek Prestifilippo qui nous présentera les forces cobelligérantes italiennes puis Marc Taffoureau nous

parlera de l'Aeronautica Nazionale Repubblicana et nous présentera le Reggiane de Limoges. Enfin Les batailles menées par les alliées durant l'automne seront abordées par Frédéric Bonnus.

Ceci dit un Histomag ne serait pas un vrai Histomag sans une deuxième partie, aussi vous pourrez comme à chaque numéro retrouver vos traditionnelles rubriques dont nous avons cependant réduit le nombre pour l'occasion vu la richesse du dossier que nous avons monté. Vous retrouverez donc en premier lieu les expérimentations nazies médico-dentaires dans les camps de concentration sous la plume de Xavier Riaud, puis Nicolas Moreau, désormais avec le baccalauréat en poche (félicitations !) nous présentera les Schnellboote de la Kriegsmarine. Nous resterons dans la marine avec un entretien sur Philippe Kieffer que nous a accordé Benjamin Massieu à l'occasion de la sortie de son livre. Ensuite notre spécialiste béton, Jean Cotrez, nous parlera de ceux qui restaurent le site Hillman à Colleville-Montgomery, et nous finirons par le coin des lecteurs, où nous vous présenterons les ouvrages récemment sortis qui ont retenu notre attention.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis qui partagent bénévolement leurs savoirs, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !

Le « Normandie-Niemen » Au musée de l'Air et de l'Espace du Bourget

par Jean COTREZ

« **A** l'occasion du déménagement du « mémorial Normandie-Niemen » de son site historique mais relativement confidentiel des Andelys (27) au musée de l'air et de l'espace du Bourget (MAE), il nous a semblé intéressant de faire le point sur ce déménagement mais aussi sur le devenir de cette association qui perpétue le souvenir de ceux qui ont écrit une des plus belles pages de l'aviation de guerre française. Son président Jean-François Anière a bien voulu répondre à nos questions.

Histomag : Pour commencer, pourriez-vous nous faire un historique de votre association et nous présenter « mémorial Normandie-Niemen » ?

Jean-François ANIERE : Le « Mémorial Normandie-Niemen », initialement dénommé « Comité Andelysien pour le Souvenir de l'Épopée du Groupe de Chasse Normandie-Niemen en URSS » a été créé le 19 mars 1990 (JO du 4 avril 1990), à l'initiative principale de M. Robert Lefèvre, frère de Marcel Lefèvre, et de quelques autres membres fondateurs. La ville des Andelys (27), où a grandi Marcel Lefèvre, avait mis à la disposition du Comité Adelysien une partie de l'ancien « Château des Alcools » afin d'accueillir les collections provenant d'une part de la famille de Marcel Lefèvre, mais aussi des obj-

ets, photos et documents remis par le général Joseph Risso, alors Président de « l'Association des Anciens du Normandie-Niemen-Front de l'URSS 1942-1945 ». Le musée a été inauguré en présence des anciens de l'Épopée le 9 septembre 1992. Sa mission reçue des anciens étant de maintenir la mémoire de cette prestigieuse unité de la France Libre, et de poursuivre les relations avec les Russes. En 2005, avec l'aval des Anciens du Régiment de Chasse et pour une meilleure notoriété, le Comité Andelysien a pris le nom « Mémorial Normandie-Niemen ».

HM : Quelles sont les raisons qui ont entraîné la fermeture du musée historique des Andelys en 2010 ?



Jean-François Anière,
président du mémorial Normandie-Niemen

JF A : Le positionnement même de la ville des Andelys, les effets de la crise entraînant une baisse constante de la fréquentation (moins de 3.000 visiteurs en 2009, en ce compris les scolaires), la diminution des subventions de la ville, l'absence de réponse de la municipalité aux solutions de sauvetage proposées par le « Mémorial Normandie-Niemen », nous ont contraints à envisager le transfert des collections du « Mémorial Normandie-Niemen » en d'autres lieux. Sur recommandation de M. Hervé Morin, alors ministre de la Défense, nous avons pris contact avec Gérard Feldzer, alors directeur du Musée de l'Air et de l'Espace du Bourget (M.A.E), et signé avec lui une convention de don des collections le 22 avril 2010. Par ailleurs, la ville des Andelys souhaitant reprendre le « Château des Alcools » pour y transférer son Office du Tourisme, le musée a fermé définitivement ses portes au public de 5 décembre 2010.



A 1047
Blason du Neu-Neu

HM : Parlez-nous de votre prochaine installation au musée de l'air et de l'espace (MAE) du Bourget (date, locaux, matériel exposé, projets, etc...)

JF A : Par la signature, le 17 avril 2012, d'un avenant à la convention du 22 avril 2010, et suite à l'avis favorable de la Commission scientifique d'acquisitions des musées de la Défense, les objets, photos et documents présentant un caractère historique sont entrés dans le Domaine Public de l'État. Actuellement les collections restent « en cartons » jusqu'à ce que les travaux sur le futur « Espace Normandie-Niemen », pour le rendre compatible avec la réglementation des équipements recevant du public (ERP), aient été réalisés. Son ouverture est envisagée pour le 20 juin 2014, date anniversaire de l'arrivée au Bourget le 20 juin 1945 des « Yak 3 » et de leurs pilotes. Sous réserve de la mise au point définitive de la scénographie, l'exposition permanente comprendra les collections des Andelys, avec comme fil rouge, le parcours de Marcel Lefèvre et de ses compagnons d'armes. Dans cet espace d'environ 250 m², le Yak 3 en cours de restauration et une exposition sur les FAFL, accompagneront celle du « Normandie-Niemen ».

HM : Le musée des Andelys était certes historique pour le NN mais le Bourget et lui aussi chargé d'histoire. Vous ne perdez pas au change ?

JF A : Ce fut effectivement un déchirement d'avoir à quitter le site des Andelys. Comme vous l'avez compris, ce musée s'est constitué avec les dons de la famille de Marcel Lefèvre, de « l'Association des Anciens du Normandie-Niemen-Front de l'URSS 1942-1945 », des familles des pilotes et mécaniciens de l'Épopée, mais aussi de visiteurs passionnés. C'était un écrin, qu'une poignée d'administrateurs bénévoles entretenait, sous la vigilance nécessaire et indispensable de Nathalie Fagnou, notre directrice.

L'ouverture de « l'Espace Normandie-Niemen » au Bourget va permettre de toucher un plus grand nombre de visiteurs. Aux Andelys, les visiteurs venaient au-devant de « Normandie-Niemen » (3.000 entrées), au Bourget, c'est le « Normandie-Niemen » qui viendra au-devant d'eux (environ 300.000 entrées).

HM : Vous venez d'obtenir un financement d'un groupe bancaire russe (Zénith) de 450 000€ pour mener à bien votre installation au MAE. Pouvez-vous nous expliquer comment cette banque s'est lancée dans ce mécénat ? Cette somme suffira-t-elle à la réalisation complète du futur espace Normandie-Niemen ?

JF A : Non, le « Mémorial Normandie-Niemen » n'a pas obtenu de subventions malgré la recherche auprès d'industriels ou de mécènes français potentiels. Vous savez l'attachement viscéral que portent les Russes au « Normandie-Niemen ». Il est regrettable qu'en France, cette fabuleuse épopée, aussi légendaire que la 2ème DB du Général Leclerc, soit si méconnue et qu'elle ne soit pas enseignée.

En Russie environ 140 écoles portent le nom de « Normandie-Niemen ». En France, nous en comptons moins d'une dizaine. Un espoir toutefois, un jumelage

entre l'école Normandie-Niemen » du Pecq et l'école 1666 « Phoenix » de Moscou est sur les rails.

Le Musée de l'Air et de l'Espace du Bourget, responsable du bâtiment et des collections, se heurtait aux mêmes difficultés. Parallèlement au M.A.E, nous avons eu l'occasion de nous en ouvrir à Son Excellence M. Alexandre Orlov, ambassadeur de la Fédération de Russie en France, et c'est par son intermédiaire que la Banque « Zénith » a été contactée. Elle cherchait à faire un investissement pour une œuvre culturelle en 2013. M. l'ambassadeur l'a convaincue au bon moment. Les conventions entre cette banque et le Musée de l'Air et de l'Espace ont été signées en début d'année. La somme de 450 000 devrait couvrir les frais de mise aux normes du bâtiment « Espace Normandie-Niemen » et la scénographie, mais c'est au M.A.E de s'exprimer sur cette question.

HM : Toujours dans le cadre de votre installation au MAE, comment s'organise cette intégration ? Vous gardez votre spécificité ? Vous touchez une part des recettes d'entrée, vous payez une redevance au MAE ?

JF A : Si au départ, la perspective pour le M.A.E d'avoir à trouver un emplacement pour accueillir et intégrer les collections du « Mémorial Normandie-Niemen » a pu constituer un souci, l'action combinée des directeurs successifs

(Gérard Feldzer, neveu du pilote Constantin Feldzer, et Catherine Maunoury), ainsi que du conservateur en chef (M. Christian

Cérémonie de remise des fonds de la part de la banque Zenith en présence de l'ambassadeur de Russie en France, son Excellence Alexandre Orlov, de Mme Maunoury présidente du MAE.



Tilatti), pour conduire à bien cette intégration, a démontré que « Normandie-Niemen » devait avoir sa place au sein de ce grand musée. Le « Mémorial Normandie-Niemen » ayant un rôle de magistère

moral auprès du M.A.E, les grandes orientations sont définies en commun.

Le Musée de l'Air et de l'Espace présentera les collections « Normandie-Niemen » au même titre que les autres, c'est à dire dans la gratuité. Le « Mémorial » pourra l'aider dans le cadre des visites guidées thématiques, comme celles payantes du 1er W.E de chaque mois. Les éventuelles retombées pour le « Mémorial » seront discutées entre lui et le M.A.E préalablement à l'ouverture de « l'Espace Normandie-Niemen ».

HM : Pouvez-vous nous parler des ressources de votre association. Elles proviennent de mécène, de subventions ou de dons ? Qui vous soutient ?

JF A : Nos ressources proviennent essentiellement des cotisations et de dons qui nous sont consentis par certains de nos membres, dont des descendants de pilotes et mécaniciens. Il faut malheureusement constater que malgré des appels relayés sur notre site (www.normandieniemen.free.fr), il n'y ait que très peu de suite. Pourtant, s'agissant d'une association autorisée à recevoir des dons et des legs, par décret du 4 avril 1990, il est nécessaire de rappeler que les

dons au Mémorial sont éligibles à déduction d'impôts. Nous délivrons pour cela les imprimés Cerfa la permettant. Pour ce qui est des subventions, nous en sollicitons auprès de collectivités publiques, afin de nous permettre de réaliser les investissements indispensables, mais l'état de la conjoncture n'y est malheureusement pas toujours très favorable.

HM : A part votre installation au Bourget, quels sont vos projets à courts/moyens termes ? Votre venue au MAE change-t-elle quelque chose dans votre fonctionnement ?

JF A : Par le fait que nous n'avons plus les collections, nous avons dû repenser notre action mémorielle. Bien entendu nous continuons de proposer expositions et conférences sur l'épopée « Normandie-Niemen », de participer à de nombreux meetings civils et militaires, mais nous avons plus axé notre action sur la célébration d'événements évoquant la vie, l'action et la mémoire des pilotes et mécaniciens et ce, en lien étroit avec les familles et avec la participation active de collectivités locales.

HM : En navigant sur votre site, on constate que vous êtes partenaires de beaucoup d'associations diverses et variées. Comment dans la pratique se traduisent ces différents partenariats ?

JF A : Il nous faut élargir notre audience. Les liens permettent de naviguer de site en site et de voir ce que font et ce que proposent ces partenaires. C'est bien entendu une source potentielle de « recrutement ». Depuis la mise en place de notre nouvelle équipe, il nous est apparu utile de conclure des adhésions croisées avec d'autres associations qui sont autant de relais nous permettant de toucher un plus grand nombre de



Ancien musée du NN aux Andelys

personnes et de les faire participer activement à nos activités mémorielles. Par ailleurs, Yves Donjon, documentaliste au « Mémorial Normandie-Niemen », a écrit un livre (Ceux du Normandie-Niemen) contenant la biographie de tous les pilotes, mécaniciens, français et de ceux qui ont œuvré pour la création de cette prestigieuse unité, qui peut être commandé directement auprès de l'auteur, 21 rue Saint-Nicolas, (22960) PLEDRAN au prix de 19 € (frais de port de 4 € en sus). Une nouvelle édition complétée devrait sortir en fin d'année.

HM : Quels conseils donneriez-vous aux associations en quête de financement pour leur activités voire dans certains cas pour leur survie ?

JF A : C'est très difficile et délicat. Tout dépend de l'intérêt que représentent ces associations aux yeux du public. Claude Lemée, Président d'Honneur de notre Mémorial, a recherché des financements pendant près de 10 ans pour sauver le Mémorial implanté aux Andelys, avec très peu de résultats positifs. Deux seuls mots : persévérance et conviction.

HM : Qu'est-ce qui vous motive à poursuivre ?

JF A : « L'Épopée Normandie-Niemen entre 1942 et 1945 », fut la plus belle et grande aventure de l'aviation de chasse française. La plus prestigieuse aussi avec ses 5.240 missions de guerre, 4.354 heures de vols de guerre, 869 combats aériens, 273 victoires confirmées, 37 probables et 47 avions ennemis endommagés.

96 pilotes de chasse et 3 pilotes de liaison ont participé aux côtés de ceux du 18^e Régiment de la Garde, au sein de la 303^e Division Aérienne, à cette gigantesque bataille contre le nazisme. 42 d'entre eux ne sont pas rentrés. Aujourd'hui, seuls Gaël Taburet et Jean Sauvage restent parmi nous. 6 mécaniciens sur les 42 mécaniciens français partis en novembre 1942 et rapatriés au Moyen-Orient en août 1943 sont encore de ce monde. Pour tous ces hommes, tant côté français que côté soviétique, qui ont tant donné pour que nous restions libres, nous avons l'impérieux devoir de poursuivre notre action mémorielle. Nous invitons tous ceux qui peuvent partager ces idéaux à nous rejoindre. Nous avons pour cela le soutien sans faille de l'Armée de l'Air, de son chef d'Etat-major ainsi que de tous les pilotes et personnels du Régiment de chasse 2/30 « Normandie-Niemen » basé à Mont-de-Marsan. Nous avons également des liens très étroits avec « l'Association des vétérans du 18^e Régiment de la Garde et de la 303^e Division Aérienne russe » présidée par le Colonel Anatoly Fétissoff. Ainsi l'amitié qui est née entre frères d'armes au cours de la Seconde guerre mondiale perdure au travers de ces échanges.

L'adresse de notre association est la suivante :
MEMORIAL NORMANDIE-NIEMEN
Musée de l'Air et de l'Espace
Aéroport de Paris-Le Bourget
BP 173
93352 LE BOURGET Cedex.

PS merci à Marc Taffoureau qui m'a grandement aidé dans la réalisation de cette interview

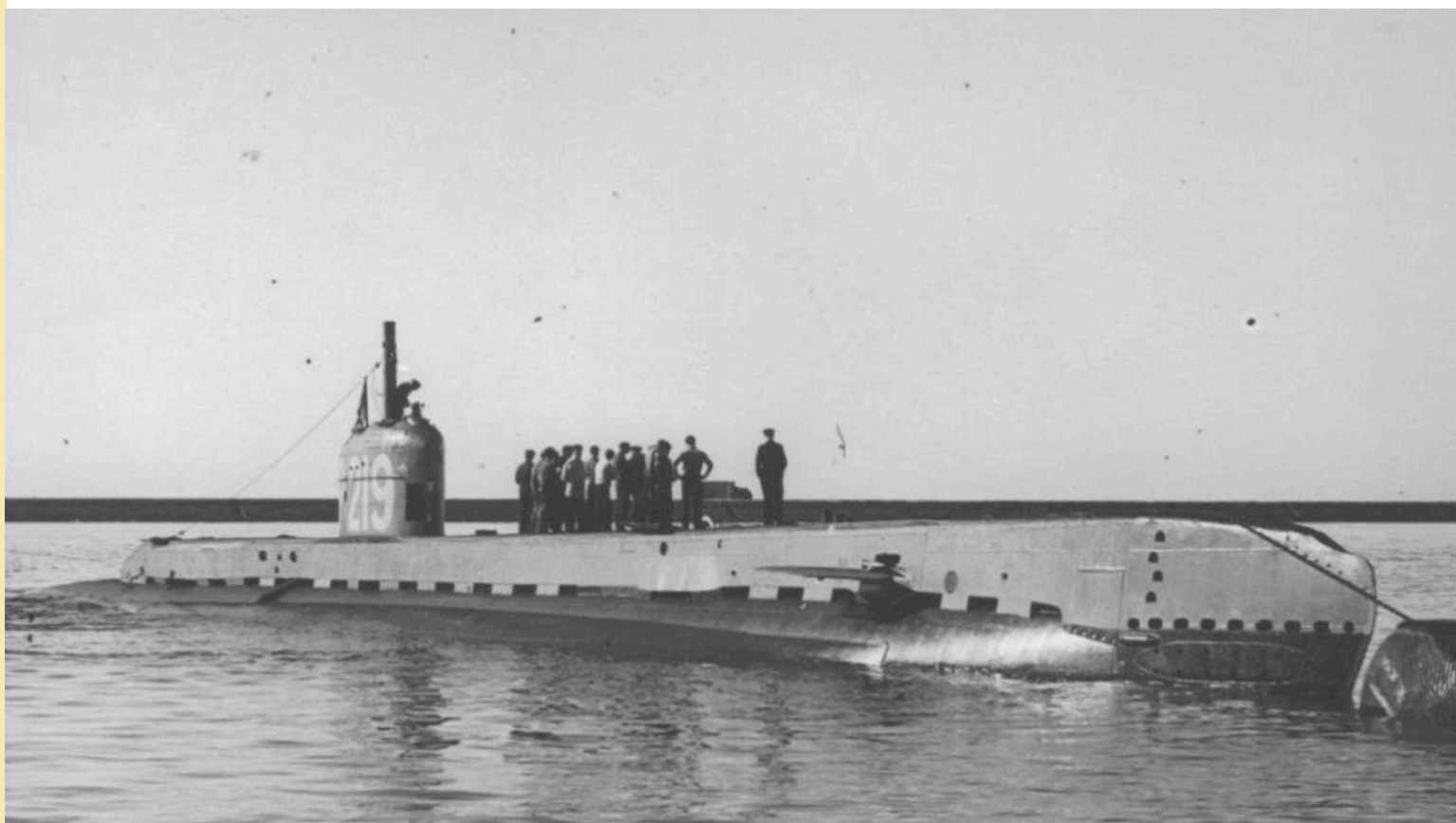


Yak 3 du NN

L'opération Mincemeat

Intoxiquer l'Axe avant l'invasion de l'Italie

par Prosper Vandenbroucke



HMS-Seraph

Lorsqu'en début 1943, le Führer fit étaler devant lui à son QG de Rastenburg, une carte des Balkans, il déclara :
« Il nous faut rester sur le qui-vive, telle une araignée dans sa toile.....Il est très important pour nous de tenir les Balkans.....c'est là que les événements décisifs auront lieu..... »

Il se trompait lourdement mais.....

Pourquoi les Balkans ? Il y avait bien entendu le vieux rêve allemand du "Drang nach Osten" : un empire en Arabie, en Afrique et en Inde. Les matières premières de ces régions étaient primordiales.

Négociations

Le Major Deakin, agent britannique dans les Balkans pendant la Seconde Guerre mondiale a écrit :

.....L'ombre des Dardanelles pesait lourdement sur la pensée du Führer qui trouvait inconcevable que Winston Churchill ne fût pas obsédé par le désir de démontrer en 1943 la validité de sa grande stratégie de 1915 : une attaque décisive menée du Sud-Est contre l'Europe occupée par l'ennemi. C'était en fait la grande peur du Führer, dominant tous ses plans d'organisation contre les Alliés, souvent à l'encontre de l'avis de ses experts militaires.....

Au moment où les armées de l'Axe en Tunisie se rendaient aux Alliés en 1943, il avait déjà été décidé lors de la Conférence de Casablanca que la Sicile serait le prochain objectif.

L'OKW (Ober Kommando der Wehrmacht), après la prise de Pantelleria, savait que le prochain objectif serait la Sicile.

Que fallait-il faire pour égarer le Führer et ses généraux ? Il (Hitler) pensait certainement que la Sicile était une cible trop évidente et que les Alliés avaient d'autres plans de débarquements sur le littoral sud de l'Europe. Il n'y avait donc qu'une seule chose à faire : jouer de cette conviction. Il fallait persuader Hitler que d'autres débarquements allaient avoir lieu autre part qu'en Sicile. Il fallait donc lui faire croire que les prochains débarquements Alliés allaient avoir lieu en Grèce – pour préparer une poussée à travers les Balkans - et en Sardaigne – pour servir de relais à une invasion du sud de la France - .

Le LCS (London Controlling Section), organisation faisant partie du JPS (Joint Planning staff) s'employait à entamer une campagne d'induction en erreur. Une fois ses plans prêts le LCS mit alors au point une ruse indécidable. L'Opération Mincemeat (Chair à pâté) était née.

Il s'agissait de dissimuler une offensive dont le but apparaissait de "façon évidente" et non comme une offensive "impossible", d'autant plus que les moyens utilisés dans la guerre moderne pour déceler le vrai du faux étaient devenus très compliqués.

Le capitaine Ewen Montagu apporta une solution à ce problème.

Pourquoi ne pas se procurer un cadavre, le faire passer pour celui d'un officier d'état-major, le munir de papiers importants indiquant clairement qu'une offensive allait avoir lieu, mais ailleurs qu'en Sicile ?

Ainsi naissait l'idée de "l'homme qui n'a jamais existé".

L'on entreprit donc de se procurer un cadavre d'un homme mort d'une pneumonie, avec de l'eau dans les poumons afin de faire croire, en cas d'autopsie, à une noyade.

Le cadavre enveloppé de glace artificielle et placé dans un cylindre, fut transporté en camion aux bureaux dans Regent Street, situés au-dessus d'un éditeur de musique.

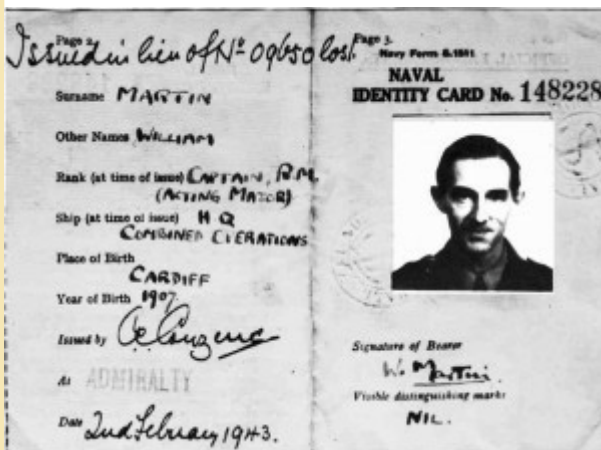
Là, on lui donna un nom:

"Capitaine (faisant fonction de major) William Martin, 09560, des Royal Marines, officier d'état-major au quartier général des opérations combinées".



Ewen Montagu

Mais un nom seul ne suffisait pas. Il fallait à Martin une identité et une personnalité. L'on fabriqua les deux. Martin ayant un compte en banque à découvert, la Lloyds Bank fournit une lettre de relance très polie qui vint s'ajouter aux autres papiers. Par ailleurs, venant juste de se fiancer, il portait sur lui une facture de la bague, achetée à crédit chez S.I. Phillips, le joaillier international de Bond Street. Et pour prouver l'existence de la fiancée, une secrétaire du personnel de Montagu écrivit deux "lettres d'amour" au cadavre !!



Faux Papiers de William Martin

Des lettres du père de Martin et des avoués de la famille, toutes soigneusement datées, confirmaient des détails mentionnés dans les autres correspondances. Rien ne fut enfin laissé au hasard concernant les objets qu'il porterait sur lui et les dates sur les reçus de factures et les talons de tickets minutieusement contrôlés. Le cadavre devait prendre la mer le 19 avril 1943, et être mis à l'eau le 29-30 avril, Martin étant supposé avoir fait le trajet en avion. Comme on voulait faire croire aux Allemands que le corps flottait en mer depuis quatre ou cinq jours pour justifier de

son degré de décomposition, les factures et les talons de tickets indiquaient qu'il n'avait pas quitté Londres avant le 24 avril.



La « fiancée » de William Martin

Ces petits détails étayaient la crédibilité de l'argument clé du stratagème, à savoir que les Alliés préparaient bien une invasion de la Sicile mais seulement pour couvrir les invasions de Sardaigne et de Grèce. Mais le plus important de tous les documents transportés par Martin était une "lettre personnelle" du général Archibald Nye, chef en second de l'état-major général impérial, adressée au général Sir Harold Alexander placé sous les ordres d'Eisenhower pour l'exécution du plan Husky. Comme à la réflexion, il était apparu que les Allemands s'étonneraient peut-être de voir un simple commandant en possession de papiers aussi importants, il fallait de solides références à Martin. C'est Lord Louis Mountbatten qui les donna. Dans une lettre "personnelle" au commandant en chef de la Méditerranée, l'amiral de la flotte Sir Andrew Cunningham, lettre également glissée dans la serviette, Lord Louis déclarait que Martin était un expert dans l'emploi des engins de débarquement :

« Il est calme et timide de prime abord, mais il connaît vraiment son affaire. Ses prévisions sur le raid de Dieppe se sont révélées plus exactes que bien des nôtres, et il a participé aux expérimentations faites en Ecosse sur l'équipement et les péniches. Rendez-le-moi, je vous en prie, dès que l'attaque sera terminée. »

C'était vraiment dans l'ensemble une jolie ruse, et chaque indice était maintenant soigneusement mis

en place. Restait à savoir si les Allemands tomberaient dans le panneau?

A six heures du soir le 19 avril 1943, l'opération Mincemeat débutait. Le major Martin quittait son

pays à bord du sous-marin HMS Seraph, et juste avant l'aube du 30 avril, au large de la côte espagnole à Huelva, vieux petit port de pêche mauresque du golfe de Cadix, le Seraph faisait surface.

Le major Martin toujours dans son cylindre fut alors amené sur le pont. On sortit de son container le cadavre, la serviette, solidement reliée à lui par une chaîne, et un homme d'équipage gonfla la bouée de Martin que l'on mit à la mer avec précaution. Puis, le Seraph regagna le large. On coula ensuite le container d'une rafale de mitrailleuse à bout portant, et le sous-marin plongea.

A l'aube du même jour, un pêcheur découvrit le cadavre du major Martin qui flottait. Il le prit à bord de son petit bateau et le ramena au port. La serviette toujours au bout de sa chaîne, le cadavre fut remis aux autorités. Quelques instants plus tard, le bureau de la Marine espagnole de la ville informait de l'incident

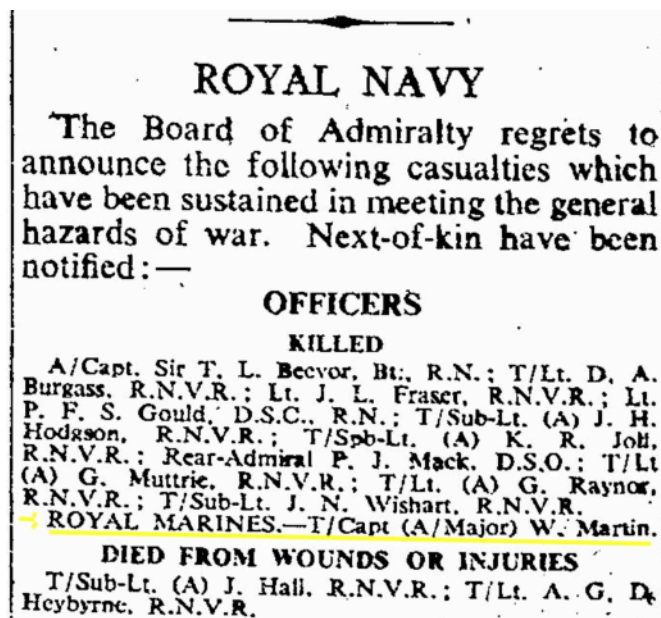
le vice-consul britannique à Huelva qui ignorait le complot. A son tour le consul téléphona la nouvelle au capitaine J.H. Hillgarth, attaché naval britannique à Madrid, demandant des instructions.

Hillgarth, lui, au courant du stratagème, demanda au vice-consul de faire en sorte que la serviette lui fût remise non ouverte et intacte. Quand le vice-consul la réclama aux Espagnols, ils lui répondirent qu'elle était gardée aux fins d'enquête. Mais le processus de fuite était déjà en route, car les Espagnols avaient informé l'Abwehr en même temps que les Britanniques et tandis qu'un médecin espagnol examinait le corps et certifiait que c'était celui d'un officier britannique mort de noyade, après une catastrophe aérienne, le représentant de l'Abwehr se hâtait déjà de photocopier tous les documents.

Avec une insistance soigneusement calculée, Hillgarth téléphona alors de Madrid en demandant le retour immédiat de la serviette, communication qui fut rapportée à l'Abwehr.

A Londres, cependant, l'Amirauté affichait la liste des tués dans la période du 29 au 30 avril 1943. Le nom du capitaine (faisant fonction de major) William Martin des Royal Marines y était inscrit.

Il figurait dans la liste des disparus publiée par le *Times*, liste qui par chance contenait le nom de deux officiers morts en mer après un accident d'avion dans le même secteur.



Avis mortuaire paru dans le « Times »

Pendant ce temps à Huelva, le major Martin était enterré avec les honneurs militaires.

Sa "fiancée" envoyait une couronne pour les funérailles, avec une carte exprimant ses regrets éternels, et le vice-consul britannique adressait à la famille du major Martin quelques photographies des marins espagnols tirant une salve en l'honneur du mort, près de sa tombe.

De son côté, le représentant de l'Abwehr avait avisé Berlin sans tarder de son heureuse trouvaille

et, avec l'aide des services secrets espagnols, tenta de ruser à son tour.

Il fit replacer les lettres et les documents avec le plus grand soin, car si les Britanniques soupçonnaient un instant qu'elle était tombée dans des mains ennemies, ils modifieraient ou remettraient certainement les opérations. La serviette parvint donc aux Britanniques par les soins du ministère espagnol des Affaires étrangères.

Mais des photocopies des documents étaient déjà parties pour Berlin pour y être examinées et l'Abwehr demandait à son représentant de lui fournir de plus amples détails.

Le représentant de l'Abwehr donnait de nombreux détails sur le contenu de la serviette et sur son état, mais pas un instant ne mettait en doute son authenticité.

La lecture qu'il avait faite des documents correspondait exactement à celle que souhaitaient les organisateurs de Mincemeat et toutes les pièces lui semblaient s'ajuster parfaitement.

Mincemeat prenait un bon départ.

S'ensuivit une série de rapports et d'évaluations. Et tandis qu'à l'OKW on se souciait de savoir si la perte des documents ferait changer leurs plans aux Alliés, tous semblaient maintenant s'accorder sur la quasi-certitude de mouvements en force contre des cibles situées à l'Est et à l'Ouest de la Méditerranée, mais en aucun cas contre la Sicile.

Le major Martin avait bien travaillé. Mincemeat s'annonçait comme un grand succès.

Source Bibliographiques :

<http://www.nytimes.com/2010/05/16/books/review/Conant-t.html?pagewanted=all&r=0>

(Traduction personnelle)

<http://militaria.forum-xl.com/viewtopic.php?f=53&t=792>

(Traduction personnelle)

<http://www.nww2m.com/category/70th-anniversaries/page/2/>

(Traduction personnelle)

Livre de Anthony Cave Brown "La guerre secrète" (traduction française)

Sources iconographiques :

<http://www.nytimes.com/2010/05/16/books/review/Conant-t.html?pagewanted=all&r=0>

<http://scheong.wordpress.com/2012/08/>

<http://www.nww2m.com/category/70th-anniversaries/page/2/>

<http://www.telegraph.co.uk/culture/tvandradio/8184158/Operation-Mincemeat-BBC-Two-review.html>

<http://www.thetimes.co.uk/tto/opinion/obituaries/article3378095.ece>

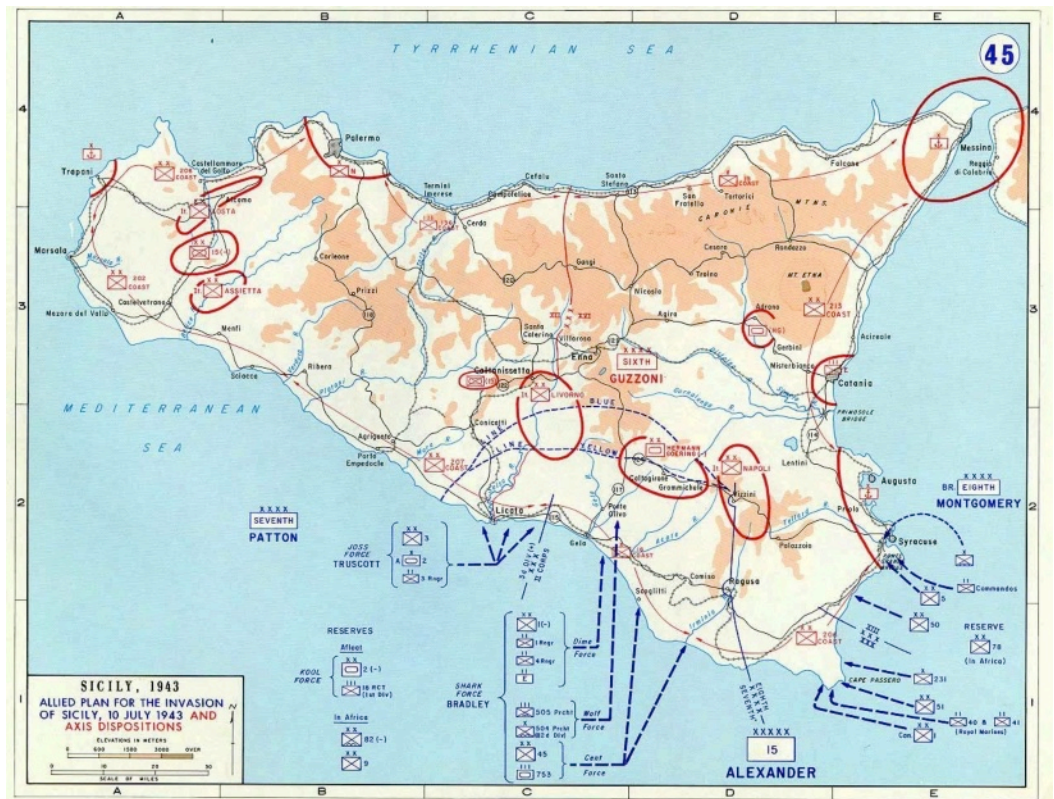


L'équipe qui a conçu l'opération

L'opération Husky

Le banc d'essai de l'US Airborne

par Denis van den Brink



L'assaut Allié sur la Sicile, Husky

Glas de l'US Airborne, ou ban d'essai de l'emploi à grande échelle de troupes aéroportées ? L'Opération Husky de juillet 1943, volet aéroporté de l'assaut combiné des forces Alliées sur la Sicile, a constitué un galop d'essai grandeur nature pour tester les théories « d'enveloppement vertical » imaginées par les Etats Majors Américains et quelques pionniers de l'US Airborne depuis l'été 1940. Le résultat fut dans un premier temps décevant ; largages catastrophiques, rassemblements au sol désastreux, coordinations avec les troop carriers et les troupes débarquées par mer, pour le moins approximatives. Sans compter les dramatiques pertes au feu « ami »....Il n'en fallait pas moins pour que le Big Boss des forces Alliées, Dwight David Eisenhower n'écrive à l'issue de la conquête de la Sicile, « I dont believe in Airborne operations ! » Il faudra toute la puissance de conviction de chefs respectés, James Gavin et Matt Ridgway, pour éviter que Marshall et McNair à Washington ne raient d'un coup de plume toute l'expérience aéroportée américaine. La vaillance, l'ingéniosité des paratroopers largués loin de leurs objectifs, ont créé chez l'ennemi un indescriptible et préjudiciable désordre. Leur sens du sacrifice s'est avéré déterminant durant les heures cruciales de l'invasion, quand face aux Tigres allemands, les troopers munis de leurs seuls bazookas ont fait front et repoussé les assauts de la Hermann Goering Panzer Division, protégeant les débarquements dans le golfe de Gela. Les enseignements tirés à chaque niveau de commandement, tant chez les paratroops que chez les Troop Carriers, s'avéreront déterminants lors des grandes opérations aéroportées à venir, Paestum, Normandie, Hollande et Ruhr. Husky a bien été le ban d'essai de l'US Airborne.

La houleuse genèse de Husky

C'est à partir du 13 janvier 1943 à l'Hôtel Anfa près de Casablanca, lors des différentes réunions tenues entre Franklin D. Roosevelt et Winston Churchill que fut décidé l'assaut sur la Sicile, "porte d'entrée" de la forteresse Europe d'Adolf Hitler. C'est un général américain sans la moindre expérience du combat, Dwight D. Eisenhower, Lieutenant colonel au moment de l'invasion de la Pologne en 1939, qui doit commander les forces Alliées, et ses partenaires Britanniques aguerris. Eisenhower doit, selon ses ordres, envahir la Sicile avant la pleine lune du mois de juillet 43, suivant le plan présenté en mai par un certain Field Marshall Montgomery ; une invasion Britannique par le sud est de l'île avec Syracuse pour objectif, et un assaut américain entre Gela et Scoglitti, avec deux divisions (Les 1st et 45th ID commandées par Georges Patton), pour s'emparer des aérodromes du sud de l'île. Début mars 1943, le Chef d'Etat Major de l'US Army, George Catlett Marshall convoque à Washington le boss de la 82nd Airborne, Matthew Bunker Ridgway. Il l'envoie en Afrique du Nord, pour conférer avec Eisenhower de l'utilisation de sa division dans l'invasion de la Sicile. Ridgway arrive le 8 mars à Maison Blanche près d'Alger. Les Alliés sont en pleine déconfiture après les désastres de Kasserine. Ridgway retrouve en Af. Nord ses "potes" Bradley et Patton. Il échappe de peu à la mort durant un mitraillage allemand. Les Britanniques, qui combattent Rommel depuis des mois,

regardent avec un certain mépris les troupes américaines sans expérience. Le plan d'invasion de la Sicile comportera bien un volet aéroporté. Mais ce sont les Britanniques qui se tailleront la part du lion, en larguant une division entière, la 1st Airborne de G. F. « Hoppy » Hopkins avec ses 3 brigades de parachutistes, et sa 1st Airlanding Brigade transportée par planeurs. Le rôle de la 82nd se trouve réduit, en partie à cause du manque de transports. Selon le plan, un Combat Team américain seulement sera parachuté en avant des forces de Patton le second jour de l'invasion, en utilisant les avions préalablement utilisés par les Britanniques. Au 5ème jour, un deuxième largage américain est prévu. L'opération se fera de nuit, et la date du vendredi 9 au samedi 10 juillet est arrêtée, car la lune sera au 3/4 pleine, apportant la luminosité nécessaire aux largages.

De Fort Bragg à Oujda

Ridgway est fort mécontent. Il se sent dépendant du bon vouloir des Britanniques, et est déçu d'avoir si bien préparé sa division pour n'en engager qu'une partie. Il demande à Max Taylor, grand diplomate dans l'âme, le chef de l'artillerie de sa division, de le rejoindre en Afrique du nord, pour intercéder en faveur de la 82nd auprès du haut commandement allié. Taylor rejoint ainsi Mark Clark, tout nouveau lieutenant général en charge d'une fantomatique Vth Army, destinée plus tard à devenir une colossale entité. Mark Clark a pour "Airborne Advisor", un impressionnant jeune parachutiste, Charles « Chuck » Billingslea, qui deviendra plus tard CO du 325th GIR de la 82nd Airborne. Billingslea et l'aide de camp de Ridgway Hank Adams vont à partir de ce moment s'asseoir à la table des réunions du haut Etat Major, en compagnie des Eisenhower, Montgomery, Patton, Tedder, Browning and co., et oeuvrer en faveur d'un rôle de plus en plus important pour la 82nd Airborne. Ridgway rentre aux Etats-Unis pour préparer sa division à faire mouvement vers le Mediterranean Theatre of Operations.



Roosevelt et Churchill dans les jardins de l'Hôtel Anfa à Casablanca

Il ramène dans ses bagages, un pionnier de l'US Airborne, qui avait planifié le saut du 2/503rd PIR sur Oran, le Major William P. Yarborough, advisor de Mark Clark en Tunisie. Il lui confie le commandement du 2/504th PIR. Le 20 avril 1943, la 82nd Airborne Division quitte Fort Bragg en trains pour rejoindre Camp Edwards, Massachusetts, puis Staten Island et Hoboken, afin d'embarquer à bord de trois bateaux transports de troupes intégrés à un convoi de 23 navires, encadrés par 8 destroyers, un porte avion et l'USS Texas. Destination : l'Afrique du Nord.

Le 10 mai, le convoi arrive à Casablanca, accueilli par Max Taylor. La division s'installe à partir du 12 mai près de Oujda au Maroc. Elle est depuis le 25 février composée non plus d'un seul, mais de deux régiments parachutistes, le 505th commandé par le jeune Colonel James Maurice Gavin étant substitué au 326th Glider Infantry Regiment, en plus de son régiment para organique, le 504th PIR, Colonel Reuben Tucker III Commanding. Le 325th GIR d'Harry Lewis demeure le seul régiment aéroporté par planeur de la division. Chacun de ces régiments est alors organisé en Combat Team, c'est à dire qu'ils sont tous trois renforcés de bataillons d'artillerie, de leur unité médicale et d'Engineers pour les rendre tous indépendants. Le 505th PRTC qui s'installe en mai 43 sur l'aérodrome des Angades près de Oujda est ainsi composé du 505th PIR, du 456th PFAB, de la compagnie B du 307th Airborne Engineer Battalion, tandis que le 504th PIR se voit associer le

376th PFAB et la compagnie C du 307th AEB. Le 325th Combat Team consiste lui en son 325th GIR, le 319th PFAB et la compagnie A du 307th Engineer. Il convient de rajouter les spécial troops de la division, Headquarters et Service company du 307th AEB, le 307th Airborne Medical company, les compagnies Ordnance, Signal et Quartermaster. La 82nd Airborne s'entraîne ainsi durant 6 semaines dans la chaleur insoutenable de l'été Tunisien, parmi les mouches, la poussière, et la dysenterie qui fait des ravages.

A noter que le 4 juin 1943, le 2/503rd PIR, rebaptisé 2/509th, puis simplement 509th PIB, en Afrique du Nord depuis son assaut sur les aérodromes d'Oran le 8 novembre 1942, et crédité de 3 sauts de combat, est administrativement rattaché à la 82nd Airborne, et sera mis en réserve pour l'opération Husky. (Les vétérans du 509th prendront un malin plaisir à raconter dans tous les bistrots du Maroc que pour la première fois dans l'histoire, c'est une division qui est rattachée à leur bataillon...)

Troop Carrier Command

Pas d'opération aéroportée sans transport de troupes. Les Troop Carriers s'organisent et montent en puissance durant la seconde guerre mondiale au même rythme que les divisions parachutistes. En Afrique du Nord, sont alors disponibles sous la direction du Troop Carrier Command, le 51st Wing avec ses 4 Troop Carrier Groups, les 60th, 62nd, 64th et 315th TCG, basés à Mascara et qui bossent avec les Britanniques, et le 52nd Wing de Hal Clark basé aux Angades, et dont les Groups sont dispersés entre Oujda, Marnia et Berguent. Le Brigadier général Hal Clark commande le 52nd Troop Carrier Wing. C'est lui qui met au point la formation de vol de combat compacte dite "V of V". Ce dispositif allait devenir procédure standard pour toutes les opérations aéroportées à venir. Il consistait à faire voler 9 avions échelonnés par groupes de trois en forme de V. Une compagnie de paratroopers, soit 139 hommes et officiers au moment de Husky, pouvait être transportée par ces 9 C-47. Un "serial" consistait en 4 ou 5 formations de "V of V", et pouvait transporter tout un bataillon.

Au terme de deux terribles mois d'entraînement dans le suffocant désert marocain entre mai et juillet 1943, la 82nd Airborne est en condition physique remarquable, mais manque cruellement de coordination avec son 52nd Troop Carrier Wing. A partir du 16 juin, le 52nd TCW commence à faire mouvement vers les aérodromes tunisiens près de Kairouan, bases de départ pour l'assaut de la Sicile.

Le 4 juillet 1943, les 504, 505 PIR et le 509 PIB arrivent à leur tour à Kairouan, après un interminable voyage en train de marchandises (40 by 8's) depuis Oujda. Certains dans les Regimental Headquarters voyagent en C-47. Ainsi, le Lt Moffatt Burriss, G/504, est de ces veinards. L'avion vole à 10 000 pieds, et Moffatt se les gèle sévère. A l'atterrissage à Kairouan, le thermomètre indique.... 57 degrés! la journée la plus chaude jamais enregistrée en Tunisie! Tout contact avec les pièces métalliques des armes ou des munitions devient un problème.

Les troopers sont disséminés dans des champs d'oliviers et de cactus, et vivent dans des villages de tentes, à proximité des 13 (15 ?) aérodromes construits par l'Air Corps entre Sousse et Kairouan. Kairouan est "off limits" pour les troopers, car considérée comme "ville sainte". Quelques petits malins, comme Doc Alden, chirurgien du 509 PIB, s'arrangent cependant pour survoler la ville à très basse altitude à bord d'un Piper Cub.

Préparation au combat

Les 504th et 325th Combat Team n'ont alors aucune mission clairement définie, tandis que James Gavin s'est vu signifier par Matt Ridgway, du fait de son ancienneté et de l'excellent état de préparation de son régiment, que ce serait son 505th PRCT qui mènerait l'assaut initial. La bagarre intestine fait rage lors de la préparation d'Husky entre Ridgway et son alter ego Britannique, le général Frederick M. Browning, ex CO de la 1st Airborne Britannique et Airborne advisor d'Eisenhower, qui doit aussi sauter en Sicile. L'enjeu ? la répartition du peu de C-47 opérationnels. Seulement 360 C-47 sont disponibles, plus une trentaine d'Halifax et de Halbemarles anglais. Browning est très apprécié d'Eisenhower qui doit ménager ses alliés anglais. Ridgway, soutenu par Patton, pense que Browning veut tirer la couverture à lui et devenir le patron de l'Airborne allié.

Le 6 juin 1943, Browning adresse une lettre directement au Lt Colonel Doyle Yardley, nouveau CO du 2/509, dans laquelle il se félicite de la bonne collaboration et de l'amitié entre les paras anglais et le 509. Il offre même au 2/509 le privilège de porter le béret « maroon » des Britanniques. C'est une gifle au visage de Ridgway qui proteste auprès d'Eisenhower. Celui-ci tranchera en octroyant 250 C-47 à la 82nd, et 110 aux anglais. Ridgway et Patton sont furieux ; ils ne pourront dropper qu'un régiment et un bataillon lors de l'assaut initial sur la Sicile.

À peine arrivés, les troopers reprennent l'entraînement et un saut de nuit est programmé. Deux tout jeunes troopers vont périr en des circonstances atroces : poussés par un fort vent, ils viennent littéralement s'empaler dans un bosquet de cactus géants, dont les épines atteignent les trente centimètres. Malgré leurs cris déchirants, leurs camarades ont toutes les peines du monde à tenter de les dégager. Les jeunes soldats meurent sans qu'on ait pu les arracher aux épines. Ils sont enterrés le corps encore percé de ces énormes aiguilles. Plus aucun saut de nuit ne sera programmé jusqu'à l'assaut du 9 juillet.

Le 6 juillet 1943 marque le premier anniversaire de la prise de fonction de Slim Jim Gavin à la tête du 505... Gavin achète trois cerfs et un gigantesque barbecue est organisé pour le 505, avec bière fraîche au menu, un luxe depuis que le régiment avait débarqué à Casablanca le 10 mai de la même année, et ayant "survécu" dans le désert de Oujda à ne bouffer que des C Rations... Problème : comment rafraîchir les bières et les cokes ? Réponse ; on les embarque à bord d'un C-47 pour quelques minutes de vol à 10 000 pieds. À l'atterrissage, les boissons sont bien frappées!



Le 504 PIR débarque à Casablanca le 10 mai 1943 ; les paras sont vêtus d'uniformes d'infanterie classique, afin de ne pas trahir leur présence aux espions de l'Axe

Les forces de l'Axe

Si la question de la combativité réelle des forces italiennes demeurait à ce moment de la guerre en suspens, leur nombre était en revanche bien connu du haut commandement allié. On dénombrait ainsi sur l'île pas moins d'une douzaine de divisions, majoritairement d'artillerie côtière, placées sous le commandement de la 6ème armée italienne du général Alfredo Guzzoni et ses deux corps d'armée. Le XII Corps commandait les 28ème et 26ème division d'infanterie basées dans le nord. Le XVI Corps disposait lui des 4ème et 54ème divisions d'infanterie au sud est de l'île. 5 ou 6 divisions d'artillerie côtière s'ajoutaient à ce dispositif. La question des forces allemandes présentait un aspect plus délicat. Les services de renseignement alliés avaient identifié deux divisions allemandes en soutien des italiens, la 15ème Panzer Grenadier Division, et la Hermann Goering récemment reconstitué en Parachute Panzer Division, du General Paul Conrath, et qui menaçait directement le secteur US à Gela avec ses 17 chars Tigre. Selon les sources, on estime les défenses de l'Axe sur la Sicile entre 300 000 et 400 000 hommes. Fin juin 1943, le Feld Marschall Albert "Smiling Al" Kesselring, chef des troupes allemandes en Méditerranée, rédige un rapport complet sur l'état de ses forces en Sicile, Italie et Grèce. Il envoie ce rapport à Hitler par voie de l'indéchiffrable machine Enigma. Il ignore que les MI5 Britannique, grâce à sa propre machine Ultra, peut décoder ces messages ultra secret, et quand le rapport arrive sur le bureau de Keitel à Berlin, il est au même moment déposé sur

celui d'Eisenhower à Alger. Ce dernier découvre avec stupeur que les Allemands disposent en Sicile de deux divisions blindées, dont l'une équipée de Tigre. Révéler cette cruciale information aux troopers, c'est selon Ike, prendre le risque de faire comprendre aux allemands que leurs messages ultra secrets sont connus des Alliés. Pour préserver cet important avantage, Eisenhower choisit de ne rien dire aux paratroopers, qui n'auront en Sicile que leur médiocre bazooka de 2.36 pouces à opposer aux Tigre I...

Les trois volets aéroportés US

Le manque de C-47 contraint le haut commandement allié à réduire l'assaut aéroporté américain sur la Sicile des 9 et 10 juillet 1943 à trois vagues échelonnées, et de diviser la 82nd Airborne en Combat Team :

La première vague, Husky I, dans la nuit du 9 au 10 juillet, est confiée au 505 Parachute Regimental Combat Team du Colonel J. M. Gavin. Saut prévu à 21 h 30 le 9 juillet. Objectif : s'emparer des hauteurs (Piano Lupo) qui dominent la plage de Gela où la Big Red One doit débarquer, et bloquer toute approche ennemie du nord et de l'est. Le 505 PRCT doit aussi soutenir les troupes débarquées dans la capture de l'aérodrome de Ponte Olivo. Ce premier drop Husky I comprend les 226 C-47 du 52nd TC Wing, organisés en 5 groupes. Les pilotes devront voler au niveau de la mer en formation serrée et en forme de V, et remonter à 600 pieds pour larguer leurs sticks de paratroopers entre 23 h 30 et 0 heures 10 le 10 juillet. Leur plan de vol les emporte vers Malte, avant d'obliquer plein nord vers la Sicile.

Le 3ème bataillon du 504th PIR, Colonel Charles Kouns commanding, rattaché au 505 PRCT, reçoit la mission de sauter à 3 milles au sud de Niscemi, de bloquer les deux routes qui descendent de Niscemei, et de s'emparer des hauteurs.

Le 2ème bataillon du 505 PRTC de Mark Alexander saute sur la DZ à minuit, et doit s'assurer des hauteurs à l'ouest et bloquer les accès vers Gela.

Le 1er bataillon d'Art Gorham doit défendre la partie est de la DZ, et offrir protection à la compagnie Headquarters, et s'emparer d'un important carrefour au sud de la DZ.

Le 3/505 de Ed Cannonball Krause doit s'emparer des hauteurs au sud de la DZ, allumer un grand feu au dessus des plages pour orienter les navires de la Navy et porter assistance au 1/505.

Une section de démolition est chargée de détruire des ponts de chemin de fer à l'ouest du secteur du 1/505

Les canons de 75 mm Howitzers doivent suivre les bataillons qui leur sont assignés pour couvrir les approches des plages.

Le 505 Parachute Regimental Combat Team est ainsi constitué :

1st Battalion 505 PIR, CO Arthur F "Hard nose" Gorham.

2nd battalion CO Mark Alexander.

3rd Battalion, CO Edward C Krause.

3rd 504 PIR, CO Charles W Kouns.

456th Parachute Field artillery Battalion, CO Harrison B Harden.

B/ 307th Airborne Engineers, et des Signal et Medical detachments.

Ce 505th PRTC est placé sous le commandement du LT colonel James M Gavin et de son staff:

XO : Herbert F Batcheller

S-1 : Alfred W Ireland

S-2 : Charles Paterson

S-3 : Benjamin H Vandervoort

S-4 : Edward A Zaj

Total : 3 405 hommes et officiers. 226 avions du 52nd Troop Carrier Wing de Hal Clark et ses 904 Airmen. ;

Husky II ; le 504 PRTC de Reuben Tucker constituera le deuxième volet de l'attaque, en sautant sur des territoires libérés la veille avec ses deux derniers bataillons. Il sera rattaché au II Corps de Bradley pour prendre Niscemi. Le 504th PRTC comprend les 1 et 2 bataillons du 504th PIR, le 376th PFAB du Lt Col. Wilbur M. Griffith, et la compagnie C du 307th AEB, commandée par le capitaine Thomas M. Wight. Husky II impliquait 144 C-47 du 51st Troop Carrier Wing transportant 2 304 troopers.

Le troisième "lift", est l'attaque des gliderist du 325th GIR et ses 51 avions tirant des planeurs WACO sensés atterrir sur Ponte Olivo. Cette opération, annulée dans un premier temps, sera reportée finalement au 16 juillet, quand les combats auront cessé dans le secteur d'invasion.

Le commandant de la division, Matt Ridgway, qui, s'il avait effectué un saut « pour voir » à Benning en aout 1942, n'était cependant pas « Jump qualified ». Il prévoit ainsi d'embarquer à Alger à bord du Monrovia, navire de commandement de la 7th Army, et de débarquer à Gela le jour J, en compagnie de tout son staff.

1 700 bateaux constituent la Western Naval task Force du Vice Admiral Henry K. Hewitt qui transporte la 7ème armée de Patton sur les plages du golfe de Gela.

La 8ème armée de Mointgomery doit débarquer au sud de Syracuse, golfe de Noto. Les paras britanniques, à la différence de leurs homologues américains, ont prévu d'arriver en planeurs, Operations Ladbroke et Fustian, avec 136 waco et 8 planeurs Horsa, tirés par 109 C-47 et 35 Albermarles.. Ils doivent s'emparer de deux objectifs, le Ponte Grande sur l'Anapo et la partie ouest de Syracuse. C'est le 51st trop Carrier Wings américain qui fournit avions et gliders.

Drop Zones :

Il est à souligner que le 52nd TC Wing, considéré comme une formation expérimentée, ne s'était jamais entraîné de nuit, et n'avait pu mettre en place aucun programme de coordination avec les troupes Airborne pour reconnaître les objectifs au sol. Les expériences de la Scout Company du 509th PIB, prédécesseur de ce qui deviendrait plus tard les Pathfinders, avaient été largement occultées.

La Drop Zone est un ensemble de collines appelé Piano Lupo, dominant une intersection des routes de Caltagirone et Vittoria à 10 km au nord est de Gela. Le pont Dirillo sur la rivière Acate fait l'objet d'un largage particulier de trois sticks dans les premières minutes du 10 juillet.

Le vol

La première mauvaise surprise dès le décollage pour les pilotes du 52nd TCW, est l'absence de lumière. Le quart de lune attendu n'éclaire que très peu une Méditerranée noire comme de l'encre. La seconde "bad news", est le vent qui souffle en force, près de 60 km/h par le travers des avions. Volant au ras de l'eau, les pilotes sont aveuglés par les projections d'embruns que leurs faibles essuies glaces ne peuvent évacuer. Les pilotes ne réalisent pas à quel point le vent les dévie de leur route, et la plupart ne voit pas Malte, point éclairé au dessus duquel mis doivent radicalement virer à gauche. Ils changent ainsi de cap à l'instinct, après avoir navigué plein est. Les C-47 se présentent ainsi au-dessus de ce qu'ils espèrent être la Sicile, depuis tous les azimuts. Deux avions font demi tour, totalement perdus. Un s'écrase en mer. L'embouchure des rivières Acate et Pond sont les derniers check point. Mais la fumée des bombardements préliminaires et un léger

brouillard les masquent aux navigateurs. La DCA de Gela, Niscemi et Ponte Olivo fait le reste. Les C-47 larguent leurs sticks sur tout le sud est de la Sicile. 33 sticks atterrissent en plein secteur de la 8ème armée Britannique, 53 tombent dans le secteur de la 1st ID près de Gela, 127 dans le secteur de la 45th ID entre Vittoria et Caltagirone. Le 2nd battalion/505 de Mark Alexander parvient à sauter relativement groupé... à 25 milles de sa DZ!

8 avions transportant 1/505 trouve son objectif, le carrefour de la route de Niscemi. 85 hommes de la compagnie G du 505th PIR sautent à seulement 3 miles de son objectif. L'Etat Major de A/505 et deux de ses platoons est lui aussi proche de son objectif, le carrefour routier. Le reste du 505 PRTC est dispersé au 4 vents. Les hauteurs si importantes stratégiquement de Piano Lupo ne sont occupés aux premières heures de l'aube que par... moins de 200 troopers!

L'agressif esprit d'initiative des troopers.

Si la plus grande partie du Jour J est consacrée à se rassembler, elle voit aussi partout où le hasard les a largué, les paratroopers multiplier les initiatives. On attaque l'ennemi où qu'il se trouve. Les « pill boxes » sont prises d'assaut à la grenade, parfois avec de sévères pertes. Relais d'électricité, barrages... sont systématiquement détruits. De nombreux prisonniers sont déjà faits. Même à plus de 50 km de leur drop zone et de leurs objectifs, les paratroopers créent la confusion, et donnent l'impression d'un largage beaucoup plus massif qu'il ne l'est vraiment.

Le 3/504 saute au nord de Niscemi. Il y a là une forte concentration ennemie, et de nombreux GI's sont fait prisonnier, y compris leur Commanding officer Charles Kouns qui finira la guerre en stalag. Pour ces hommes, l'absence de réapprovisionnement en munitions s'avérera désastreux. Le lieutenant Willis J. Ferril rassemble un petit groupe de 110 hommes au sud de Niscemi et attaque une force de 350 allemands qui battaient en retraite. L'engagement va durer toute la journée. A midi, un officier allemand s'avance sous drapeau blanc pour négocier sa réédition. S'apercevant qu'il a affaire à des paratroopers, il se ravise et le combat reprend jusqu'au crépuscule. Les allemands laisseront 50 morts sur le terrain. Les collines de Castle Nocera demeurent aux mains américaines, au prix de 5 morts et 15 blessés.

Une partie du 1/505 saute non loin de sa DZ à Gela. Cette poignée d'hommes va remplir la mission assignée au Combat Team, en prenant position et en tenant les hauteurs à l'est de Gela, contrôlant l'important carrefour routier. Captain Edwin Sayre et 22 hommes attaquent et s'emparent d'un château fortifié tenu par plus de 60 hommes et 4 mitrailleuses. Arthur Fulbrook Gorham commandait à 28 ans le 1st Battalion, 505th Parachute Infantry Regiment. Né à Brooklyn, New York, Gorham, surnommé "Hard Nose" était d'ascendance écossaise. En 1934, il entre à West Point et reçoit son diplôme en 38. Il rejoint les paratroopers en octobre 41. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1943 il rassemble environ 200 troopers de différentes unités et bloque la route qui conduit de Gela à Niscemi, en plein sur l'axe d'attaque de la Hermann Goering Panzer Division qui fonce pour rejeter la Big Red One à la mer. Utilisant les bazookas à bout portant, les « five o'fivers » détruisent deux chars et repoussent les allemands. Gorham poursuit et contre attaque pour s'emparer dès midi le 10 juillet des principaux objectifs du régiment. Gorham se voit décerner une première DSC pour cette action.

Le 11 juillet, les allemands reviennent en force, avec des chars Tigre I. Les faibles forces de Gorham font face à un bataillon de panzer grenadiers et une vingtaine de chars. Les troopers arrêtent l'infanterie mais sont débordés de partout par les tanks. Gorham est au four et au moulin, apportant des munitions ici, encourageant les uns et les autres. Les bazookas, à moins de tirer à bout portant, sont inefficaces. Gorham prêche par l'exemple. Il s'empare d'un bazooka et court à découvert vers un char Tigre. Il s'agenouille et tire. L'obus rebondit sur le blindage du Tigre.



Charles "Bull" Keerans à droite, ADC de la 82nd Airborne souhaite bonne chance à Slim Jim Gavin, sous les yeux de Max Taylor (avec les Ray Ban) sur l'aérodrome de Kairouan à quelques minutes du décollage le 9 juin 43.

Gorham veut recharger mais le Tigre l'a vu et ouvre le feu au '88. Gorham est tué. Il vient de gagner sa deuxième DSC, à titre posthume celle-là.

Droppés à plus de 50 milles de Gela, un petit groupe d'hommes du 1/505 s'empare de Noto. 40 hommes du serial Headquarters, comprenant des Engineers, et commandés par le lieutenant Harold Swingler prend position sur les hauteurs dominant la plage de Gela. Ils capturent 5 officiers et 96 soldats ennemis, ouvrant ainsi la voie aux hommes de la 45th ID.

Yanks in Avola

Des serials du 505 PRTC largués au diable vauvert dans la nuit du 9 au 10 juillet 1943, une grande partie du 1er bataillon 505, près de 320 hommes, a atterri dans le secteur dévolu aux Britanniques, bien à l'est de la ville de Vittoria. Les paras engagent les forces italiennes par petit groupes et un contingent un peu plus fort de 75 hommes, commandés par le S-2 du bataillon, le Lt Charles E "pinky" Sammon se décide à prendre la ville d'Avola. Ils pénètrent dans la ville et essuient bientôt des coups de feu nourris... de la part de forces anglaises venues de l'Est. Un trooper aura la présence d'esprit d'agiter un casque au bout d'un bâton pour arrêter le feu anglais. Stupéfaction du commandant anglais ; "What the bloody hell are you Yanks doin' here??" A peu près au même moment, un immense rouquin d'un mètre 90 du Regimental Demo platoon arpente la campagne Sicilienne, murmurant le mot de passe "George" au moindre bruit approchant. Invariablement, et au lieu du countersign "Marshall",

il se prend une volée de balles ...anglaises. Fatigué de ses vaines manoeuvres d'approche, il décide au soir du 11 juillet de se poster en embuscade au détour d'un chemin. A l'arrivée d'un soldat Britannique, il bondit et plaque l'anglais au sol. Il se présente alors et lui demande le mot de passe qu'utilise les anglais... Les troopers US se sont ainsi battus avec les anglais durant près d'une semaine avant que les Rossbifs ne les renvoient par LCI à Kairouan...



Des hommes du 3/504th PIR de Charles Kouns à bord de leur C-47 à destination de la Sicile.

Gavin écrira plus tard. "Les succès du régiment en Sicile sont dus à Art et aux hommes qu'il commandait."

Le 3/505 d'Ed Krause atterrit près de Vittoria. Il se rassemble sur les hauteurs et bloque les accès à la ville. Le 11 juillet, il subit une attaque frontale allemande menée par des Tigre I. Il s'accroche jusqu'à l'arrivée des Shermans débarqués à Gela.

Le 2nd battalion de Mark Alexander, avec des éléments d'Etat Major et de Service Company est au nord de Marina de Ragusa. Il détruit les barrages et les points fortifiés le long de la route principale de Ragusa. Les pillboxes de Santa Croce-Camerina sont attaqués, et 45 italiens faits prisonniers. Après un court combat, 144 ennemis se rendent dans la ville même. Alexander s'empare de Marina de Ragusa et fait la jonction avec la 45th ID.

James Gavin, CO du 505 PRTC, va connaître sa nuit la plus sombre de son histoire. Il se retrouve à la tête d'une vingtaine d'hommes dont la moitié souffre de blessures diverses, résultants d'atterrissages scabreux dans l'obscurité dans les collines rocheuses de la Sicile. Gavin ignore tout de sa position. Il doute même être en Sicile et redoute d'avoir sauté en Italie.

Gorham veut recharger mais le Tigre l'a vu et ouvre le feu au '88. Gorham est tué. Il vient de gagner sa deuxième DSC, à titre posthume celle-là.

Droppés à plus de 50 milles de Gela, un petit groupe d'hommes du 1/505 s'empare de Noto. 40 hommes du serial Headquarters, comprenant des Engineers, et commandés par le lieutenant Harold Swingler prend position sur les hauteurs dominant la plage de Gela. Ils capturent 5 officiers et 96 soldats ennemis, ouvrant ainsi la voie aux hommes de la 45th ID.

Yanks in Avola

Il aperçoit dans le lointain les lumières de tirs de flaks. Comme on lui a enseigné à West Point, quand on ne sait pas où aller, on avance vers les lumières des combats. Gavin se met en route à marche forcée. Au petit matin, seuls 5 hommes ont réussi à suivre son rythme. Soudain des rafales de mitraillettes les cueillent à froid. Un américain tombe. Gavin, son S-3 Ben Vandervoort et son S-1 Al Ireland "hit the dirt" et ouvre le feu avec leur M1 Carbines. Celles-ci s'enrayent.

Gavin fulmine ; "Comment peut-on envoyer des hommes au combat avec de tels "piece of shit" (Gavin sera vu pendant tout le restant de la guerre avec un M1 Garand ndlr). Gavin bat en retraite devant ce qui ressemble à tout un bataillon allemand. Ils trouvent refuge dans un cours d'eau asséché où ils passent le reste de cette première journée. Gavin est abattu. Sa première mission de guerre à la tête de son cher 505 tourne au vinaigre. Il ignore tout du sort de ses

hommes. Il reprend sa marche à la nuit tombée et tombe sur un avant poste de la 45th Infantry. Il est encore à 30 km de sa Drop Zone! Ce n'est que le lendemain soir qu'il rejoindra le 3ème bataillon d'Ed Krause à un endroit nommé "Biazzo Ridge ». Les 200 hommes de Krause sont avachis dans leurs foxholes. Cette vue rend Gavin furieux, qui regrette alors de n'avoir pas viré plus tôt Krause. Krause, qui libérera le 6 juin Ste Mère Eglise, jouait, selon Gavin, les dur à cuire lors de l'entraînement Stateside et en Afrique du Nord, mais que Gavin soupçonnait de lâcheté au combat...

Biazzo ridge

La crête de Biazzo, souvent mal orthographiée en Biazza par les rapports américains, est une élévation à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Vittoria, sur la route principale de Gela. James Gavin s'y rend au matin du 11 juillet, en compagnie des 180 hommes du 3/505 d'Ed Krause. Il attaque les allemands qui occupent les hauteurs et les en chassent relativement facilement. Il décide d'y prendre position. Trois pack Howitzers de 75 mm sont amenés, ainsi que deux canons anti tanks de 57 mm « empruntés » à la 45th Division. La contre-attaque allemande ne se fait pas attendre et dès le début d'après-midi, des Mark IV et Mark VI approchent jusqu'à moins de 50 mètres du poste de commandement de Gavin. Un Panzer est détruit d'un coup, de 75 mm, mais Gavin doit faire appel aux 155 mm de la 45th ID, ainsi qu'aux gros canons de 5 pouces de la Navy pour faire fuir les chars allemands. Swingler arrive alors avec son petit groupe et 11 chars Sherman. Gavin se lance immédiatement sur les talons des allemands en retraite et à 20 heures 30, Biazzo ridge est fermement aux mains des américains, tandis que la Hermann Goering est en déroute. Les paratroopers déplorent 45 tués et 100 blessés. Les allemands ont plus de 50 tués. Une mitrailleuse .50 cal de D/456th PFAB est créditée pour avoir descendu 3 ME 109.

Le 13 juillet, Gavin se présente au rapport devant Ridgway avec 1 200 hommes. Le 505 PRTC se réorganise et le 17 juillet, dès 6 heures du matin, se met en route avec le 504 PRTC pour relever la 39th Infantry Division à Realmonte. Commence alors la longue marche vers Trapani, menée par le 504th. La ville sera prise le 23 juillet.

The Friendly fire incident...

Si Husky One avait pu voler dans un corridor de 2 milles sécurisé le long de la flotte d'invasion, cette disposition n'était plus en vigueur le 11, et si les troupes au sol ainsi que les gunners de la Navy avaient bien été informés de l'arrivée d'une nouvelle flotte aérienne d'invasion, ils ignoraient tout de sa provenance, de son importance et de son timing. Le général Ridgway, CO de la 82 Airborne demanda dans ces conditions à ce que Husky II soit annulé. Patton, le big boss de la VII th Army refusa.

Col Reuben Tucker, CO de ce 504 Regimental Combat team décolla donc à l'horaire prévu le 11 juillet à partir de 19 heures. Objectif, Farello Airstrips près de Gela, supposé aux mains des troupes américaines.

les paratroopers (51 tués au 504 PIR, et 35 au 376th PFAB). Le 52nd Troop Carrier Wing déplora 60 pilotes ou co-pilotes tués, et 30 blessés.

Ridgway, débarqué le 10 au matin du US Monrovia, assista en rage depuis la terre au massacre.

L'avion du CO du 504, Rueben Tucker parcourut deux fois la largeur de la Sicile avant de trouver sa Drop Zone à Gela. Plus de 2 000 impacts de balles furent relevés sur la carlingue!

Major Julian Cook, (futur héros de la Waal) alors supply officer du 504 fut blessé et son avion le ramena en Tunisie

Husky en chiffres :

Les chiffres de l'invasion de la Sicile par le 505 PRCT

15 : nombre d'aérodromes en Tunisie (entre Efidaville et Kairouan) utilisés par les Troop Carrier

Group pour l'assaut sur la Sicile

136 Horsas et 8 Wacos : nombre de gliders utilisés par la First Airborne Division Britannique lors des deux assauts par planeur des 9 et 13 juillet (opérations Ladbroke et Fustian) destination sud de Catania

226 : nombre de C-47 et C-53 utilisés par le 505 PRCT lors de Husky I le 9 juillet 43. Destination Gela.

144 : nombre d'avions du 504th PRCT, Husky II

3 405 : nombre de US paratroopers largués le 9/10 juillet sur la Sicile. 2 304 dans la nuit du 11 au 12 juillet par le 504th PRCT

Un total de 5 733 hommes de la 82nd Airborne Division a participé aux deux volets de l'opération Husky. La division a déploré 964 pertes, soit près de 17% de ses effectifs engagés. 190 ont été KIA, 6 DOW, 172 POWs et 48 MIA, et 575 WIA.

Le 3ème volet de l'assaut aéroporté sur la Sicile, qui devait emmener le 325th GIR et le reste de la 82nd Airborne en Sicile, fut purement et simplement abandonné suite à ces « friendly fire incidents »...

Premier Général Airborne KIA

Charles Leslie "Bull" Keerans s'était très tôt porté volontaire pour les Airborne à Benning. Il est d'ailleurs G-4 du Airborne Command en 42 sous les ordres de Bill Lee. Lorsque Bud Miley prend le commandement de la 17th Airborne en avril 1943, Ridgway fait appel à Keerans pour devenir son Assistant Division Commander. Keerans avait fait l'Infantry et Artillery school. Mais rapidement, Ridgway déchantait quant aux qualités de son ADC. Keerans était un risque tout, très



Des hommes du 505th PRCT fixe les équipements bundles contenant leurs armes lourdes sous le ventre des C-47.

Toute la journée du 11, les artilleurs de la 45th ID sur les plages d'invasion, et les gunners de la Navy avaient été attaqués par la Luftwaffe et les gars étaient pour le moins "trigger happy". Quelques chasseurs de la RAF en avaient fait les frais dans l'après-midi.

Lorsque les premiers serials du 504 PRCT se présentèrent à la nuit tombée, un premier canon (peut-être de la First Infantry) ouvrit le feu. Immédiatement, tous les canons disponibles sur zone se déchaînèrent. Le 316th Troop Carrier Wing fut le plus durement touché ; 14 de ses avions plongèrent en feu dans la Méditerranée avec leurs sticks de paratroopers.

Sur les 144 avions, 23 sont abattus, 37 rentreront en pièce à Kairouan. 318 troopers et pilotes seront victimes de ce « Friendly Fire incident » : dont 81 tués, 132 blessés et 16 disparus chez



Paratroopers du 505th PIR se préparent à embarquer.



Lt Colonel Charles Kouns dans l'avion qui l'emporte vers son destin ; il sera POW quelques heures après avoir touché le sol de la Sicile...

porté sur la bouteille. Gavin se souvient que lors du voyage de New-York vers Casablanca, Keerans était saoul la majeure partie du temps. Une fois à Oujda, il n'était jamais sur le terrain, préférant écrire des manuels d'instruction...

Ce 11 juillet 1943, enfreignant les ordres de Ridgway, Keerans monte à bord d'un avion du 316th TCG en partance pour la Sicile, avec l'intention d'observer le saut puis de rentrer à Kairouan. Il part avec le second serial. Arrivé sur le rivage de la Sicile, son serial est pris pour cible par les artilleurs de la Navy et de la US 45th Division.

Il existe le témoignage d'un chef de bord de l'un des avions du 52nd TCW, le Sgt Fielding Armstrong. Il raconte que le moteur gauche du C-47 s'est enflammé, et que l'équipage a réussi à "poser" l'avion sur l'eau, à 400 mètres du rivage. L'avion coule avec ses troopers à bord qui n'ont pas eu le temps de sauter. Armstrong parvient à sortir de la carlingue et à regagner le rivage. C'est là, peu après le lever du jour, qu'il prétend avoir vu et parlé à Keerans, apparemment indemne. Keerans lui a demandé de l'accompagner à l'intérieur des terres, mais Armstrong souhaitait trouver un embarquement pour regagner la Tunisie.

Un autre pilote, d'un autre avion du 316th TCG, Captain Gibson, qui transportait un 75 mm Howitzer et des gars du 376th PFAB HQ, raconte avoir eu Keerans à son bord. Il a largué son Howitzer puis a été touché par "friendly fire" et s'est abîmé en Méditerranée. Il prétend aussi avoir vu Keerans sur la plage.

Les héros de Husky

Swede Swingler

Lt Harold "Swede" Swingler de Saint Louis (MO) était avec Regimental Headquarters Company 505 PIR en Sicile. C'était un dur à cuire qui avait été champion de boxe universitaire. Il a 25 ans quand il saute en Sicile. En compagnie de deux troopers, il avance dans un petit ravin près de Biazza ridge quand il est pris sous le feu d'une mg 42 ; ses deux compagnons sont tués. Harold rampe pour rejoindre une petite crête et se mettre à l'abri. Il jette un oeil de l'autre côté du talus et ne peut en croire ses yeux. Le petit ravin est occupé par un énorme Tigre 1. L'équipage devise gentiment à ses côtés. Swingler dégoupille sa grenade et la balance au milieu des membres d'équipage qu'il tue sur le coup. D'autres troopers arrivent, et s'emparent du premier Tigre intact de la 82nd Airborne.

"Swede" prendra en Angleterre fin 1943 le commandement de I/505 avec rang de capitaine, et sera tué en Normandie le 6 juin par un tir de mitrailleuse.

Charles Kouns

LT Col Charles Wilmarth Kouns (West point 1939) commande le 3ème bataillon du 504 PIR le 9 juillet 1943. C'est son bataillon qui est associé au 505th PIR avec le 456th PFAB en support, pour être largué sur la Sicile lors de l'opération Husky. Kouns est largué loin de sa DZ. Il arpente la campagne sicilienne près de Niscemi le 10 juillet en compagnie d'un Lieutenant Ott et de 9 hommes. Il tombe nez à nez avec des éléments de la Hermann Goering Panzer Division. A coups de bazookas, ce petit groupe d'hommes détruit deux chars légers et trois camions, tuant un petit groupe d'officiers allemands et une quarantaine de soldats. Poursuivis dans les vignes durant trois jours, le petit groupe de troopers se réfugie dans une maison. Encerclés par des forces italiennes



Équipement typique d'un paratrooper en 1943 ; le Springfield 1903 est encore largement répandu, ainsi que le .45 automatic, en dotation pour les hommes du rang...

et allemandes, Kouns décide de se rendre. Il est envoyé dans un camp de prisonniers Italien près de Capua en Italie. Le 27 août 43, il est envoyé à Chiete où il demeure jusqu'au 2 octobre. Durant tout ce temps, il est durement interrogé par les allemands. Le 3 octobre, on le met dans un train en partance pour l'Allemagne. Il saute du train et s'échappe. Il est capturé à Riva après 9 jours de cavale durant les quels les populations italiennes le cachent et le nourrissent. Les allemands l'envoient à Moosburg, en Allemagne où il est enfermé au secret. Après 20 jours en cellule, on l'envoie à Luckenwalde. Bis repetitas, il s'échappe à nouveau près de Munich. Ne pouvant obtenir d'aide de la population, il est repris et envoyé à l'Oflag 64 près d'Altburgund (pologne actuelle). Il retrouve dans cet Oflag Doyle Yardley, éphémère CO du 509 PIB, blessé et fait prisonnier lors du saut de septembre 43 près d'Avellino.

Quand le 3/504 quitte le 505 PRCT et repasse sous commandement du 504 le 13 juillet 43, il ne compte que 59 hommes, et a perdu, en plus de son CO Charles Kouns, tous ses commandants de compagnies et tous ses sergents à l'exception d'un seul! Les troopers mettront plus de 10 jours à rejoindre leur bataillon.

Le calvaire d'Iron Mike

Michael A Scambelluri était un jeune trooper d'origine italienne de C/505 ; la nuit du 9 juillet 1943, il saute au dessus de la Sicile dans le cadre de l'opération Husky... Le 1/505 est largué très à l'est de la Sicile, loin de sa Drop Zone. Scambelluri atterrit en plein milieu d'une petite garnison italienne. Il n'a pas le temps d'enlever son harnais de parachute et est fait immédiatement prisonnier. Ses gardes le présentent vite à un officier commandant la garnison qui entreprend de l'interroger. Au cours de l'interrogation, Scambelluri commence à répondre en italien, sa langue maternelle. L'officier italien entre dans une rage folle et accuse le jeune trooper de trahison. Il ordonne à ses gardes de l'emmener à l'extérieur, de le fusiller et de l'enterrer. Les gardes le traînent à l'extérieur de la garnison, le plaque contre un mur et un des italiens lui vide le chargeur de son petit Beretta calibre 32 dans le ventre. Mike s'écroule au pied du mur. Un autre garde, avisant une des grenades américaines, la dégoupille et la place entre les jambes de Scambelluri. Ils l'abandonnent pour mort salement mutilé. C'est un pote de son platoon, le Pfc Elmo Jones qui le trouve cette même nuit, attiré par ses gémissements. Il lui donne de la morphine et, avec l'aide d'autres troopers, confectionne un brancard pour tenter de le ramener vers les lignes américaines. Un peu plus tard, Jones et son groupe tombent sur un groupe de troopers qui accompagnent quelques prisonniers italiens ; Scambelluri, conscient et apaisé par la morphine, reconnaît dans l'un des prisonniers l'homme qui lui a tiré dessus avec le Beretta. Les troopers traînent l'italien à l'écart, lui font creuser un trou et l'abattent. Un peu plus tard, un nouveau prisonnier lui est présenté. Scambelluri reconnaît le soldat qui a posé la grenade sur lui. Les troopers lui infligent le même traitement qu'à l'autre garde italien.

Scambelluri est finalement emmené jusqu'à la plage où les anglais ont débarqué. Un navire hospital est mouillé à large. On y mène Scambelluri toujours en vie malgré ses horribles blessures. Trois jours plus tard, le navire hospital est coulé par un avion allemand. Scambelluri fait partie des survivants. Le Stars and Stripes, journal des GI's, raconte son histoire ; il devient "Iron Mike". Le 22 septembre 1943, son système digestif totalement dévasté par la grenade, et ne pesant plus que 39 kilos, "Iron Mike" meurt.



Des troopers font leur jonction avec les Britanniques à Ragusa

John "Jack" Norton, 82nd Man, pathfinder pioneer...

John (NMI) Norton (West Point Class 1941), a pratiquement effectué toute sa carrière à Fort Benning, avant de passer par la Parachute School en mars 1943 et de prendre le commandement de G/505 PIR qu'il mène jusqu'en Afrique du Nord dans l'attente de l'assaut sur la Sicile. En juillet de la même année, il saute sur la Sicile comme XO du 2/505. De nuit et loin de ses lignes, il approche une pill box italienne et, entendant des voix, risque le mot de passe "George". Il se prend une rafale de mitrailleuse en réponse qui manque de lui arracher la tête. Il balance une grenade et décampé sans demander son reste. Dès le saut sur Paestrum en septembre 43, il est déjà G-3 du régiment (Planning et opérations) et saute avec les pathfinders chargés d'illuminer la DZ. C'est lui qui a organisé les trois équipes de pathfinders du 505 et les familiarisé avec les équipements Eureka-Rebecca.. Il est major quand il saute en Normandie toujours avec HQ 505. En tant que G-3, il doit planifier la mission du 505 pour Market Garden en un laps de temps ultra court. Passé Lieutenant Colonel dans les Ardennes, il ne quitte pas d'un pas General James Gavin durant toute la campagne. Il terminera sa carrière avec les trois étoiles de général de brigade, commandant notamment la 1st Cavalry Division au Viet Nam.

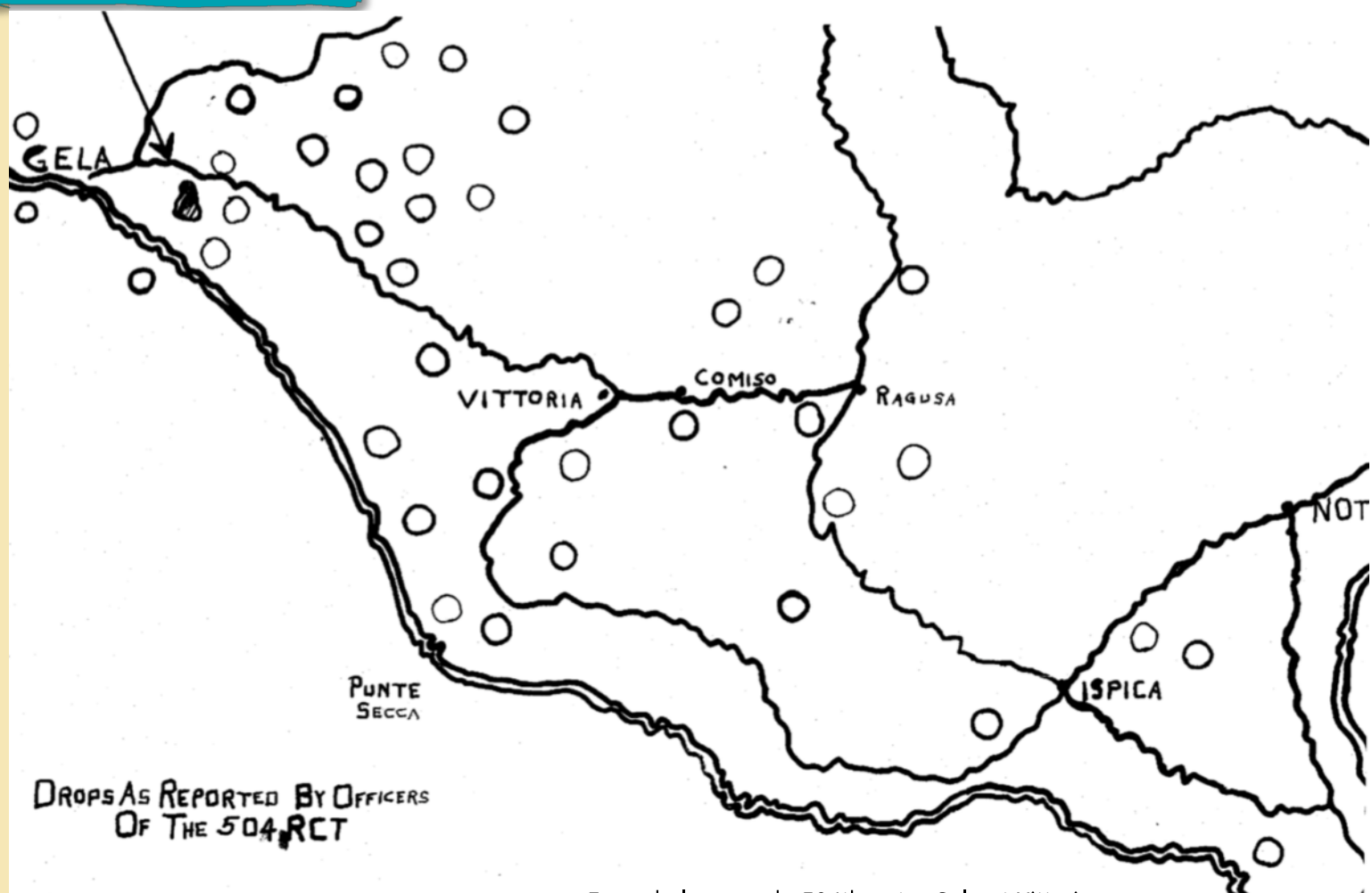
La longue marche vers Trapani, 18-24 juillet 1943

Les têtes de pont tant américaines que Britanniques solidement ancrés sur le sol Sicilien, le général Alexander, CO du 15ème Groupe d'Armée organise l'invasion de l'île. Montgomery et sa 8ème Armée attaquera plein nord vers Catania et Messina. George Patton et sa VIIth Army doivent nettoyer l'ouest de la Sicile. Bradley attaque sur le flanc gauche des Britanniques. Toute la partie ouest de l'île est confiée au Provisional Corps du Major général Geoffrey Keyes. Le 82nd Airborne, la 3rd Infantry et la 2nd Armored compose ce Corps, deux bataillons des rangers de Darby, avec le 325th GIR et le 509th PIB en réserve en Tunisie.

Le 13 juillet, Gavin se présente au rapport devant Ridgway avec 1 200 hommes. Le 505 PRTC se réorganise et le 17 juillet, dès 6 heures du matin, se met en route avec le 504 PRTC pour relever la 39th Infantry Division à Realmonte. Commence alors la longue marche vers Trapani, distant de 150 miles (241 km), menée par le 504th. Sous un soleil de plomb, les troopers exténués vont improviser le plus excentrique des trains, "empruntant" tout ce qui peut rouler sur l'île, charrette, brouettes, motos, et un large assortiment d'ânes et de mules. Leur progression se trouve parfois ralentie par de sporadiques tirs d'artillerie, les italiens offrant un semblant de résistance avant de se rendre. Trapani ne fait pas exception à la règle ; son commandant, Alfredo Manfredi échange quelques tirs d'artillerie avec les troupes du 505th PRTC de Gavin avant de capituler le 24 juillet avec ses 5 000 hommes. Tucker s'empare des villes voisines d'Alcamo et Castellamare.

William Pelham Yarborough* est l'un des pionniers de l'élaboration des unités aéroportées dans l'armée US. XO du 2/509 lors du premier saut d'une unité parachutiste US de la seconde guerre mondiale en Algérie (2/503), il est en juillet 1943 à la tête du 2/504 lors de l'assaut sur la Sicile. Après que les Alliés eurent solidement pris pied en Sicile, la 82nd Airborne fut chargée d'occuper la partie ouest de l'île. Débute une marche forcée vers Trapani (les paras n'ayant pour seuls véhicules que leurs pieds, et tout ce qu'ils purent trouver...) sous le brûlant soleil Sicilien pour recevoir la reddition des forces Italiennes peu combattantes, les armées allemandes ayant choisi de se replier vers l'est et le détroit de Messina. Les troopers ne rencontrèrent ainsi que de symboliques résistances, les italiens tirant quelques coups de feu avant d'arborer très vite le drapeau blanc. A l'occasion de cette marche vers Trapani, Yarborough décide le 19 juillet d'aller de l'avant ; il monte à bord d'un Dodge 3/4 ton du Regiment Service company, en compagnie d'un chauffeur et d'un trooper d'origine italienne. Il roule en scrutant l'horizon à la recherche de nids

*C'est à lui que l'on attribue la conception des bottes de saut (les fameuses Corcorans du nom de l'un des fabricants "historiques"), ainsi que le design du "parachute wing", le fameux badge des Airborne lorsqu'il commandait C/501st PIB! Il contribua également à la définition du M42 Jump suit.



Zone de largage du 504th entre Gela et Vittoria

de résistance ou de colonnes ennemis. Tout se passe bien jusqu'au moment où le Dodge, au détour d'une route, tombe au beau milieu d'une compagnie d'italiens au repos au bord de la route. Trois mitrailleuses couvrent la route et à l'arrivée des trois américains, les fusils et les mitraillettes se braquent. Yarborough reste sur le siège passager et laisse l'officier italien approcher. Par l'entremise de son trooper-interprète, il explique à l'officier italien qu'il est venu demander sa reddition. L'italien s'insurge : "mon honneur m'interdit de me rendre avec plus de 100 hommes à seulement 3 soldats." Yarborough tente un coup de bluff ; "Toute la 82nd Airborne et ses 12 000 hommes sont derrière moi..."

L'italien réfléchit et accepte finalement. Yarborough demande que toutes les armes et mitrailleuses soient chargées à l'arrière de son Dodge. Il sait qu'un platoon du 504 arrive. Commence alors l'attente. Au bout de deux heures, et ne voyant aucune division US arriver, les italiens deviennent nerveux. Yarborough et ses deux troopers se mettent à l'écart nonchalamment, sous l'oeil de plus en plus énervé des italiens qui sentent le coup fourré. Heureusement, des hommes de F/504 apparurent bientôt au détour du chemin et purent débarrasser Yarborough et gérer les prisonniers...

A l'approche de Trapani, une dernière difficulté géographique se présente au 2/504 de W. P Yarborough qui ouvre l'avancée de la 82nd Airborne. Un amas de collines encadre une étroite vallée connue sous le nom de Tumminello Pass. Les troupes y parviennent de nuit, après 12 heures d'une marche harassante sous le soleil, marquée par une attaque de ME 109. Des tirs nourris de 77 mm forcent les troupes à se jeter au fossé. Ils sont bientôt pris en enfilade par des tirs d'armes légères et de mitrailleuses. Yarborough et ses hommes répondent par un tir nourri et rageur qui force les italiens à se mettre à couvert. profitant d'un répis, Yarborough ordonne au planton du Lt Hoss Drew d'opérer un mouvement enveloppant sur la droite des défenseurs italiens.

Drew et ses boys rampent sur plus de 150 mètres sous les balles, armes coincées au creux du bras. Le jeune lieutenant se relève et lance d'un ton calme : "Fix Bayonnets!" L'éclat des lames aiguisées comme des rasoirs perce la nuit, et bientôt les tropes chargent en hurlant un peu n'importe quoi vers les lignes italiennes. En quelques secondes, les mouchoirs et drapeaux blancs fleurissent aux quatre coins de Tumminello Pass. La route de Trapani est ouverte!

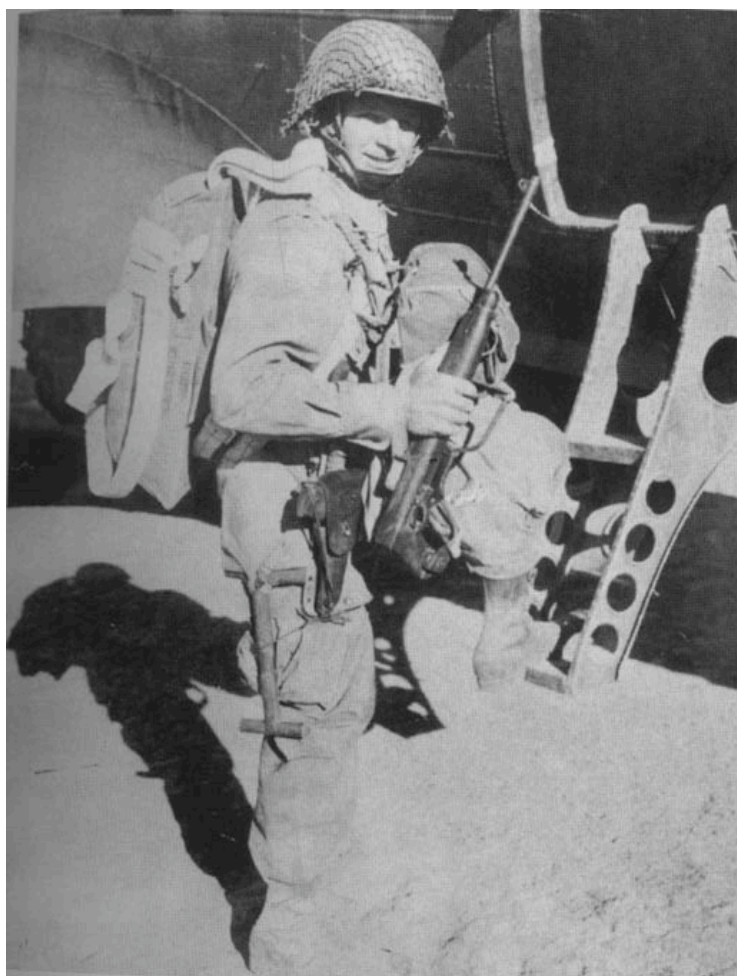
Le 505 prend les îles Egadi

Si le 509 a connu, parmi ses nombreux morceaux de bravoure, la prise à haut risque et à coup de bluff de l'île de Ventotene, face à Salerne, en septembre 1943, il a été devancé dans un type d'exploit similaire par le 505th de James Gavin qui, le 23 juillet 1943, a envoyé un petit groupe de 28 troopers s'emparer des trois îles qui composent l'archipel de Egadi, à quelques encablures du port de Trapani dans l'ouest de la Sicile. La plus grande de ces îles, Favignana, était équipée de lourds canons qui protégeaient l'entrée du port de Trapani, axe d'approvisionnement essentiel pour l'US Army.

Ridgway et ses 504 et 505 PIR de la 82nd Airborne obtiennent, après une nouvelle pantalonnade de capitulation italienne, la reddition de la ville de Trapani. Mais on est sans nouvelles de la garnison des îles Egadi. Ridgway, plutôt qu'un assaut amphibie coûteux, décide de tenter un nouveau coup de bluff, et envoie un petit commando chargé d'obtenir la reddition d'une garnison estimée à une centaine d'hommes. C'est le 2nd Lieutenant Ivan F Woods



GIs du 504th embarquent à Kairouan pour Husky, largage du 504th PRTC de Rube Tucker



Colonel Reuben Tucker III, CO du 504th PRTC embarque à son tour pour sauter sur la Sicile ; le désastre attend son PRTC à l'approche des côtes Siciliennes...

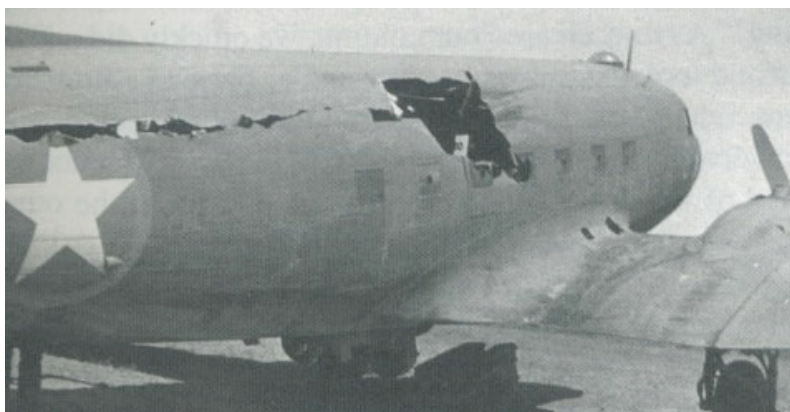
(SS), de G/505 qui se voit confier la mission. Il se met en recherche d'une embarcation, mais ne parvient à mettre la main que sur un petit bateau de pêche à moteur tout dégingué, prenant l'eau de toute part, et seulement long de...6 mètres. Il parvient à y caser ses 28 troopers, et c'est dans cet attelage que le 505 attaque les quelques milles qui séparent Trapani de la première île, Levanzo. Trempés par le clapot, les Five O' Fivers débarquent et ne trouvent âme qui vive. Ils réembarquent, pilotés par le pêcheur Sicilien qui grommelle en permanence dans sa barbe, et débarquent sur la seconde île, Marittimo. Pas un chat. Woods pense alors que la garnison s'est retranchée dans la plus importante des îles, Favignana. Armés jusqu'aux dents et trempés comme des soupes, les 28 troopers effectuent un débarquement agressif au milieu d'une population parfaitement indifférente. Ils comprennent que la garnison est enfermée dans un corps de ferme un mille à l'intérieur des terres. Les troopers s'avancent et à l'approche de la ferme, voit un colonel rutilant s'avancer vers eux. L'Italien, affable mais un brin condescendant, explique qu'il est sans nouvelle de son commandement, et qu'il suppose que Trapani et la Sicile sont tombés. Woods acquiesce, et lui demande la reddition de sa garnison. L'italien est très embêté. L'Honneur lui demande de ne se rendre qu'à un gradé supérieur. Woods fulmine. Il demande à ses troopers de garder un œil sur ce colonel fantoche et part pour Trapani dans le petit bateau de pêche

asthmatique. Il tombe sur Ridgway à Trapani et lui explique la situation.

Ni une ni deux, Ridgway attrape son .45 et dit ; "Okay! allons recevoir la reddition de ce colonel. Quand l'italien, quelques heures plus tard, aperçoit les deux étoiles d'un Major Général de l'Armée Américaine, il jubile, sort son sabre de cérémonie et le remet avec force salamalèques à Ridgway. Il avoue alors disposer derrière lui de 4 canons de 75 mm, 4 de 76 mm et 4 canons de marine de 152 mm.... le tout manoeuvré par... 437 soldats!!

Woods passera le reste de ce 25 juillet a surveiller le transfert de Favignana à Trapani de tous ces POWs, toujours à bord de son teuf teuf de pêche. Il rembarque avec la dernière fournée et à quelques brasses du bord, heurte une mine! sans conséquence, le teuf teuf pourri ayant parfaitement résisté à la charge....

XO de sa compagnie, Woods s'illustrera plus tard à la tête de G/505 en remplacement de son CO, Captain Robert Follmer, blessé lors de la prise de Ste Mère Eglise. Il sera l'un des premiers à entrer dans Ste Mère...



Un C 47 ayant miraculeusement pu retourner en Tunisie après les désastreux "friendly fire" de la Navy et de la 45th ID



Un des Tigre I de la Hermann Goering capturé par le 505 à Biazza

Conclusion

Le 505th PRTC a ainsi, avec Husky, réalisé le premier saut de combat de la taille d'un régiment de l'histoire de l'US Army. Malgré une forte dispersion de ses troopers, le 505 a combattu avec succès des éléments de la Hermann Goering Division, la 15th Panzer Grenadier Division, la 4ème Livorno Division italienne, la 54ème Napoli Division et la 206ème Coastal Division italienne.

La 82nd Airborne rejoindra Kairouan en Tunisie le 20 août. Elle sera alors mise en alerte pour différentes opérations, avec des sauts envisagés sur Avellino, Naples et Rome. Elle sautera finalement près de Paestum pour sauver la tête de pont de Salerno le 13 septembre 1943.

Au delà du bilan comptable des différentes opérations aéroportées mises en place pour l'invasion de la Sicile, les conclusions des Etats Majors quant à l'emploi massif d'unités aéroportées étaient si négatives après les ratages d'Husky, que cette première expérience de masse a bien failli être la dernière :

Entre les deux largages Américains des 9 et 10 juillet 43, et l'opération Britannique du 13 juillet sur Primosole, les Alliés ont "droppé" 9 565 parachutistes. Sur les 5 709 troopers de la 82nd Airborne, 1 424 étaient soit MIA, KIA ou WIA au bout de trois jours. Les Britanniques avaient envoyé en Sicile 3 856 paras ou gliderists ; plus de 900 étaient listés parmi les pertes.

Montgomery annula toute nouvelle opération aéroportée, et remonta sérieusement les bretelles de F M Browning qui tentait de monter de nouvelles opérations.

Côté US, les réactions au plus haut niveau étaient encore plus négatives :

Ike Eisenhower écrivait à Marshall, US Chief of Staff :

" Je ne crois pas en l'efficacité de divisions aéroportées. Je pense que les troupes airborne devraient être organisées en petites unités indépendantes, avec de l'infanterie, de l'artillerie et des services, le tout de la taille d'un Regimental Combat Team."

Lesly McNair, le Army Ground Forces Commander, qui avait pourtant poussé à la création de divisions "Airborne" en 1941, déclarait après la Sicile ;

"Mon Etat Major et moi-même sommes convaincus de l'impossibilité de diriger de grandes unités aéroportées...."

"Je suis prêt à demander au War Department l'abandon de divisions aéroportées, et de ne maintenir que des forces autonomes de la taille d'un bataillon, voire même plus petit..."

Cette position était soutenue par.... Max Taylor, à l'époque CO de l'artillerie de la 82nd, qui n'envisageait plus les Airborne que sous la forme d'infanterie transportée par glider ou C 47, éliminant les régiments parachutistes....

De nombreux enseignements furent mis en application plus tard lors des sauts sur l'Italie et la Normandie, notamment avec identification des avions avec les trois bandes blanches, et l'emploi des pathfinders pour baliser les zones de saut, avec repérage des DZ depuis les avions grâce aux balises Rebecca-Eureka. A l'initiative de James Gavin, CO du 505 PRCT en Sicile, et bras droit de Ridgway, se tient à Comiso en août 1943 une réunion fondamentale dans la création des Pathfinders. Gavin a réuni autour de lui le Lt Colonel Joel L Crouch, A_3 du 52nd Troup Carrier Wing, Lt Jack Norton du 505 PIR, Capt William S Kirkpatrick, du 313th Troup Carrier Group, et l'anglais "Boy" Wilson, CO du 31st Independent Parachute company. De ce meeting émerge l'idée d'une Pathfinder school destinée à entraîner conjointement les équipages de Troop Carriers et les parachutistes, pour identifier et marquer les Drop Zones. A l'automne 1943, la Provisional Pathfinder school ouvrait à North Witham en Angleterre, avec le Lt Col Joel Crouch des Troop Carriers comme commandant.



Jim Gavin confère avec le reporter Beaver Thompson du Chicago Tribune qui a sauté avec lui le 9 juillet...

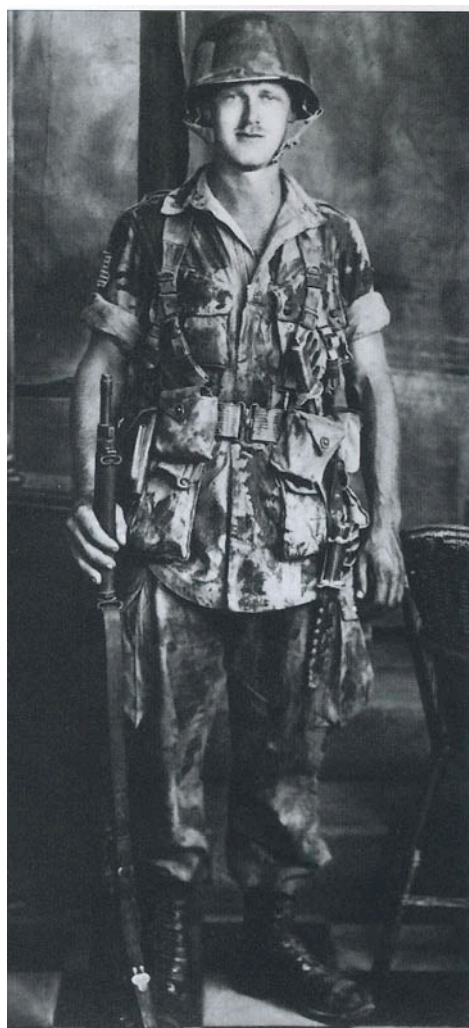
Mortar squad du 504th PIR en route pour Trapani sous le brûlant soleil sicilien...



Les glorieux paratroopers "libèrent" tous les moyens de transports possibles pour rejoindre Trapani.

Le Dossier

Pfc Ken Nicoll, du 2/504th PIR ; c'est le chef de ce bataillon, William P. Yarborough qui est à l'initiative de ces tenues camouflées...



Le bazooka, seul arme antichar des paratroopers en Sicile ; Ici, équipement d'un bazookaman du 505 PIR



Ce patch a été réalisé à la demande de Gavin afin de récompenser chaque soldat

du Team Bazooka du 505 qui a détruit un char allemand.

Ce badge a été réalisé après la campagne de Sicile et a été fabriqué à la main

par les sœurs du couvent de Trapani. Il a été remis aux soldats à leur retour

en Afrique le 20 août 43. Il n'était naturellement pas officiel au sein de l'armée US.

Les Canadiens à la conquête de la Sicile et de l'Italie

par Pierre Vennat

Journaliste & Historien



**Le major général Paul-Émile Bernatchez
au milieu de ses hommes lors de la campagne d'Italie**

NDLR-Cet article reprend le contenu des notes d'un cours sur l'histoire militaire québécoise que j'ai livré à Drummondville, au printemps 2012, pour le compte de la constituante « troisième âge » de l'Université de Sherbrooke.

Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1943, l'invasion de la Sicile commençait, marquant le début de la libération de l'Europe occidentale.

En fait, elle avait été précédée de certaines opérations de commandos. Dès le début de juin, l'île fortifiée de Pantelleria, à mi-chemin entre la Tunisie et la Sicile, avait été canonnée par une grande formation navale britannique en même temps qu'elle était bombardée par de nombreuses escadrilles alliées. Effroyablement pilonnée par l'aviation alliée, la garnison se rendit sans condition, 22 minutes à peine après que les troupes de débarquement eurent pris pied sur l'île.

Le 8, cinq compagnies de commandos britanniques débarquèrent dans l'île méditerranéenne de Lampedusa, premier coup de sonde pour éprouver les défenses de l'Europe méridionale contre une invasion. Moins de 1 000 hommes avaient été engagés dans ce raid qui dura à peine quelques heures. Lampedusa appartenait à l'Italie et sa population, avant la guerre, était de 3 000 habitants.

Enfin, le 13 juillet, des troupes américaines, britanniques et canadiennes débarquaient en Sicile, venant d'Afrique du Nord. Parmi les troupes canadiennes, se trouvait le Royal 22^e Régiment. Après pratiquement trois ans et demi de garnison en Angleterre, les gars du 22^e avaient enfin l'occasion d'affronter l'ennemi.

Dès le premier jour de l'invasion de la Sicile, les Alliés purent débarquer près de 160 000 hommes, 600 chars, 1 800 canons et 14 000 véhicules, soit autant que le Jour J, l'année suivante, en Normandie. À l'exception de sept soldats qui ont été tués et quinze blessés, les Canadiens ont eu de la chance en ce premier jour de l'invasion. La plupart des soldats n'ont même pas eu à tirer un coup de feu pour capturer 700 prisonniers italiens et une vingtaine de prisonniers allemands.

Sous le commandement du lieutenant-colonel et futur major général Paul-Émile Bernatchez, le Royal 22^e Régiment quitta l'Angleterre le 24 juin 1943. Après avoir longé la côte septentrionale de l'Irlande, les bateaux passèrent au large du golfe de Gascogne pour entrer dans le détroit de Gibraltar le 5 juillet. Puis, ils suivirent la côte africaine, contournant le Cap Bon et prirent ensuite la route de Tripoli.

Aucun incident sérieux n'a marqué le voyage des troupes de la 1^{re} Division canadienne. Mais le convoi qui transportait les véhicules et matériel fut attaqué par des sous-marins. Deux navires marchands furent torpillés ainsi qu'un navire de guerre, le Davia, qui transportait 261 Canadiens, dont une vingtaine du Royal 22^e Régiment. Cinquante et un de ces militaires canadiens y trouvèrent la mort. Il s'agissait des premières pertes canadiennes de la campagne d'Italie.

À noter qu'un autre régiment du Québec, de blindés celui-là, le Régiment de Trois-Rivières, dont une forte proportion des membres était francophone, oeuvrait dans le même secteur que le Royal 22^e Régiment.

Finalement, le 17 juillet 1943, une semaine après avoir mis le pied sur le sol italien, le Royal 22^e Régiment reçut l'ordre de se porter à l'attaque des positions ennemies. Cette nuit-là, les gars du 22^e abattirent leurs premiers soldats ennemis et le lieutenant Pierre-Ferdinand Potvin se mérita la Croix Militaire (MC), la première d'une longue liste de décorations remportées par le Royal 22^e Régiment en Italie.

Cette première bataille du Royal 22^e Régiment dans la Deuxième Guerre mondiale coûta 31 hommes au régiment, dont sept morts sur les lieux, les premiers morts régimentaires au combat depuis le début du conflit. Les pertes de juillet 1943 ont été lourdes pour le Royal 22^e. Le 27 juillet coûta la vie à un capitaine, un lieutenant, deux sergents, un caporal et onze soldats. Le lendemain, deux caporaux et trois soldats se firent tuer. Le 30 juillet, un sergent, un caporal et un soldat tombèrent face à l'ennemi et le 31 juillet, deux soldats subirent le même sort. Le mois d'août 1943 fut plus chanceux pour le régiment qui ne perdit qu'un seul homme, le 6 août, une dizaine de jours avant que la conquête de la Sicile ne soit achevée.

Terminée le 17 août 1943 par l'entrée des troupes alliées dans Messine, la conquête de la Sicile mit fin à la première phase de la lutte entreprise par les Alliés le 10 juin 1940 contre l'Italie fasciste. Les opérations qui avaient permis aux Alliés d'envahir la Sicile s'étaient avérées un succès éclatant mais leur impuissance à prévenir, à arrêter ou même à freiner la fuite de l'île par les Allemands, à compter de la nuit du 10 au 11 août, constitua un lamentable échec. Environ 55 000 soldats allemands réussirent à s'échapper avec 10 000 véhicules, 51 chars, 163 canons et 17 000 tonnes de munitions pour continuer à se battre sur le continent italien.

Le maréchal Pietro Badoglio, chargé par le roi d'Italie Victor-Emmanuel signa, dès le début de septembre, un armistice avec les Alliés qui équivalait à une reddition sans condition, mais comme le pays était occupé par les Allemands, assistés de fascistes demeurés fidèles à Benito Mussolini, les Alliés se virent forcés de faire la conquête de l'Italie, village par village.

C'est ainsi que le Royal 22^e Régiment débarqua sur le continent italien le 3 septembre 1943. Le mois de septembre ne fut pas trop meurtrier pour le régiment. Seuls trois de ses soldats furent tués au combat. Malheureusement, cependant, treize membres du régiment furent tués au combat durant ce mois d'octobre.

En novembre, près du village de San Pietro, commença une série de longues patrouilles. Les hommes du Royal 22^e Régiment passèrent plusieurs jours sous la pluie et dans la boue, sans aucun abri, tantôt manoeuvrant dans les montagnes, tantôt franchissant des cours d'eau d'un mètre de profondeur.

En novembre 1943, la 1^{re} divi

sion canadienne cessa de participer, pour un temps, aux grandes opérations pour voir finalement en décembre la prise du port d'Ortona.

Il ne faudrait pas oublier que si l'on parle surtout du Royal 22^e Régiment quand l'on pense aux Canadiens français qui ont libéré l'Italie, des unités médicales comptant elles aussi un fort pourcentage de francophones ont également fait leur marque sur le front italien, ainsi qu'un régiment de blindés, le Régiment de Trois-Rivières, une unité de blindée.

Les blindés du Régiment de Trois-Rivières à Ortona

La Croix Victoria de Paul Triquet

La 3^e brigade se porta à l'attaque dès le 11 décembre, dans le but de conquérir la ville d'Ortona. Dans la nuit du 11 au 12, le West Nova Scotia Regiment tenta d'arriver jusqu'à une importante propriété, sise tout près d'Ortona, connue sous le nom de Casa Berardi mais toutes ses tentatives se terminèrent par des échecs. Le Royal 22^e se trouvait alors en réserve, à moins de deux kilomètres du combat, ce qui n'empêcha pas d'essayer les feux de l'adversaire et de subir des pertes. Le 13, par exemple, le régiment avait eu trois hommes tués et douze autres blessés.

Le 14, les hommes du Royal 22^e se lancèrent à leur tour à l'assaut au lever du jour. La compagnie du capitaine Paul Triquet essuya le feu de l'ennemi mais réussit à s'en débarrasser et avancer vers la Casa Berardi. Pendant ce temps, les hommes du capitaine Ovila Garceau s'étaient eux-mêmes avancés malgré le feu des mitrailleuses et des fusils ennemis. Après avoir capturé un poste ennemi, tué douze soldats ennemis et fait une douzaine de prisonniers en perdant un seul homme blessé. Quelques instants plus tard, cependant, en continuant son avance, un caporal devait être tué et quatre hommes blessés.

C'est alors que la compagnie du capitaine Paul Triquet commença sa progression vers la Casa Berardi. Un peu avant midi, le pâté de maisons situé à peu près entre le sentier et la Casa Berardi tombèrent entre les mains des nôtres. Triquet reprit son avance.





Paul Triquet, alors capitaine et futur brigadier général, titulaire de la Croix Victoria

Avec l'aide de quelques blindés, Triquet et ses hommes se battaient vaillamment et avançaient petit à petit et deux heures et demie plus tard, ils n'étaient plus qu'à 200 mètres de la fameuse Casa mais se heurtaient à de solides défenses : un char, des nids de mitrailleuses et des francs-tireurs.

Triquet exhorta alors ses hommes en leur disant : l'ennemi est devant, derrière et sur nos flancs. Il n'y a qu'un seul endroit où aller et c'est le plus sûr : l'objectif. Puis Triquet acheva le nettoyage commencé par les blindés, atteignit et captura la Casa Berardi.

À court de munition, Triquet qui ne disposait plus que d'une vingtaine d'hommes valides, leur enjoignit de ménager leurs balles et de ne tirer qu'à

coup sûr en leur donnant comme mot d'ordre : « Ils ne passeront pas ». La liste des pertes du Royal 22^e Régiment pour la journée du 14 décembre est longue. Huit morts le jour même et pas moins de 37 blessés, dont certains devaient d'ailleurs succomber à leurs blessures dans les jours qui suivirent.

Le 15, le combat continua et le régiment enregistra encore de lourdes pertes, soit huit morts et un nombre considérable de blessés. Si les Canadiens étaient toujours maîtres de la Casa Berardi, les Allemands tentèrent de la reprendre et le 16 le régiment connut encore une journée coûteuse avec cinq morts et plusieurs blessés.

Pour sa conduite héroïque à la Casa Berardi, Paul Triquet, qui devait après la guerre terminer sa carrière comme brigadier général de réserve, fut promu major le 21 décembre et se mérita la Croix Victoria (VC), la plus haute décoration pour bravoure qu'un militaire canadien puisse se mériter. Deux sergents et un soldat se virent quant à eux octroyés la Médaille militaire (MM) pour leur bravoure au même endroit.

Le 22^e changea alors de commandant. Paul-Émile Bernatchez, qui devait au début de 1944 être promu brigadier général fut remplacé par Jean-Victor Allard, lequel, un quart de siècle plus tard, devait présider à l'unification des forces armées en tant que chef d'état-major et le premier Canadien français à grimper jusqu'au grade de général d'armée.

La capture de la Casa Berardi ouvrit aux Alliés la porte d'Ortona, un port de mer, situé sur un promontoire que protégeait au nord et au sud de profonds ravins. Le 21 décembre, Ortona capitula.

Lorsque 1944 débuta sur le front italien, les troupes allemandes, repoussées par le Royal 22^e occupaient encore plusieurs villes voisines. Triste période que celle des Fêtes vécues au front. Au Noël passé sous le feu ennemi succéda un Jour de l'An non moins pénible.

Combattant sans arrêt depuis près de six semaines, incapables de se laver et de changer de vêtements, soumis à un régime monotone de biscuits et de corn beef en conserve, les hommes étaient fourbus mais tinrent bon quand même.

Heureusement, à partir du 14 janvier, le 22^e fut placé en réserve dans un petit village. Les débuts de 1944 en Italie rappelaient un peu la « drôle de guerre » de 1939-1940 alors que Français et Allemands se bordaient sans beaucoup bouger. Cependant, sur le front italien, les embuscades étaient beaucoup plus nombreuses. Sans compter qu'au cours de janvier et au début de février, la mauvaise température rendait la vie difficile.



Soldats canadiens patrouillant dans les rues dévastées d'Ortona

Jusqu'au 11 mai 1944, le Royal 22^e patrouilla la région qui s'étend entre Ortona et la rivière Arielli. Des groupes de maisons, des collines et des ruines permettaient aux Allemands de tenir tête aux divers éléments de reconnaissance que dépêchait la brigade dans toutes les directions. Les attaques se succédaient, faisant chaque fois des victimes.

Mais le régiment avait perdu le « héros » de la Casa Bacardi. Celui-ci fut d'abord expédié en Angleterre où, le 25 mars, le roi George VI lui-même lui remit la Croix Victoria et quatre jours plus tard, il arrivait à Montréal par avion pour entreprendre une tournée de propagande à travers le pays, comme on l'avait fait deux ans plus tôt avec Dollard Ménard.

Toutefois, le 13 avril, le régiment avait appris avec plaisir que son ancien commandant, Paul-Émile Bernatchez, promu brigadier général, prenait le commandant de la 3^e Brigade à laquelle le Royal 22^e Régiment appartenait.

Malheureusement, mai devait réserver au régiment des jours difficiles. En effet, le 11 mai 1944, le maréchal Harold Alexander, futur gouverneur général du Canada et commandant en chef en Italie, déclencha l'offensive du printemps. Le 22^e fut conduit dans le secteur du Mont Cassin, où les Allemands s'étaient réfugiés dans la célèbre abbaye et la lutte fut très dure les 17 et 18 mai, le régiment perdant plusieurs hommes tués ou blessés. Pas moins de 28 membres du Royal 22^e Régiment perdirent la vie en mai 1944 sur le front italien, à la toute veille du Jour J en Normandie.

Mais l'ennemi était en pleine déroute et enfin, le 1^{er} juin 1944, la route de Rome était libre. Cinq jours plus tard, en Normandie, débutait la dernière phase de la guerre totale et l'Italie deviendra le front oublié, ce qui n'empêche pas que la lutte s'y continuait. Le 4 juin, les forces alliées entraient dans Rome. Elles comprenaient un détachement spécial canado-américain. Des militaires canadiens-français en faisaient partie.

Un mois plus tard, le 3 juillet, les hommes du Royal 22^e Régiment, accompagnés du major général Georges Vanier et du brigadier général Paul-Émile Bernatchez furent reçus en audience par le pape Pie XII. C'était la première rencontre d'une unité militaire canadienne-française avec un souverain pontife depuis 1869 alors que des Zouaves pontificaux s'étaient rendus défendre le pape du temps.

À la fin d'août 1944, la 1^{re} Division canadienne, à laquelle était rattaché le Royal 22^e Régiment, fut choisie pour participer à l'assaut contre la Ligne Gothique. Les principales fortifications de cette ligne de défense, l'une des plus formidables qu'avaient érigées les Allemands étaient creusées et dissimulées dans les montagnes. Ce réseau de défenses s'étendait sur une longueur de 320 kilomètres. Il comptait 170 coupoles de chars de modèle Panther et les blockhaus, construits dans le roc vif de la Toscane, étaient pourvus de meurtrières à peu près invisibles de l'extérieur.



Blockhaus de la Ligne Gothique

Le 1^{er} septembre 1944, pour marquer le cinquième anniversaire du début officiel de la Deuxième Guerre mondiale, le Royal 22^e Régiment se lança à nouveau dans la bataille. On enregistra encore plusieurs pertes. Au crépuscule du 1^{er} septembre, le régiment avait occupé tous ses objectifs mais perdu trente hommes, dont six morts. Mais il avait également infligé plusieurs pertes à l'ennemi et capturé trente-et-un soldats allemands.

En fait, durant toute cette période, le nombre des morts et des blessés augmenta sans cesse. La journée du 14 septembre fut l'une des plus dures de toute la campagne d'Italie, le Royal 22^e Régiment compta 32 morts et de nombreux blessés. Du début de juin à la fin de septembre, les listes régimentaires font état de 69 décès au front.

Et il ne faudrait pas oublier le Régiment de Trois-Rivières qui, avec ses blindés ainsi que les francophones du corps médical qui eux aussi se sont trouvés au cœur de l'action durant toute cette période.

Dans la nuit du 18 au 19 octobre 1944, le Royal 22^e Régiment remonta à nouveau au front. Les mouvements devenaient plus difficiles et exigeaient de plus grandes précautions. Par la suite, plusieurs officiers et hommes de troupe se signalèrent mais les pertes s'accrochèrent.

Heureusement, en 1944, le régiment connut des heures reposantes et joyeuses pour célébrer la Noël. Mais les réjouissances ne durèrent pas longtemps et dès le 28 décembre, le régiment retourna au front. Le mois de décembre avait été coûteux pour le régiment qui déplorait pas moins de 38 morts au front.

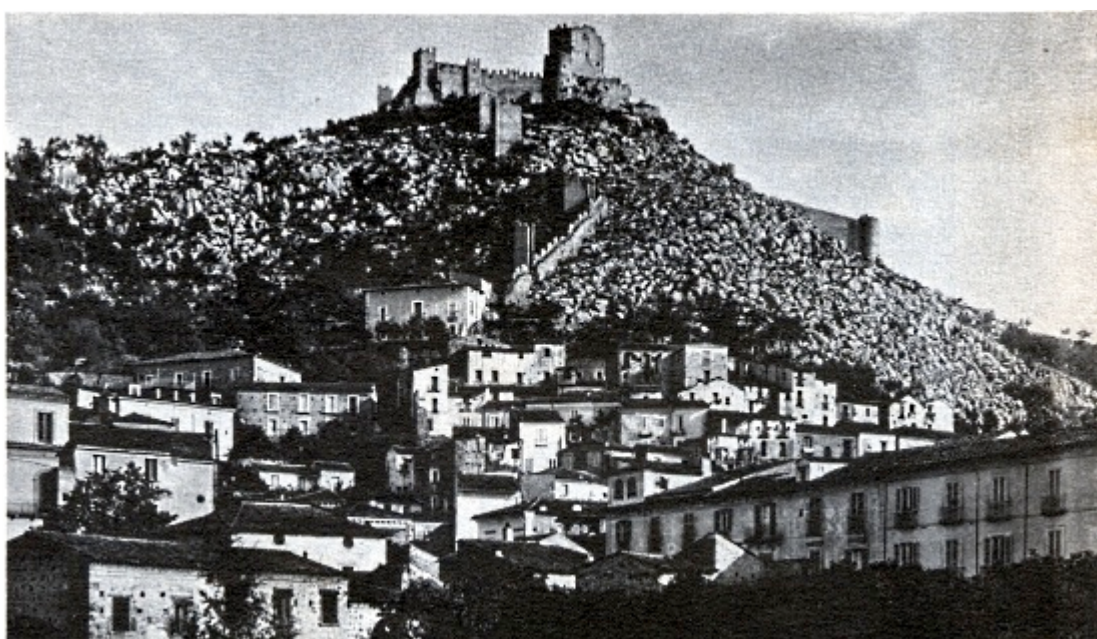
Toutefois le Nouvel an n'apportait pas de répit encore, l'ennemi occupant encore plusieurs endroits stratégiques. Les rangs du 22^e s'éclaircissaient de jour en jour. Les pertes dues à l'action de l'ennemi étaient peu élevées, mais la maladie et les rigueurs de l'hiver réduisaient le nombre d'hommes aptes à combattre. De semaine en semaine, les troupes sentaient la fatigue et même l'épuisement.

La longue campagne du Royal 22^e Régiment sur le front italien ne devait prendre fin qu'en mars 1945, à la toute fin de la guerre. Par la suite, le régiment se joignit aux unités qui terminaient la libération de la Hollande au printemps 1945.

* * * * *

Monte Cassino : fallait-il bombarder le monastère

par Frédéric Bonnus



L'invasion de la péninsule italienne fut une idée de Winston Churchill. Les Américains n'étaient pas très chauds pour tenter l'aventure, l'opération comportait des risques, il fallait y employer beaucoup de bateaux, on avait besoin de ces bateaux pour l'invasion de la France, mais, finalement, les Américains dirent oui. Depuis la Sicile conquise, on lança sur la Calabre une armée britannique, celle de Montgomery et à Salerne, une armée américaine, celle de Mark W. Clark. Le général britannique Alexander coiffait l'ensemble. Viendraient prendre part aux combats, par la suite, les quatre ou cinq divisions françaises du général Juin.

Ce fut loin d'être un succès. D'abord les Américains de Salerne faillirent être rejetés à la mer par une furieuse contre-attaque allemande à base de chars. Sur la côte Adriatique, les soldats du désert progressèrent avec une sage lenteur. Les débarquements avaient débuté le 3 septembre, Naples ne fut prise que le 1^{er} octobre. Le maréchal Kesserling qui commandait les armées ennemies, avait eu tout le temps d'organiser des lignes fortifiées et les Alliés vinrent buter sur la première, à 20 km en avant du bourg de Cassino. Il faisait un temps épouvantable. Octobre fut horrible, novembre pire encore si c'est possible. Derrière la première ligne défensive, il y avait la fameuse Ligne Gustav qui barrait toute la largeur de la péninsule, sur 120 kilomètres, englobant le bourg de Cassino, au centre, défendant les vallées du Volturno et du Rapido, truffée de champs de mines, d'abris d'infanterie, de blockhaus ... Et au dessus de Cassino, le mont surmonté de l'abbaye de Saint Benoit, le Monte-Cassino dont le nom allait entrer dramatiquement dans l'Histoire.

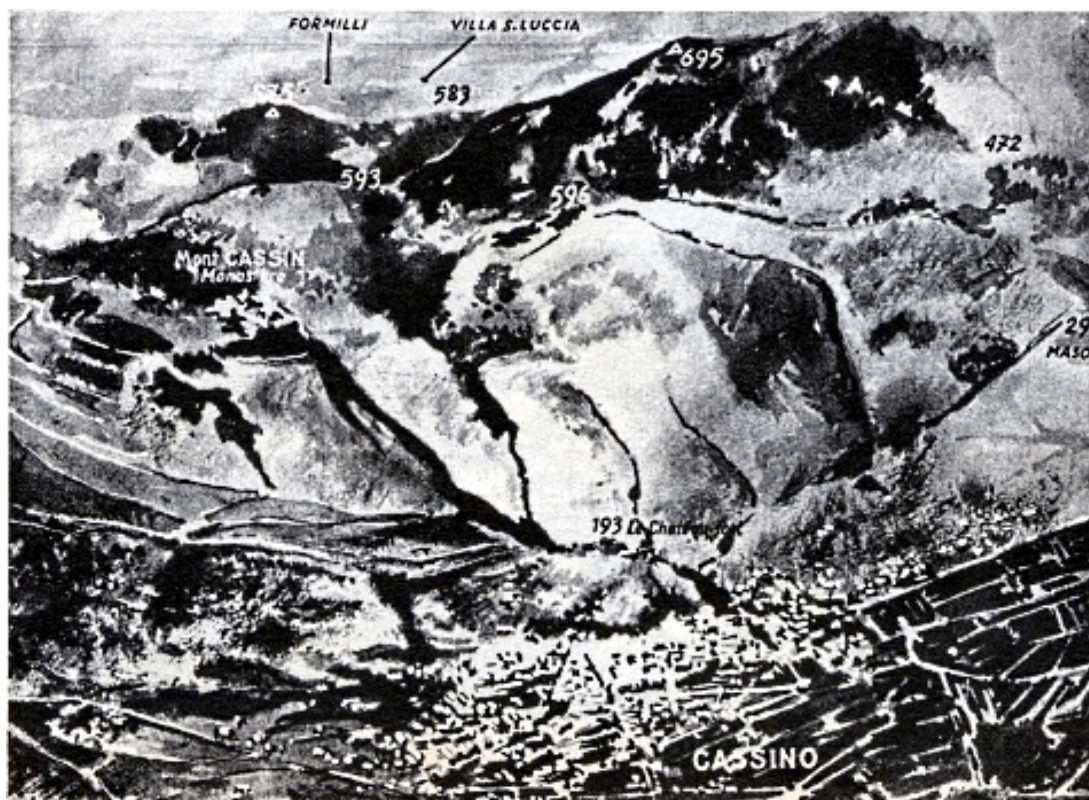
L'épisode de la Deuxième Guerre mondiale connu sous le nom de « La bataille de Cassino » débuta dans la nuit du 17 janvier 1944 lorsque les éléments d'une division traversèrent le Garigliano pour essayer de constituer une tête de pont afin de protéger le flanc gauche d'une autre unité lancée sur les défenses de Cassino, trois nuits plus tard. L'épisode devait se terminer seulement le 4 juin, jour de la prise de Rome.

Or, au milieu du mois de février, le monde civilisé, le monde chrétien apprit avec horreur que le monastère avait été détruit à la suite d'un bombardement massif de l'aviation alliée. Les agences de presse allemandes démentirent formellement les informations lancées par la B.B.C.

Selon lesquelles l'ennemi avait utilisé à des fins militaires la situation privilégiée de l'édifice qui dominait de sa masse toute la contrée. L'opinion française, bien que sensibilisée par les récits de réfugiés italiens, donna cependant automatiquement raison à la voix de Londres et considéra comme mensonge ce qui provenait de Berlin. Cependant, c'était l'Allemand qui ne mentait pas, pour une fois ...

Que s'était-il passé, pour quelle raison avait-il fallu détruire le monastère, était-ce une opération militaire nécessaire ? On trouvera, dans les pages qui suivent les opinions des généraux des deux parties, ils répondent à la question et ils sont très divers. Mais la majorité considère que ce bombardement fut « une erreur ».

Mais avant toute chose qu'était-ce que le monastère du Mont-Cassin ?



L'obstacle formidable qui se dressait devant les armées alliées en route vers Rome. Au pied de la montagne, le gros bourg de Cassino surmonté par la cote 193 dite du « château fort ». A gauche, le monastère du mont Cassin, clé de la route vers Rome. A droite les chaînes de hauteurs qui ont été conquises peu à peu. L'attaque de la brigade Indienne s'est produite en direction de la cote 193 tandis que les Néo-Zélandais progressaient directement par Cassino. Ils avaient craint que le monastère soit occupé par les Allemands, qui auraient gêné considérablement leur avance. En fait, les parachutistes ennemis trouvèrent dans les ruines tous les abris nécessaires. (photo montage Agence Arch)

L'Histoire du Monastère

Existait, il y a plus de quinze siècles, dans la ville romaine de Nursia, aujourd'hui Nurcia, près de Spolete, un adolescent nommé Benoît, qui fit ses études juridiques à Rome. Désagréablement surpris par la licence qui régnait dans la ville, il se retira dans la région de Subiaco où il mena une vie monacale. Il fonda un ordre monastique qui devint celui des bénédictins. Un jour, il prit la route avec un certain nombre de ses fidèles et se dirigea vers la ville de Cassinum. On prétend que le hasard lui fit choisir le mont Cassin qui dominait la cité de sa masse imposante pour y fonder le premier monastère, la première grande communauté bénédictine. Cela se passait en l'an 529 de notre ère. Il fit construire un couvent, il promulgua la Règle qui fut l'un des fondements de la civilisation européenne, la « Règula Sancta ». A l'époque de Charlemagne, la Règle de saint Benoît était implantée dans tout le royaume des Francs. Les bénédictins jetèrent les bases d'une civilisation nouvelle, parcourant le monde, tout à tour cultivateurs, artisans et savants. Prière et Travail. Benoît régla tout jusqu'aux plus infimes détails et c'est vers la fin de sa vie, dans sa cellule du mont Cassin, environ l'an 535, qu'il rédigea définitivement les 73 articles du règlement de son ordre.

Il mourut probablement en 547. Les moines l'enterrèrent dans un caveau de leur couvent, à côté de sa sœur Scholastique. Ce premier monastère fut détruit en 569, lors des invasions lombardes. Les moines se réfugièrent à Rome, au Latran, emportant la Sainte Règle,

écrite de la main de leur abbé, sur papyrus. Vers 672, des moines français, venant de Fleury-sur-Loire où existait une abbaye bénédictine, transférèrent dans leurs murs les ossements de Benoît et de Scholastique, demeurés enfouis sous les ruines. Par la suite, la dépouille de Scholastique fut inhumée dans le couvent du Mans où elle fut en partie brûlée par les huguenots. Les restes de son frère demeurèrent à Fleury qui prit le nom de Saint-Benoît-sur-Loire. Ce qui n'empêche pas les nouveaux moines du mont Cassin de prétendre que les restes de leur saint patron n'avaient jamais quitté la sépulture primitive. Dans l'une et l'autre abbaye, on vénéra les reliques de saint Benoît.

Au début du VIII^e siècle, le monastère fut réédifié. Charlemagne l'éleva au rang d'abbaye impériale. En 883, il fut détruit pour la deuxième fois par une invasion sarrasine. Tout fut brûlé, pillé, anéanti. Puis, en 948, le mont redevint le centre spirituel du monarchisme européen. Les abbés du mont Cassin étaient de puissants seigneurs. Desiderius fonda une basilique à l'intérieur du monastère.

Un tremblement de terre, le 9 septembre 1349, détruisit l'abbaye du mont Cassin pour la troisième fois. Les murs de la quatrième abbaye commencèrent à sortir de la terre ravagée en 1363. Ce sont ceux que nous connûmes avant la guerre de 1939-1945. Dans la vallée coule le Rapido, qui prend le nom de Garigliano après avoir reçu les eaux du Liri. Sur ce fleuve, mourut le chevalier Bayard. Tout le monde « intellectuel » fut en rapport avec la maison de saint Benoît.

La science européenne venait, au XVI^e siècle, puiser son enseignement dans la magnifique bibliothèque et au sein des archives précieuses : plus de 100 000 imprimés et quelque 15 000 parchemins, l'une des plus riches collections du monde.

En 1943, le vénérable abbé dom Gregorio Diamare, soixante-dix-huit ans, deux cent quatre-vingt-septième successeur de saint Benoît, était le chef de cette abbaye et l'évêque d'un diocèse comptant 70 paroisses. Cassino était une petite ville de 25 000 habitants, station de chemin de fer possédant un funiculaire, mis en service en 1930, et un aqueduc depuis 1931, qui facilitait l'accès à l'abbaye et son ravitaillement en eau potable, car elle n'était alimentée que par des citernes construites dans ses fondations. Une route en lacets, partant de la ville, montait vers le sommet, depuis 1887, accessible à tous les véhicules. Enfin, il y avait les antiques sentiers de la montagne.

C'est alors que la guerre s'abattit sur la péninsule italienne à l'automne 1943.



Le bombardement du bourg de Cassino par l'artillerie alliée.
On distingue à droite, dans la fumée des explosions sur la hauteur 193 du « Château Fort ».
Au dessus, le monastère avant sa destruction (Photo Usis)

La guerre arrive à Cassino

Le 10 octobre, l'abbaye avait reçu quelques éclats de bombes. A cette époque, Kesserling disposait déjà de 25 divisions. Les débarquements du Corps expéditionnaire français commencèrent le 21 novembre : Marocains, Algériens, Tunisiens, véritables unités d'élite bien entraînées. Les Américains avaient franchi le Volturno mais étaient encore séparés du Rapido par l'avant-ligne établie sur la crête des Abruzzes.

Le 12 janvier 1944, les Français, ayant enlevé la Costa San Pietro, le Monna Casale et Acquafondata, abordaient le haut Rapido. De leur côté, les Américains s'étaient emparés du mont Treccio, non sans pertes très sévères.

Les états-majors allemands étaient d'accord pour défendre la ligne Gustav sans esprit de recul. La valeur stratégique du mont Cassin était bien connue : c'était le type d'obstacle infranchissable. Il formait le meilleur des observatoires naturels. Une armée ennemie désirant passer le Rapido ne pouvait se soustraire à ses vues. On peut se demander pourquoi le commandement allié avait envisagé de s'en rendre maître en l'attaquant de front ? Mais Churchill en avait fait, dit-on, une affaire personnelle.

Les Allemands savaient parfaitement que tout cela finirait par un drame et que le monastère serait détruit. En octobre, c'était la division blindée Hermann Goering qui occupait le secteur. Elle était sous les ordres d'un Autrichien, le lieutenant-colonel Jules Schlegel amateur d'art, grand connaisseur des musées italiens.

De sa propre autorité, il décida de mettre en sûreté les trésors d'art du monastère et il alla proposer ses bons offices à l'abbé Gregorio Diamare, lequel ne croyait pas au danger : les Allemands ayant eu des égards pour le saint lieu, les Alliés agiraient de même. Il était impensable que l'on pût bombarder un couvent qui contenait tant de richesses, abritait des religieux et quel-

ques centaines de réfugiés. Dom Diomare fut long à comprendre puis, enfin, il céda. Schlegel offrit ses hommes, ses camions et assura qu'il allait transporter à Rome les œuvres d'art, la bibliothèque, les parchemins, sous la garde des religieux qui accompagneraient le convoi.

Schlegel assumait là une lourde responsabilité car personne sauf les religieux et lui même n'était au courant. Il agissait « pour l'amour de l'art » et il y avait 140 kilomètres de parcours jusqu'à Rome. Et que faire des réfugiés ?

Il effectua cependant son sauvetage dans les meilleures conditions, c'est à dire qu'il emporta tout ce qu'il put. Il installa un atelier de confection de caisses, une cantine. La menuiserie débita des emballages à la chaîne. 70 000 volumes partirent, 1 200 documents manuscrits, des peintures, des dessins, une galerie d'art venue de tous les musées d'Italie, les ossements de Desoderius, de plusieurs autres abbés.

L'opération touchait à sa fin lorsque la radio alliée se réveilla : « La division Hermann-Goering pille les trésors du monastère du Mont-Cassin ! »



Vue générale du Mont Cassin avec le monastère et le village avant la bataille. au fond coule le Rapido (Photo ECPA – reconstruite numériquement par mes soins à partir d'archives en mauvais état)

Schlegel fut fort ennuyé. Qu'allait-il dire à ses chefs ? Heureusement aucun d'eux n'écoutait la B.B.C. Il rendit compte, honnêtement de ce qu'il avait fait, fut approuvé, les moines jurèrent qu'ils avaient vu en lui l'homme de la Providence. Un poste de gendarmerie veillait à l'entrée du couvent pour intimider les pillards. Un vénérable crucifix du XIII^e siècle, des ornements sacerdotaux, quittèrent les lieux les derniers. Le colonel autrichien parti, Gregorius Diamare, évêque-abbé du Mont-Cassin resta en compagnie de cinq moines et de cinq frères jusqu'au dernier moment, c'est à dire jusqu'au bombardement du 15 février 1944. Schlegel avait terminé son opération le 4 novembre 1943.

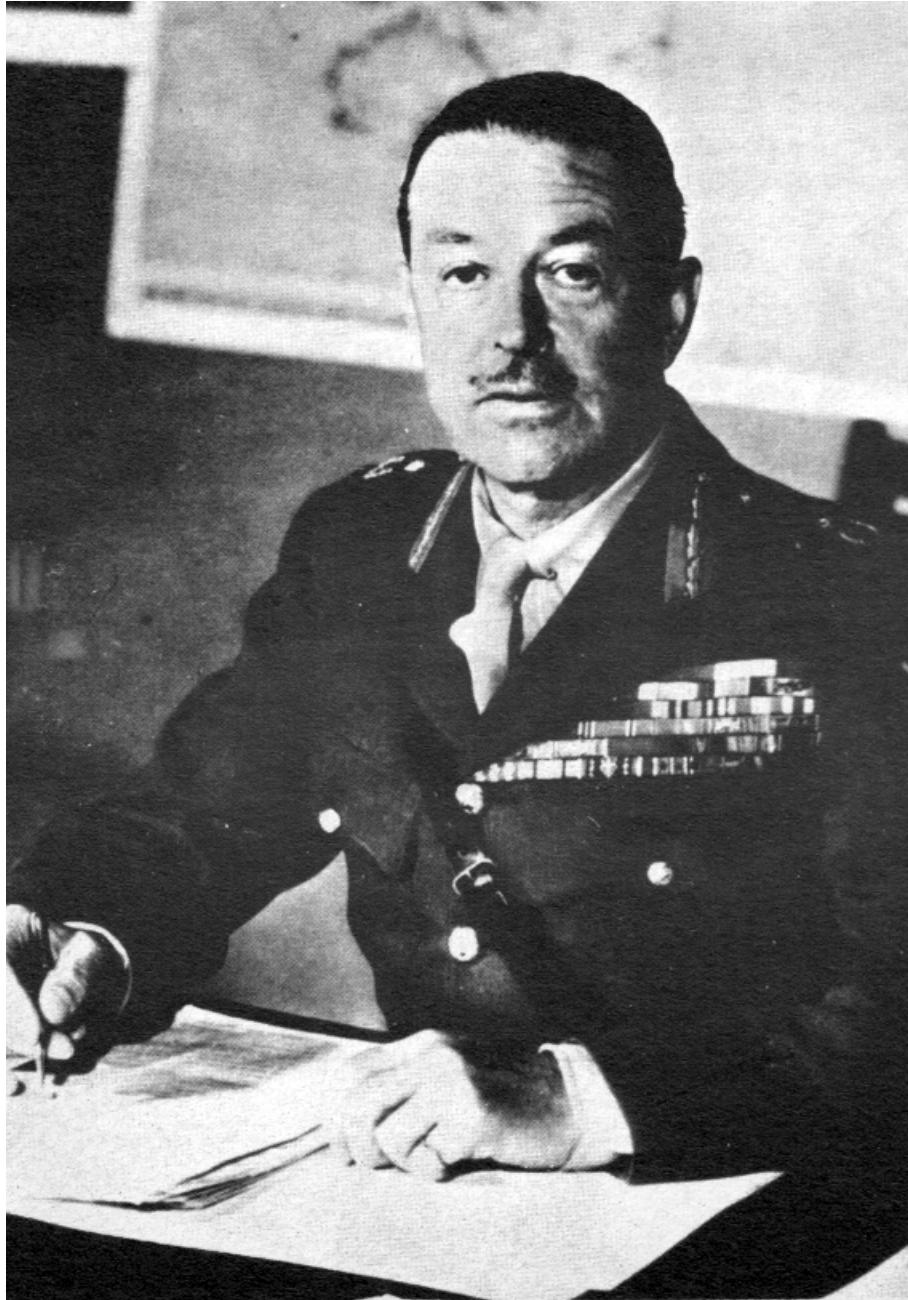
La première bataille de Cassino se déroula du 24 janvier au 12 février. La deuxième bataille fut celle du bombardement qui eut lieu le 15 entre 9h30 et midi. La troisième bataille eut lieu le 15 mars 1944, précédée d'un deuxième bombardement. La quatrième bataille fut la plus décisive, elle prit fin par le succès des Polonais le 18 mai 1944. Mais quoi de mieux que la parole de ceux qui ont fait ces batailles ?

Témoignage du Maréchal Alexander

Le général Alexander – il n'était pas encore maréchal – était commandant en chef sur le théâtre d'opérations Italien. C'est à dire qu'il avait sous ses ordres les contingents américains, britanniques et français, aussi bien les divisions polonaises, hindoues, sud-africaines, etc... Voici ce qu'il raconte à propos de la bataille de Cassino. Pour lui, pas de problème : il fallait bombarder le mont, puisqu'il dominait le champ de bataille. Les nécessités de la guerre en quelque sorte...

La route de Rome passe par la vallée du Liri que des montagnes flanquent de chaque côté, c'est une des positions naturelles les plus fortes de toute l'Italie.

A l'entrée de cette route, le Monte Cassino domine toute la position, et, à son sommet, se trouve le grand monastère bénédictin, aux murailles massives, qui constitue un observatoire et un abri idéal.



Le général Alexander, commandant en chef interallié sur le front italien (photo keystone)

La bataille de Cassino – ou plutôt la série de batailles de Cassino – commença le 17 janvier 1944 lorsque le X^e corps attaqua le long du Garigliano. Le 20 janvier, le II^e corps américain attaqua de même le long du Rapido, mais échoua semblablement ; après quelques succès initiaux, le X^e corps fut arrêté par de puissantes contre-attaques. Un autre assaut eut lieu le 16 février et fut précédé par la destruction du monastère. La ville de Cassino ne fut cependant prise que le 18 mai.

Jusqu'à ce bombardement de février, nous épargnâmes délibérément le grand couvent bénédictin, à note désavantage. Que les Allemands aient utilisé ses caves profondes comme abris et ses fenêtres comme observatoires, je ne saurais l'affirmer, mais, de toute évidence, cet énorme édifice offrait aux défenseurs, une protection considérable, il leur suffisait de rester près des murs. Comme Winston Churchill l'a observé : il était difficile de faire une différence entre les fortifications ennemies et le monastère lui-même.

Qu'on me permette de rapporter un incident curieux et quelque peu comique.

Un officier américain du 2^e bureau intercepta une conversation radiophonique, qui prouvait selon lui que les Allemands occupaient le monastère :

« - Wo ist der Abt ? Ist er noch im Kloster ? (*Où est l'Abt ? Toujours au monastère?*) »

Abt est l'abréviation du mot *Abteilung* qui signifie section, mais il veut dire aussi « abbé ». La phrase étant au masculin, il s'agissait évidemment de cette seconde interprétation sans quoi l'interrogation eut été « *Wo ist die Abt ? Ist sie noch im Kloster ?* », Comme quoi la connaissance trop superficielle d'une langue étrangère peut être dangereuse.

Le débarquement d'Anzio, qui commença le 22 janvier 1944, fut conçu, il faut le savoir, comme une manœuvre en tenaille pour obliger Kesselring à retirer des effectifs du front de Cassino en vue de protéger ses arrières, ce qui devait nous procurer la possibilité de percer.

Nous apprîmes qu'une puissante contre-attaque se montait contre la tête de pont d'Anzio ; le facteur temps devint essentiel. Le général John Cannon, chef de l'aviation américaine, me déclara :

« - *Si vous me laissez utiliser la totalité de notre aviation contre Cassino, nous l'arracherons comme une dent cariée* »

Toutes les méthodes orthodoxes avaient échoué jusque là – il fallait essayer quelque chose de nouveau pour crever le front. Le 14 février, plus de onze cent tonnes de bombes tombèrent sur le monastère.

Le résultat demeura cependant nul, pour deux raisons :

Premièrement, l'attaque contre l'abbaye et la ville ne parvint pas à briser le moral des soldats allemands qui se battirent comme des démons pour conserver leurs positions, même réduites à l'état de décombres. La plupart appartenaient à une division de parachutistes.

Deuxièmement, des édifices détruits peuvent présenter plus de valeur pour les défenseurs que s'ils restent intacts, comme nous le constatâmes dans la ville de Cassino, en contrebas du monastère, où la terre brûlée posa de graves problèmes à nos chars et à nos fantassins. Au cours de la Première Guerre mondiale, déjà, la plupart des grandes offensives avaient été compromises par une action trop prolongée de l'artillerie qui transformait le terrain en fondrière.

Après cette tentative manquée pour rompre le front de Cassino, j'allais voir nos blessés à l'hôpital de Caserte. Je demandai s'il y avait des Allemands. Une vingtaine, gravement touchés, me répondit-on, de la 1^{re} division de parachutistes, soignés dans une salle à part. Je m'y rendis.

Dès que je franchis la porte, le feldwebel (adjudant) cria : « Achtung ! Herr General ! ». Tous les blessés se raidirent dans leur lit, tendant les bras au-dessus des couvertures. Je dus commander « Repos ! » sinon ils eussent conservé cette position.

Je mentionne l'incident parce qu'il montre bien quel genre d'hommes nous avions devant nous. Quels que puissent être nos sentiments envers les Allemands, il faut reconnaître que leurs soldats étaient extrêmement résistants et braves.

Détruire le monastère constituait-il une nécessité militaire ? Fut-ce une faute morale de le faire ?

A la première question, il faut répondre par l'affirmative. C'était nécessaire plus par l'effet produit sur le moral des assaillants que pour des raisons purement matérielles.

Au sujet de la seconde, je dirai ceci : quand des soldats se battent pour une juste cause, qu'ils sont prêts à mourir ou à subir des mutilations pour elle, on ne peut mettre en balance des briques et du mortier, si vénérables qu'ils soient, avec des vies humaines. Tout chef digne de ce nom doit tenir compte du moral et des sentiments de ses combattants ; fait aussi important, ces combattants doivent nourrir une confiance totale en l'homme qui tient leur vie entre ses mains. Ce chef doit donc leur inspirer la certitude qu'il les engage dans les conditions les plus favorables qu'il est en son pouvoir de réaliser.

Dans le cadre de la bataille de Cassino, comment aurait-on pu permettre de subsister à un édifice dominant à ce point tout le champ de bataille ? Il fallait détruire le monastère. Cependant, tout fut tenté pour sauver la vie des moines et leurs trésors ; d'amples avertissements furent donnés.

Toutes ces considérations me revinrent à l'esprit lors de ma récente visite du champ de bataille. Je constatai, une fois de plus, combien le terrain où nous eûmes à combattre est difficile. Le Monte Cassino est une des plus fortes positions défensives de toute l'Europe. Il paraît incroyable que nous ayons fini par la forcer.

Je revis le Monte Trocchio, où j'étais monté un jour, avec John Harding, alors mon chef d'état-major, pour voir le front de Monte Cassino et de la vallée du Liri. Ce ne fut pas précisément une partie de plaisir, car les Allemands le bombardaient. Il fallait avancer par bonds entre deux rafales d'obus. Il existait aussi des mines non repérées, laissées par l'ennemi quand les Américains s'étaient emparés du mont. Le général Kippenberger, chef d'une brigade néo-zélandaise, perdit les deux pieds sur l'une de ces mines, en visitant la position peu après l'avoir prise.

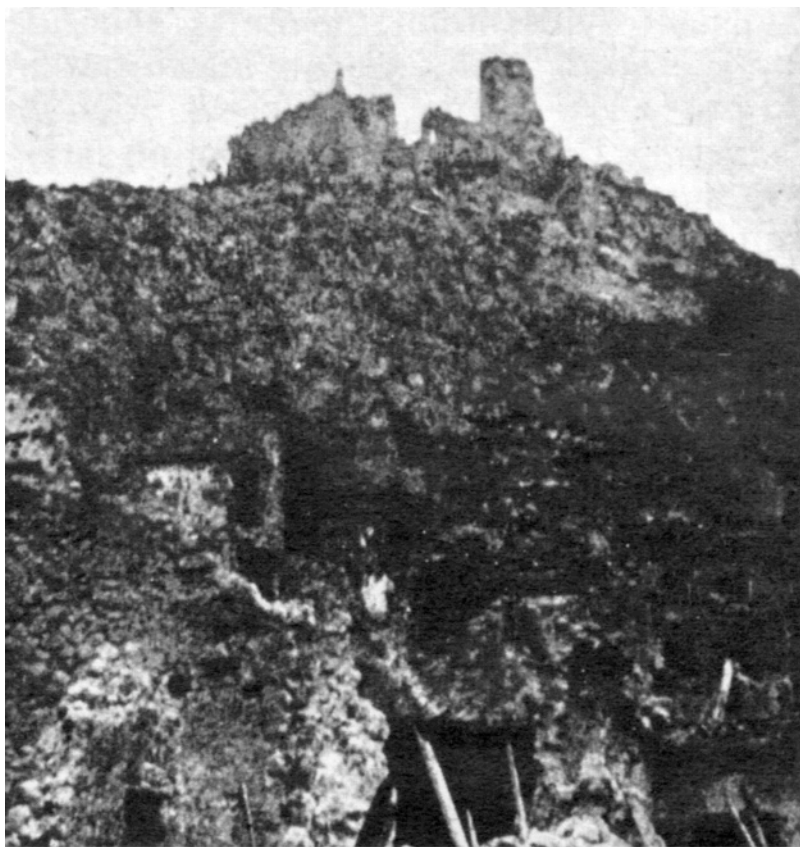
Au bas de Monte Trocchio, près de la route, une stèle marque le début de la piste utilisée par le roi George VI quand il visita les champs de bataille de la vallée du Liri, le 25 juillet 1944. Les sapeurs avaient alors éliminé toutes les mines.

Aujourd'hui le touriste ne peut guère imaginer les conditions dans lesquelles se livra la bataille. L'agglomération a plus que doublé d'étendue ; des immeubles modernes ont remplacé les anciennes petites maisons. Ici et là, des ruines font plutôt penser aux vestiges romains de Tunisie qu'à des habitations où vivaient des gens, lorsque Cassino était une petite localité endormie, au cœur de l'Italie, épargnée par la guerre depuis des centaines d'années.

Le grand monastère d'où l'on jouit d'un magnifique panorama, a été complètement rebâti en pierre taillée. Il a retrouvé son état ancien tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, marbres et décorations.

Les bombes n'avaient laissé debout qu'une partie d'un des murs extérieurs – tout le reste n'était que décombres. Cependant, au milieu de ces effroyables destructions, le tombeau de saint Benoît, au centre de l'abbaye, demeura indemne. Après la libération de Rome je pus annoncer cette nouvelle au Pape, qui s'en montra très ému. Il comprenait, m'assura t-il, les nécessités à bombarder et à détruire le monastère.

Après avoir franchi la vallée du Liri, nous entrâmes de nouveau dans les montagnes. C'est là que le corps français, commandé par le général Juin, réalisa une avance spectaculaire avec l'aide de ses goumiers. Ces magnifiques guerriers du Maroc et de l'Algérie méridionale escaladèrent et dépassèrent des hauteurs montagneuses que les Allemands estimaient infranchissables.



Le monastère bombardé

Témoignage du général Mark W. Clark

Le général Mark W. Clark, qui a joué un rôle des plus importants sur le théâtre des opérations de la Méditerranée occidentale depuis le débarquement de novembre 1942 et même avant, considère que le bombardement du monastère fut une erreur. Son résultat n'amène pas de modification sensible dans le processus des assauts des contingents alliés, les ruines ayant servi d'abris aux unités d'élite allemandes. Clark n'était pas loin de penser comme le général Juin. Ce fut le général Freyberg qui, commandant un corps d'armée composé d'Hindous, de Néo-Zélandais et de Sud-Africains, réclama la destruction de l'abbaye. En réalité, après les sanglantes hécatombes qui s'étaient produites auparavant, il redouta d'engager ses hommes face à cette formidable muraille et en réclame obstinément l'élimination. Les Allemands étaient-ils dans le monastère, n'y étaient-ils pas, aucune importance : il fallait, par une action spectaculaire « gonfler » l'enthousiasme des combattants qui n'étaient pas merveilleux. Freyberg arrache la décision au général Alexander et, dès lors, Clark n'eut plus qu'à s'incliner.



Le général Mark W. Clark commandant l'armée américaine devant Cassino (photo Keystone)

Voici son récit :

On pourrait consacrer tout un livre à l'important travail effectué par l'Organisation allemande Todt qui avait transformé en un véritable bastion les montagnes situées derrière les lignes de défense ennemies établies sur les fleuves ; il était constitué par des ouvrages d'acier, de béton, des abris comportant des couches de traverses de chemin de fer, de pierre et de terre, abritant des salles souterraines creusées à de grandes profondeurs. Un exemple suffira, sans doute, à faire comprendre ce que cela représentait. Nous avons appris, par la suite, que lors d'une de nos plus violentes attaques lancées par l'artillerie et appuyées par un intense bombardement, attaque pendant laquelle nos troupes concentrèrent l'effort maximum possible contre un objectif relativement réduit, des officiers allemands jouaient aux cartes assis dans une casemate, enterrée dans la montagne. Tant que dura notre offensive, ils ne quittèrent pas la table autour de laquelle ils étaient réunis. Ainsi, nous n'avons pas pu arriver, même par la plus énergique des actions, à interrompre une partie de cartes.

Le fait que nous soyons venus à bout de ces défenses, surtout après l'ordre lancé par le comte von der Schulenburg aux troupes fanatiques du 4^e régiment parachutiste à qui il demandait de mourir plutôt que d'abandonner leurs positions de Cassino, est comme un

miracle accompli grâce à la force de résistance et au courage des hommes de toutes nationalités appartenant au V^e et VIII^e Armées. La tragique faute commise en bombardant le monastère historique des bénédictins, appelé abbaye du mont Cassin, ne peut diminuer la valeur des services rendus par les soldats et aviateurs alliés.

Je dis que le bombardement de l'abbaye qui se dressait au sud-ouest de Cassino, sur le sommet de la colline, a été une erreur, et je le dis en pleine connaissance des controverses déchaînées par cet épisode de la campagne d'Italie.

Une lettre adressée par le ministère des Affaires étrangères américain au Sous-secrétaire d'Etat du Vatican, le 13 octobre 1945, résume au mieux, je crois, la position officielle. Il y est souligné que « *les chefs alliés détenaient la preuve irréfutable que l'abbaye du mont Cassin se trouvait englobée dans le système défensif allemand.* »

J'étais un de ces chefs et c'est moi qui dirigeais les opérations de Cassino. J'ai affirmé à l'époque que rien ne prouvait que l'ennemi utilisait l'abbaye à des fins militaires. Maintenant, je maintiens, et nous en avons la preuve certaine, qu'aucun soldat allemand, sauf des émissaires, ne pénétra jamais à l'intérieur du monastère dans un autre dessein que d'y soigner les malades ou de le visiter. Une fois la bataille engagée, le but touristique a cessé d'être un prétexte pour le parcourir. Le bombardement de l'abbaye fut non seulement une faute psychologique nuisible à notre propagande, mais encore une faute de tactique des plus graves. Il a rendu tout simplement notre tâche plus difficile, plus coûteuse en hommes et matériel et nous a fait perdre du temps.

Mais notre véritable objectif était constitué par la colline du Monastère, celle du Bourreau et les sommets avoisinants. Il fallait nous emparer de ce solide bastion qui nous offrait d'excellents observatoires sur tous les environs pour la conduite de la bataille. La ville de Cassino, dominée par la colline du Monastère, était devenue une importante partie du système de défense allemand. Chaque maison a été transformée en une petite forteresse, gardant les approches de la montagne.

Clark explique qu'au début de février 1944, l'infanterie et les chars se frayèrent un passage jusqu'aux premières maisons de Cassino. Une section isolée parvint même à gravir les pentes de la colline du monastère et à atteindre les murs. Elle redescendit rapidement. Les défenses ennemies furent pilonnées et, somme toute, le 11 février, le 1^{er} corps américain ne se trouvait plus qu'à quelques centaines de mètres de l'abbaye et à un kilomètre et demi seulement de la Via Casalina. Mais la troupe était fatiguée. On la fit relever par le Corps Néo-Zélandais, amené en secret du front de la VIII^e armée britannique. Elle était commandée par le général Freyberg et se composait de la 2^e division néo-zélandaise, de la 4^e division hindoue et de la 78^e division britannique.

Freyberg se rendit au P.C. de Clark qui était absent et rencontra des officiers d'état-major. Il leur fit part de ses craintes que le monastère fût occupé par les Allemands et demanda à ce que les bâtiments fussent détruits. Tous les généraux qui étaient passés dans le secteur avant Freyberg étaient d'un avis opposé. Mais Freyberg revint à la charge, toujours, remarquons-le, en l'absence de Clark.

Le 12 février, en mon absence, je m'étais rendu à Anzio, Freyberg téléphone à Gruenther pour lui demander que l'aviation appuie, le lendemain, la division hindoue en affaiblissant les positions ennemies de la région de Cassino.

« Je ne suis pas certain, réplique Gruenther, que nous parvenions à vous fournir un appui aérien aussi important que vous le demandez. Le général commandant l'Armée (Clark) a ordonné que l'aviation concentre son effort principal sur le front d'Anzio. Cependant, nous ferons tout notre possible pour vous donner satisfaction »

Après examen de la situation, Gruenther rappelle Freyberg pour le prévenir qu'il ne disposera que d'une escadrille de chasseurs-bombardiers.

« Voulez-vous m'indiquer les objectifs que vous désirez voir attaquer ? demande Gruenther.

- Je désire faire bombarder le couvent, répond Freyberg.
- Entendez-vous par là le monastère ? Il ne figure pas sur la liste des objectifs ».

Il désigne ainsi la liste des points à bombarder établie par l'état-major de la V^e Armée en se basant surtout sur les recommandations de Freyberg. Elle ne devait être modifiée qu'au cas où l'état-major de la V^e Armée proposerait de remplacer l'un des objectifs par un autre, plus indiqué, dont le bombardement apporterait une aide plus efficace aux troupes d'assaut. J'avais approuvé cette liste.

Selon la note que Gruenther m'écrivit immédiatement après cette conversation, Freyberg réplique : *« Je suis absolument certain qu'il figure sur ma liste d'objectifs. En tout cas, je désire qu'il soit bombardé. Les autres objectifs sont sans importance, mais celui-ci revêt une importance vitale. Le commandant de la division qui exécute l'attaque estime qu'il constitue un objectif essentiel et je suis entièrement d'accord avec lui »*

Comme l'état-major de Clark s'obstinait dans son attitude, le général Freyberg en appela à la haute autorité, celle du général Alexander, et réussit à convaincre ce dernier. Britanniques contre Américains et c'est le Britannique qui commande. Clark devra s'incliner

Au milieu de l'après midi, Harding, chef d'état-major d'Alexander, rappelle Gruenther et lui dit, en substance : « *Le général Alexander a décidé de faire bombarder le monastère si le général Freyberg considère cette mesure comme nécessaire sur le plan militaire. Il regrette de voir cet édifice détruit, mais se fie au jugement de Freyberg. S'il existe des preuves que les bâtiments sont utilisés à des fins de guerre, le général Alexander se croit autorisé à les démolir* ».

Gruenther réplique : « Le général Clark ne pense pas que l'on doive bombarder cet édifice. Si le chef du Corps néo-zélandais était américain, il donnerait des consignes particulières pour empêcher que cette mesure fût prise. Cependant, en raison de la situation délicate où il se trouve, le général Clark hésite à lancer un tel ordre avant d'en entretenir le général Alexander. Le général Clark reste persuadé qu'il n'est nullement nécessaire, sur le plan militaire, de détruire le monastère. Il croit qu'un bombardement mettrait en danger la vie de nombreux civils réfugiés dans les bâtiments de l'abbaye et n'enlèverait à l'édifice rien de sa valeur en tant que fortification utilisable par l'ennemi. En fait, le général Clark estime qu'un tel bombardement augmenterait probablement cette valeur. »
Le général Alexander, réplique Harding, « a défini nettement sa position sur ce point. Si le général Clark désire s'entretenir personnellement de la question avec le général Alexander, je suis sûr que ce dernier sera très heureux de discuter avec lui ».

Gruenther dit alors à Freyberg que je permettrai le bombardement si, du point de vue militaire, il le juge nécessaire. Le général réplique que, tout bien considéré, il l'est. Je ne suis jamais parvenu à découvrir sur quoi se fondait son opinion.

Le bombardement prévu pour le 13 fut retardé en raison du mauvais temps. Le 14, Freyberg vient me voir à mon poste de commandement, et nous reparlons encore de la même question. Cela n'amène aucun changement.

Le lendemain, je reste à travailler à mon P.C. Et quand ma montre est sur le point de marquer 9H30, j'entends les premiers vrombissements de moteurs d'avions venant du sud. J'essaie de me rendre compte de leur position en me basant sur l'intensité du son qui augmente de façon continue. Cette gymnastique intellectuelle est interrompue par le grondement soudain d'une explosion. Les avions américains ont, par erreur, lâché seize bombes. Plusieurs tombent près de mon P.C., faisant voler de tous côtés des éclats. Elles ne blessent heureusement personne, excepté les sentiments maternels de ma chienne, Mike, qui, à ce moment, était la fière mère de chiots âgés de six semaines.

Puis quatre groupes d'imposantes forteresses volantes passent juste au-dessus de nous et quelques instants plus tard laissent tomber leurs bombes sur la colline du monastère. Je n'ai vu que de loin la célèbre vieille abbaye, aux œuvres d'art inestimables et irremplaçables, mais lorsque ces salves tonitruantes ont déchiré, ce matin là, les flancs de la colline, j'ai compris que je ne pourrais jamais la regarder de plus près. Je suis resté tout le reste de la journée à mon P.C. m'efforçant de travailler. Au total, 255 bombardiers alliés ont pris part à l'attaque, lâchant quelques 576 tonnes de bombes explosives. La plupart d'entre elles ont atteint leur but, mais les avions sont si nombreux que plusieurs bombes tombent naturellement, à l'intérieur de nos lignes, nous causant quelques pertes.

Après le bombardement aérien, toute la région est soumise au feu de notre artillerie. A la tombée de la nuit, le secteur dans son ensemble n'était plus qu'un mélange de fumée, de poussière et de ruines au milieu duquel on apercevait de temps à autre la silhouette d'un homme qui, pris de panique, s'enfuyait à travers le barrage d'artillerie.

L'ennemi est, pour l'instant du moins, complètement désorienté et, à ce moment là, nous aurions peut-être et la chance de remporter un succès décisif si Freyberg l'avait attaqué rapidement.

Mais il ne profita pas de la situation ainsi créée et son attaque fut un nouvel échec.

Le témoignage du père abbé du monastère

Nuit du 15 février. Au matin de ce 15 février, lorsque commence le bombardement aérien, le père abbé se trouve dans le musée d'histoire naturelle, aux murs épais. Il a la vie sauve, ainsi qu'un certain nombre de ses moines, mais beaucoup de civils – de 100 à 300 selon les estimations – sont ensevelis sous les ruines du monastère.

Après le bombardement, un lieutenant allemand revient de l'abbaye et demande au père abbé de certifier qu'aucun de ses compatriotes ne s'y trouvait au moment de l'attaque aérienne. Le supérieur signe la déclaration suivante :

« J'affirme qu'il n'y eut jamais de soldats allemands dans les enceintes du saint monastère de Cassino ; que trois représentants seulement de la Police Militaire y séjournèrent pendant quelque temps. Ils étaient là dans l'unique but de faire respecter la neutralité de la zone établie autour de l'abbaye, mais il furent retirés il y a une vingtaine de jours.

Mont Cassin, 15 février 1944
Gregorio DIAMARE
Evêque-Abbé du mont-Cassin
DIEBER,
Lieutenant. »

Le 16 février, une violente action de l'artillerie détruit la plupart des bâtiments. Les plafonds s'effondrent ou menacent de le faire. Tenant en l'air un grand crucifix, le père abbé, à la tête de ceux qui restent encore vivants, quitte les ruines du vieux monastère et descend la pente aux nombreux trous d'obus de ce mont où la mort est devenue chose si commune. Avec ceux qui le suivent, il réussit à atteindre un poste de Croix-Rouge à Colloquio. Pendant ce temps, la propagande allemande donne grande importance à la déclaration du père abbé, quelle rend publique et les parachutistes de la mort, troupes fanatiques d'Hitler, rampent parmi les décombres poussiéreux de l'abbaye, afin de faire face aux attaques menées par l'infanterie de Freyberg. Par suite des pluies abondantes, la poussière bientôt se transforme en boue, ce qui met un terme à notre offensive.

Général Mark W. CLARK



Le général néo-zélandais Freyberg (photo Keystone)

Le témoignage du maréchal JUIN

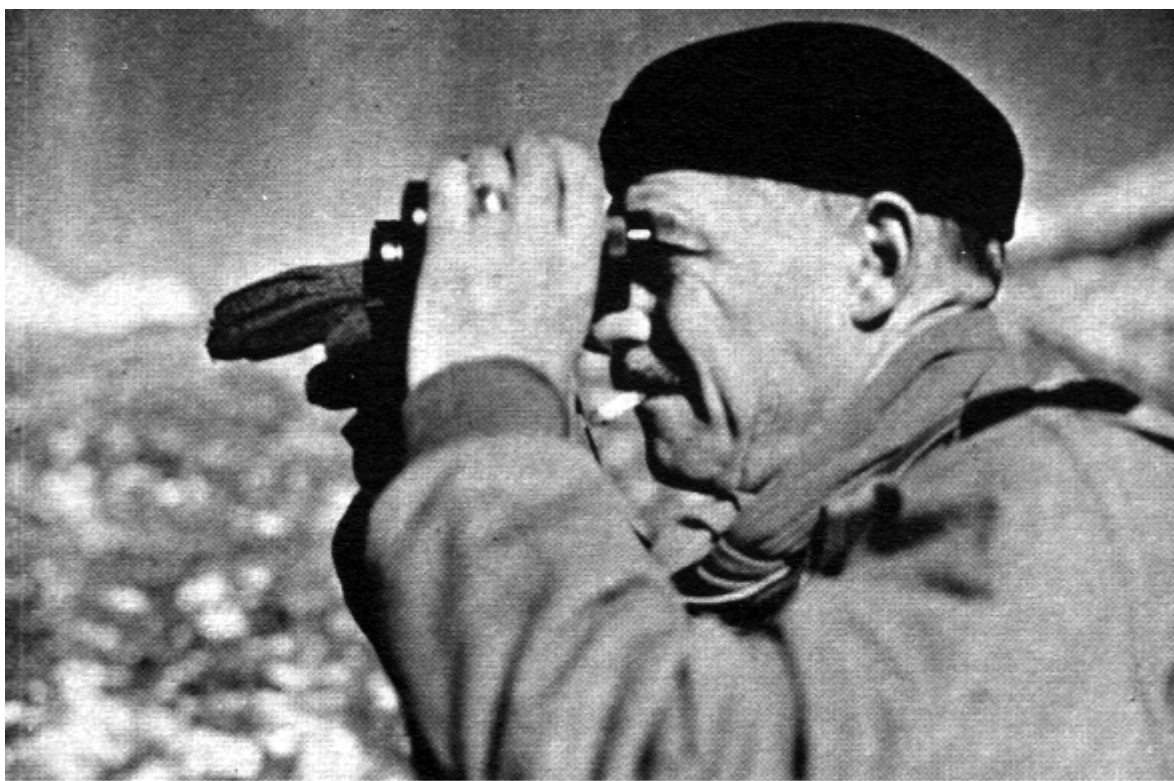
Laissons maintenant la parole au maréchal Juin, qui a publié plusieurs livres de mémoire. Le corps expéditionnaire qu'il commandait avait commencé par un débordement de la gauche allemande dont l'épisode le plus fameux fut la prise du Belvédère par le 4^e de Tirailleurs Tunisiens, qui y laissa la moitié de son effectif. Juin, issu d'une école de stratèges avait fait ses preuves et tout imprégné de la méthode de l'École de Guerre Française, rêvait de tourner le flanc droit ennemi par la vallée du Liri et, d'un seul coup, avec ses divisions de montagnards, de se propulser sur l'arrière des Allemands, les forçant ainsi à abandonner la ligne Gustav. On ne l'écouterait pas. Voici comment il nous raconte l'histoire du mont-Cassin

Après quelques journées d'indécision devant le Mont Cassin, s'affirmant de plus en plus imprenable, le général Clark eut le sentiment qu'il ne pourrait en finir avec cette proue géante qu'en utilisant le Corps britannique du général Freyberg (division néo-zélandaise, 4^e division hindoue et chars) mis depuis quelques jours à sa disposition par le général Alexander, mais soigneusement réservé pour l'exploitation dans la plaine du Liri.

Il en obtint l'autorisation du général Alexander et un autre drame allait commencer. Le général Freyberg était un glorieux vétéran de la guerre de 1914-1918 qui, après s'être illustré en Crète, puis en Libye, par sa belle défense de Tobrouk, avait pris une part glorieuse à toutes les victoires de Montgomery.

Ayant été mis en face du problème, il suggéra d'enlever le monastère en partant des positions que les Américains relevés lui légueraient. Ce devait être l'affaire de la division hindoue ; après quoi, le mont Cassin étant tombé, la division néo-zélandaise n'aurait pas de peine à s'emparer de la ville de Cassino. Autrement dit, la manœuvre de débordement tournait au plus court pour un essai dit « bille en tête ».

Le général Freyberg, pénétré de la valeur des principes tactiques de la VIII^e Armée qui avaient fait leurs preuves en Libye et dans le sud Tunisien, était convaincu qu'on pouvait s'épargner les lenteurs de la manœuvre par un assaut unique précédé d'une préparation somptuaire à laquelle s'appliqueraient toute la gamme des engins de feu et les ressources de l'aviation stratégique.



Le maréchal Juin observant le déroulement de la bataille (photo ECPA)

C'était vouloir préalablement l'anéantissement de l'abbaye, et cette conception se justifiait à condition que l'effet de neutralisation recherché fût réellement obtenu.

Assistant au conseil, j'eusse préféré cependant qu'on lui substituât celle de la manœuvre. Elle eut exigé un délai plus long, mais aurait été moins coûteuse. Mon avis, toutefois, n'avait aucune chance d'être retenu, étant donné que les Français n'étaient pas dans le coup et qu'on ne leur demandait plus que de se maintenir sur le Belvédère.

La proposition de Freyberg n'était pas sans heurter le général Clark. Il lui répugnait d'employer une méthode aussi brutale au moment surtout où les Allemands, qui avaient eu vent, on ne sait comment, de l'opération, commençaient d'annoncer au monde le sacrilège qui se préparait sur un lieu saint dépositaire de tant de richesses d'art et d'histoire. Ils affirmaient même pour frapper les esprits qu'il n'y avait aucun défenseur, ce qui était invérifiable. Il était certain, en tout cas, qu'ils en défendaient âprement les abords.

Après maintes discussions, le général Clark se rangea à l'avis du général Freyberg, mais bien à contrecœur, je puis le certifier. Les 15, 16 et 17 février, j'assistai de mes positions au plus affreux bombing qui se puisse imaginer. La précipitation et la précision des coups étaient telles que la malheureuse abbaye disparaissait dans un nuage d'épaisse fumée qui en s'élevant vers le ciel s'élargissait comme le champignon atomique de Bikini.

Le résultat en fut, en certains endroits, que les Hindous qu'on avait fait reculer pour leur donner une plus grande marge de sécurité ne purent même pas reprendre leurs tranchées, l'ennemi les ayant immédiatement occupées pour se mettre à l'abri.

La préparation de grand style n'avait servi qu'à écraser le monastère et à faire perdre une partie du terrain.

Pour ne pas rester sur cette humiliation, il fut décidé que l'affaire serait relancée dans les moindres délais. Mais cette fois, on ne ferait reculer personne et on attaquerait simultanément le monastère et la ville de Cassino après une préparation mettant en jeu tous les moyens disponibles de l'aviation et de l'artillerie et avec des doses renforcées.

En attendant la préparation de cette nouvelle affaire qui demandait un certain temps en raison des intempéries, Alexander, qui en tenait pour la manœuvre sur le Liri à condition, bien entendu, que le mont Cassin fût enlevé, avait fait paraître une décision confiant à un corps britannique la mission de faire tomber le mont Cassin et de forcer le passage du Rapido dans un délai de quarante huit heures à trois jours, et de reconstituer, derrière, un corps d'exploitation U.S. à trois divisions, la mission du C.E.F. toujours en flèche au Belvédère, restant purement défensive et de couverture.

Cette décision témoignait d'un entêtement obstiné et de la méconnaissance de ce que doit être une véritable manœuvre d'armée.

Aussi bien crus-je devoir rappeler au haut commandement mes vues sur Atina par une note du 23 février à laquelle il ne fut même pas répondu. On était trop engagé.

Le 15 mars, profitant d'une éclaircie dans le ciel, le pilonnage du mont Cassin et du village de Cassino recommença avec les doses plus massives prévues (1 600 tonnes de bombes). On avait l'impression que, sous un tel déluge, il ne resterait plus rien du monastère de saint Benoît et de la ville de Cassino et qu'on allait tuer jusqu'aux pierres. Il y eut même deux vagues de « Liberator », qui, mal orientés, vinrent décharger leurs bombes par erreur sur Venafrò et les oliveraies environnantes, où se trouvaient mon quartier général et celui de la VIII^e Armée britannique, causant de nombreuses victimes parmi le personnel des deux quartiers généraux et la population civile italienne du village.

Malgré ce fâcheux incident, l'assaut général fut donné à l'heure prévue. Les Hindous marquèrent quelques progrès dans le terrain chaotique qui entoure l'abbaye, mais ne purent malgré leur courage prendre pied dans celle-ci.

Les Néo-Zélandais se ruèrent avec frénésie dans Cassino où ils se heurtèrent à la résistance opiniâtre de parachutistes allemands, relevés toutes les nuits par des souterrains, et embusqués dans les ruines. Ne pouvant employer les chars dans les rues obstruées par les décombres, on en était réduit dans les deux camps à combattre homme contre homme à coups de mitraillette et de grenades.

Dans cette lutte pied à pied et de maison en maison, où seul le courage individuel comptait, les parachutistes allemands, qui n'étaient pas des manchots et disposaient par surcroît de communications souterraines, retrouvaient leur avantage.

Persister eût été une folie et je me souviens du jour où le général Clark me fit appeler pour m'annoncer qu'il lui fallait prendre une décision.

La propagande allemande se gaussait, après le battage fait autour des bombardements préalables qu'on avait présentés au public comme un procédé moderne et sûr, de l'impuissance des Alliés à forcer la résistance de quelques défenseurs de Cassino.

Un caporal, de simples soldats étaient nommément cités pour leur héroïsme dans les communiqués d'Hitler. En Amérique, l'opinion commençait à s'énerver, et à Paris, des affiches publiées par les Allemands représentaient l'avance des Alliés en Italie sous la forme d'un escargot portant la casquette d'Alexander et butant sur Cassino.

Je trouvai Clark hésitant sur le parti à prendre, appelé qu'il était à en rendre compte à Alexander à l'issue de ma visite. Il était ulcéré des échecs répétés des Anglais bien qu'il leur eût fourni les moyens les plus puissants dont il disposait. Il aurait bien voulu en finir avec d'autres troupes, parlant même de faire remonter en ligne une division américaine – je ne voyais pas laquelle – et faisant aussi allusion à un régiment frais de ma 4^e division marocaine de montagne qui venait de débarquer.

« Je comprends fort bien votre état d'âme, lui dis-je, car pour le monde entier vous êtes en ce moment le général commandant l'armée qui n'arrive pas à prendre Cassino. Mais ce n'est pas une raison pour vous obstiner dans l'erreur. En tout cas, il ne vous faut pas compter sur les Français pour cela, ils n'interviendront désormais que dans le cadre de la véritable manœuvre d'armée à convergence lointaine que j'ai toujours préconisée ».

Il ne me répondit pas, et, après être allé voir Alexander, il me téléphona qu'il avait pris sur lui de suspendre les attaques, ce dont je le félicitai chaudement, car il venait de montrer qu'il était un grand chef et ne craignait pas l'impopularité. Cette décision ouvrait une pause dans les opérations d'Italie en stabilisant les fronts. Que de braves gens nous perdîmes dans cette phase de stabilisation ! Mais le Français est ainsi fait qu'il s'accroche et s'enterme dans les endroits les plus exposés, trouvant le moyen d'y vivre et de s'y reconstituer.

Nous apprîmes bientôt que le C.E.F. serait relevé par le corps polonais du général Anders, rattaché à la VIII^e Armée britannique, en vue d'aller remplacer lui-même sur le Gari-gliano le 10^e Corps britannique toujours incorporé à la V^e Armée U.S.

Maréchal JUIN.

Témoignage du général W. ANDERS

Le dernier assaut fut lancé par le corps d'armée polonais du général Anders. Il était composé de deux divisions (3^e des chasseurs des Karpathes et 5^e des Confins). Les Allemands se défendirent opiniâtrement, mais ils étaient à bout de forces. Voici ce que raconte le général W. Anders, dans une page de son livre de Mémoires.

A 10h20 ; le 18 mai 1944 une patrouille du 12^e régiment de lanciers planta le drapeau blanc et rouge sur les ruines du couvent du mont Cassin. La forteresse allemande qui barrait la route de Rome venait de tomber. La victoire avait été obtenue grâce à l'héroïsme des soldats polonais et grâce à l'effort commun des armées alliées. Une heure plus tard, le général Laese arriva au quartier général du 2^e corps polonais. Avec son consentement, je donnai l'ordre de planter l'Union Jack britannique aux côtés du drapeau polonais sur les ruines de l'Abbaye.

Quel terrible spectacle présentait ce champ de bataille ! En tout premier lieu, on voyait un amoncellement de munitions de toutes sortes d'armes et de tous calibres. Le long du sentier de montagne se trouvaient des abris bétonnés, des cachettes, des postes de secours avancés. Des banderoles blanches indiquaient la route déterminée. Par endroits, des tas de mines se dressaient. Les cadavres de soldats polonais et allemands gisaient, entrelacés parfois dans une dernière étreinte mortelle. L'air était empesté par l'odeur des corps en décomposition. Plus loin, on voyait des chars, certains renversés, avec leurs chenilles arrachées ; d'autres, polonais et américains, provenant des combats antérieurs, comme s'ils étaient prêts à attaquer, avaient leurs canons braqués sur le couvent. Les pentes des collines, en particulier celles où l'intensité du feu avait été la plus faible, étaient noyées sous une mer de pavots rouges. Il y en avait une quantité invraisemblable ; leur rouge intense produisait une impression insolite. Il n'était resté, du boqueteau de chênes, situé dans la « Vallée de la Mort », que des moignons d'arbres, sans la moindre feuille, en majeure partie même sans branches et criblés de ferraille. Sur les hauteurs, un cratère à côté d'un autre, un trou de bombe et de grenade à côté d'autres trous. Au milieu d'eux, à chaque pas, des lambeaux d'uniformes, des casques alliés et allemands dispersés, des fusils et des mitraillettes, des « tomiguns » des « Spandu », des « Schmeisser », des grenades à main, des caisses de munitions, des bobines de barbelés, des pièges à mines jonchaient le sol. Tout cela témoignait de l'acharnement du combat.

Plus loin, c'étaient les ruines du couvent. La muraille de l'ouest, la seule qui avait été épargnée, se dessinait de loin. C'était sur elle que flottaient les drapeaux. Dans la vallée se trouvait l'emplacement du village de Colle d'Onufrio, détruit au ras du sol. Sur la colline opposée, la maisonnette du médecin. A part un amas de ruines et de décombres, il ne restait plus rien du couvent. De part et d'autres se dressaient des colonnes brisées, les débris de statues en marbre jonchaient le sol. Un obus de plus gros calibre, qui n'avait pas explosé, gisait à côté d'une cloche cassée. A travers les murs et les voûtes démolies, on voyait les restes de peintures, des mosaïques et des fresques détruites. Dans l'angle qui avait été épargné, la puanteur de cadavres allemands en décomposition se dégageait en plusieurs endroits ; à cause de l'intensité du feu, ces cadavres n'avaient pas pu être retirés et ils restaient là, dans des caisses, avec des ornements d'église. Des œuvres d'art sans prix : sculptures, tableaux et livres étaient tous mélangés dans la poussière et au milieu des débris de plâtre avec du matériel de guerre. Un ouragan de fer et de feu avait sévi sur cette belle région montagneuse, et il ne restait plus du magnifique couvent que des ruines et la cendre des incendies.

A l'est, les décombres cessaient subitement. Sur la pente aride, on apercevait ce qui restait encore d'un chemin en lacets. Au-dessous s'élevait la « côte du Bourreau » sur laquelle on apercevait le pilastre détruit du téléphérique. C'est là qu'avait été brisée l'attaque de front des Hindous. Encore plus bas, on discernait les ruines du petit château. Tout au fond, dans la vallée, la ville de Cassino, rasée jusqu'au sol. Les entonnoirs, les cratères, les brèches, en partie remplis d'eau provenant de la rivière Rapido qui avait débordé, couvraient toute la vallée. Au milieu, la route vers Naples s'élançait, droite comme une flèche.

Général W. ANDERS.

Sources et références

Archives catholiques de Montpellier
Mémoires du Maréchal Alexander – Plon
Livres de mémoires de Clark – Berger Levrault
Mémoires du Maréchal JUIN - Fayard

La force expéditionnaire Brésilienne en Italie

par Mahfoud Salek Prestifilippo



Ecusson de l'armée de l'air brésilienne en Italie

Il n'y avait rien d'évident à ce que le Brésil rejoigne les Alliés de la Seconde Guerre mondiale.

Au début du conflit, le Brésil resta volontairement neutre commerçant aussi bien avec les Alliés qu'avec les puissances de l'Axe alors que le régime autoritaire du président du Brésil Getúlio Vargas semblait plutôt montrer une inclination envers l'Allemagne et l'Italie. Cependant, les mois passant, le commerce avec les pays de l'Axe devenait de plus en plus difficile et la pression diplomatique des États-Unis pour que le Brésil et les autres pays sud-américains rejoignent le camp allié de plus en plus forte.

Au début de 1942, le Brésil autorisa les États-Unis à installer des bases aériennes dans les États de Bahia, Pernambouc et Rio Grande do Norte, où la ville de Natal abrita une partie de l'escadron de patrouille de l'US Navy VP-52. En plus l'US Task Force 3 s'installa au Brésil avec un escadron équipé pour l'attaque des sous-marins et des navires marchands essayant de commercer avec le Japon. Même si le Brésil restait officiellement neutre, la coopération croissante avec les Alliés conduisit le gouvernement brésilien à annoncer lors de la conférence panaméricaine à Rio le 28 janvier 1942 sa décision de durcir ses relations diplomatiques avec l'Allemagne, le Japon et l'Italie. En retour, de la fin janvier à juillet 1942, environ 13 navires marchands brésiliens furent coulés par des U-Boots allemands.

Du 15 au 17 août 1942, un seul sous-marin, l'U-507 coula cinq navires brésiliens provoquant la mort de plus de 600 personnes. A 19h12, le Baependy, naviguant de Salvador à Recife, est coulé avec ses 215 passagers et 55 membres d'équipage ;

A 21h03, l'Araraquara, naviguant aussi depuis Salvador vers le nord du pays, est coulé avec 142 passagers, 131 périssent ; 7 heures après la seconde attaque, l'U-507 torpille l'Aníbal Benévolo. Les 83 passagers périssent et seulement quatre membres d'équipage survivront sur 71 ;

Le 17 août au large de Vitória, le paquebot Itabiga est endommagé. Sur 36 hommes, un décède ;

Enfin, le Arará, naviguant de Salvador à Santos, venu en aide à l'Itabiga est torpillé. Il y aura 20 morts.

Les annonces de la radio de Berlin créèrent de la nervosité dans la population brésilienne. Mais contrairement à 1917, en 1942 le gouvernement brésilien semble ne pas vouloir la guerre. Toutefois, dans la capitale Rio de Janeiro, la population commence des représailles contre les entreprises allemandes comme les restaurants. La position passive du gouvernement de Vargas devient de plus en plus intenable devant son opinion publique. Il déclare donc la guerre à l'Allemagne et à l'Italie le 22 août 1942.

Peu de temps après la déclaration de guerre, le président brésilien enjoint la population à soutenir l'effort de guerre. En deux ans, il enverra 25 000 hommes en Europe sur un total de 100 000 prévus.

C'est au début de juillet 1944 que les 5 000 premiers soldats brésiliens arrivent en Italie, plus précisément à Naples. Ils sont incorporés à la Task Force 45 de l'armée américaine. Fin juillet, de nouveaux soldats arrivent, rejoints en novembre 1944 puis en février 1945 par de nouveaux renforts. Au début, les Brésiliens doivent changer leurs uniformes à cause du climat italien. Ensuite, ils rejoignent Tarquinia à 350 kilomètres au nord de Naples où ils intègrent l'armée de Clark. En novembre 1944, la 1^o Divisao de infanteria expedicionaria enfin au complet est finalement incorporée au I^o corps US du général Crittenger.



Personnel brésilien en Italie



Personnel brésilien en Italie

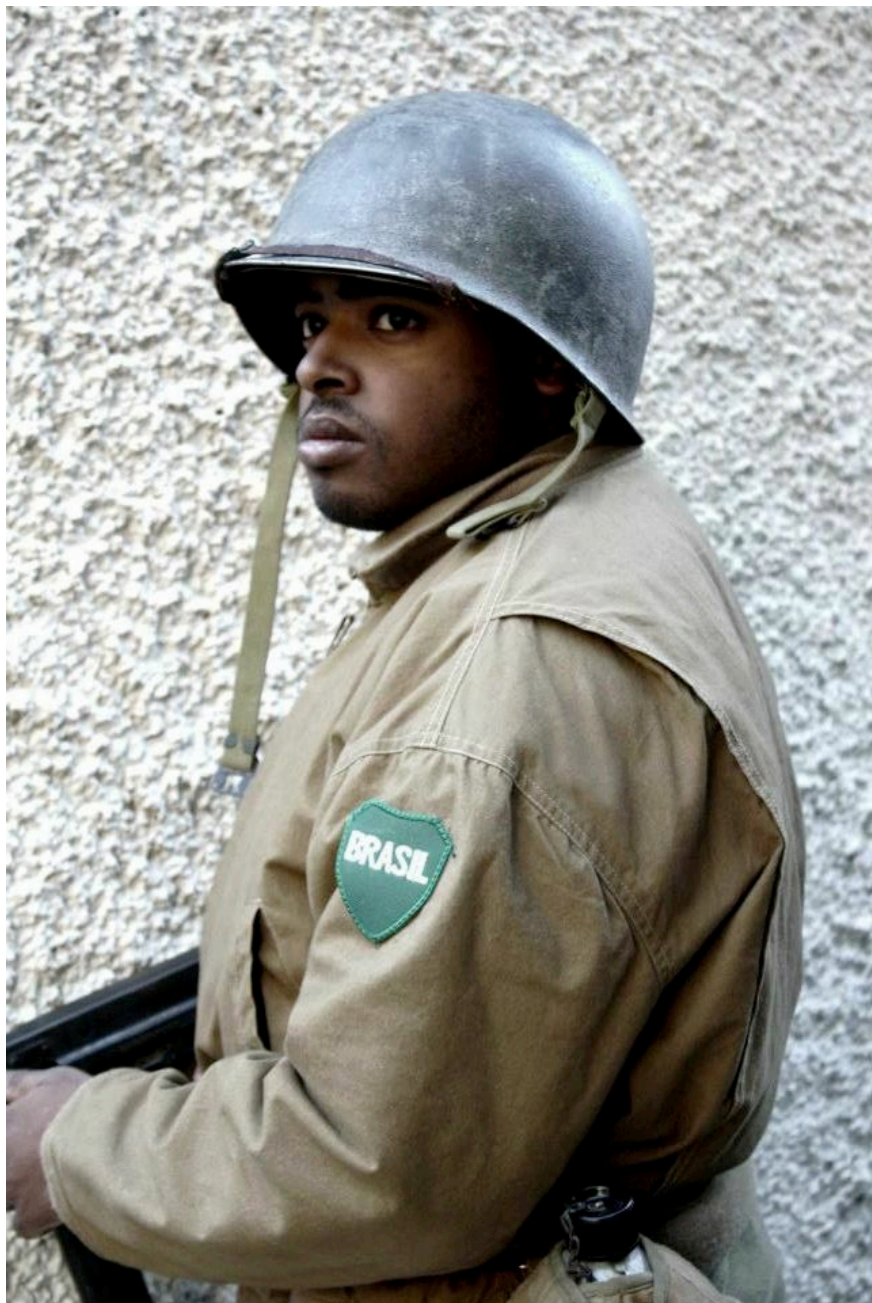


Les premières opérations des troupes brésiliennes sont des opérations de reconnaissance effectuées à la fin du mois d'août. Les Brésiliens devaient remplacer les troupes françaises parties pour servir dans l'opération Dragoon (le débarquement en Provence). Le 16 septembre, ils occupent Massarosa puis le 18 septembre la ville de Camaiore puis d'autres villes. La FEB avait déjà conquis auparavant le Monte Prano qui contrôlait la vallée de Serchio et celle de Castelnuovo. Les Brésiliens avaient jusqu'à maintenant subi relativement peu de pertes. La FEB se dirigea vers les Apennins où ils durent durant un hiver rigoureux faire face à la résistance de la Ligne Gothique. Le 29 novembre 1944 une attaque frontale contre des positions fortifiées, dirigée contre l'avis de ses officiers, par le général Mascarenhas de Morais, laisse 300 morts sur le champ de bataille pour aucun gain.

Dans le nord de l'Italie, les Brésiliens apportèrent aux Alliés une contribution importante que reconnurent les Allemands. En février 1945, les troupes de la FEB de conserve avec celle de la 10e division de montagne américaine devaient réduire les dernières positions allemandes dans les Apennins. Ces positions comprenait notamment une puissante artillerie, très gênante pour la progression des Alliés notamment par ses tirs sur la route 64 en direction de Bologne.

Suite à l'offensive, Brésiliens et Américains ont pris position dans les Apennins du 18 février au 5 mars. Suite à l'offensive d'avril, les Allemands sont forcés à battre en retraite et Bologne est prise le 21 avril par les troupes polonaises et américaines. Ensuite, les Allemands continuent à se replier et les Alliés sont soutenus par les mouvements de résistance italiens. Ainsi, les Américains parviennent à conquérir Parme, Modène et Gênes. La VIIe armée britannique capture elle les villes de Venise et Trieste. Les forces brésiliennes capturent un grand nombre d'Allemands à Collecchio et doivent ensuite briser une résistance allemande dans la région de Taro.

Encerclées près de Fornove, les forces allemandes doivent se rendre le 28 avril. Plus de 20 000 hommes dont une partie de la 148e division d'infanterie, de la 90e division légère et d'autres unités fascistes italiennes. Le 2 mai, les Brésiliens arrivent aux portes de Turin et rencontrent les troupes françaises qui ont franchi la frontière. D'autres troupes brésiliennes continuaient de leur côté à poursuivre les unités allemandes en retraite dans les Alpes. La nouvelle de la mort de Hitler mit définitivement fin aux combats en Italie et les troupes de l'Axe se rendirent aux Alliés.



Evocation d'un soldat brésilien armé d'un pistolet mitrailleur Thompson américain (réplique inoffensive)



Personnel de l'aviation de la FEB



Représentation d'un appareil de la FEB

Les premières troupes aériennes brésiliennes à partir en guerre est le 1er GAVCA qui appartient au 1st Fighter Group américain. Il est formé le 18 décembre 1943. Il est constitué d'aviateurs expérimentés de l'armée de l'air brésilienne. Parmi les pilotes, il y avait Alberto Torres qui coula au large des côtes brésiliennes l'U-199 allemand. Le groupe (350 hommes dont 43 pilotes) subit une courte formation à Panama. C'est le 11 mai 1944 que les Brésiliens sont déclarés comme unité active. Le 22 juin, le groupe est envoyé aux États-Unis où les pilotes reçoivent des P-47d Thunderbolt. Enfin, le 19 septembre, le 1er GAVCA part pour l'Italie où elle arrive le 6 octobre à proximité de Livourne. Il devint alors membre du 350e Fighter Group de l'USAAF. Cette unité étant subordonnée au XII Tactical Air Command lui-même membre de la 12th USAAF. Après quelques vols, les Brésiliens reçoivent leurs premières missions à partir du 11 novembre en partant de sa base de Tarquinia. Le groupe était divisé en quatre (Red, Green, Blue et Yellow). Chacune de ces unités comptait 12 avions. Elle commença alors des missions de reconnaissance, de bombardement et de soutien envers la 5e armée américaine à laquelle appartenait la force expéditionnaire brésilienne. Le 16 avril 1945, la 5e armée lance une offensive dans la région du Pô.

A cette époque, le groupe ne comprend plus que 25 pilotes, certains avaient été tués, d'autres abattus, avaient été faits prisonniers. Certains mêmes furent retirés du service actif pour raison de santé. On supprima donc le groupe Yellow. Chaque pilote effectuait deux missions par jour. Le 22 avril, l'ensemble de la force aérienne brésilienne prit part à une attaque sur San Benedetto où elle détruisit des ponts, des barges et des véhicules motorisés. A 10h, des pilotes brésiliens sont envoyés en mission de reconnaissance à proximité de Mantoue où ils détruisirent près de 80 chars, camions et autres véhicules divers. Le bilan à la fin de la journée et après 44 missions fut la destruction de plusieurs centaines de véhicules ennemis ainsi que des chalands. Ce fut le jour le plus fructueux pour l'armée de l'Air brésilienne et il est depuis commémoré chaque année comme la journée aérienne de l'armée de l'Air brésilienne.

À la fin de la guerre, le GAVCA totalisait 445 missions et 5 465 heures de vol entre le 11 novembre 1944 et le 6 mai 1945. Le XIIe Tactical Air Command reconnut l'efficacité du groupe qui en effectuant seulement 5 % des missions de l'unité détruisit :

85 % des dépôts de munitions ;

36 % des dépôts de carburants ;

28 % des ponts (plus 19 % endommagés) ;

15 % des véhicules à moteur (plus 13 % endommagés) ;

10 % des véhicules hippomobiles.

Au cours des huit mois de campagnes, la FEB a capturé 20 573 prisonniers (2 généraux, 893 officiers et 19 6791 hommes du rang) et eut 443 tués.

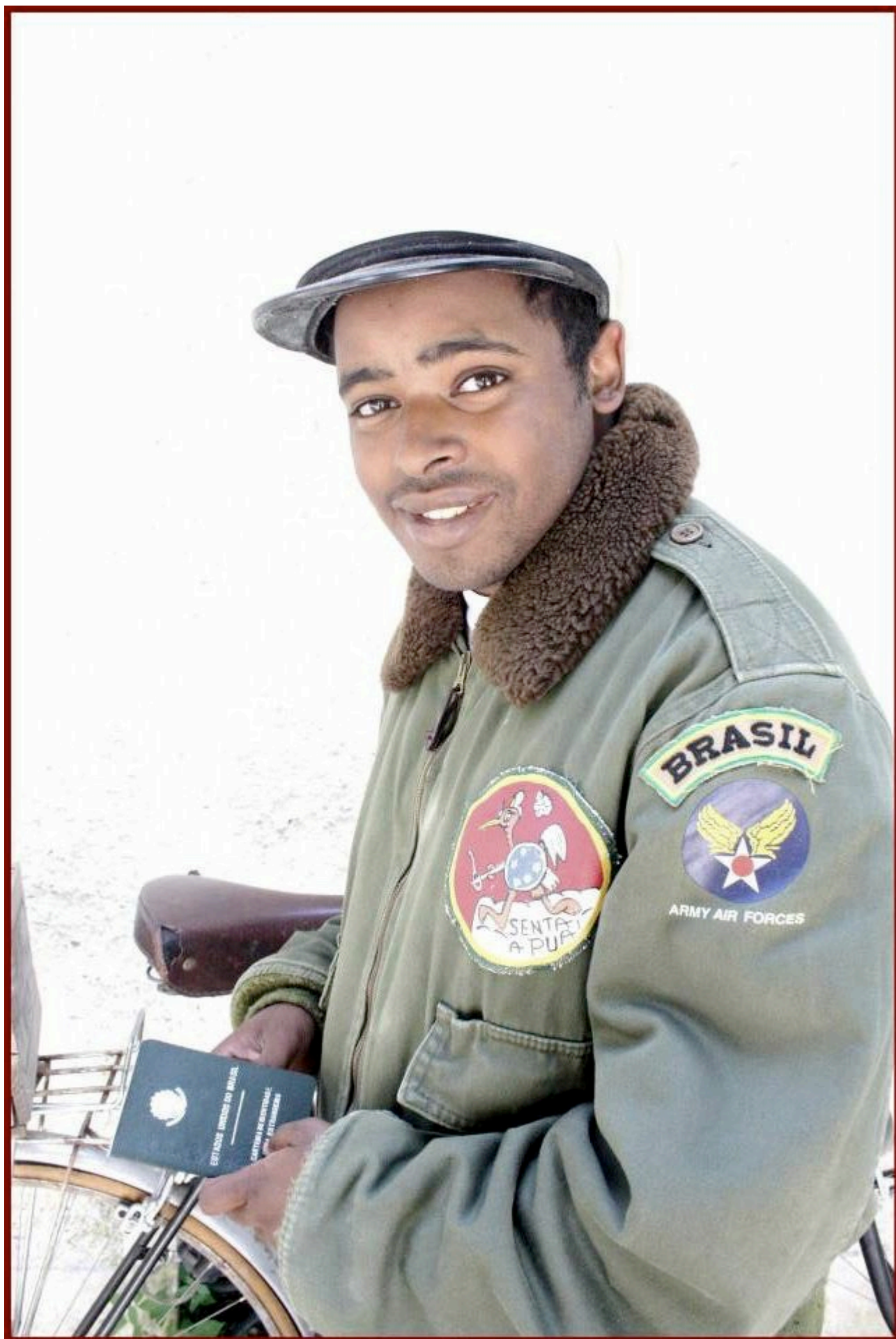
Les soldats brésiliens tués au combat furent enterrés au cimetière de Pistoia avant d'être transférés à Rio de Janeiro où un mausolée a été construit en leur honneur. Il a été inauguré en 1960 et couvre une surface de 6 850 m².

Le général Clark leur rendit hommage dans ses Mémoires en ces termes : « les Brésiliens ne se plaignirent jamais et voulurent toujours porter leur part de nos fardeaux. »

Uniformes : Petit guide réalisé à l'aide du livre Osprey consacré au Corps Expéditionnaire Brésilien et de diverses lectures.

A la vue des photos observées et de la documentation, il semblerait que la principale tenue du corps expéditionnaire brésilien au sein des alliés est l'ensemble treillis HBT 1943 avec patch brésiliens.

Au niveau de l'armement, un bon nombre de fusils Springfield 1903 sont observés ce qui laisse à penser qu'il était répandu au sein des forces brésiliennes.



Evocation d'un pilote de la FEB en tenue américaine il a conservé sa casquette brésilienne



Veste de pilote de la FEB

L'insigne de la FEB :

Faute de mieux, le corps expéditionnaire porte un simple losange vert orné de l'inscription BRASIL.

En Italie, très impressionnés par les insignes hauts en couleurs des américains, les Brésiliens se mettent en quête d'un insigne plus distinctif.

S'appuyant sur l'argot militaire : " le serpent va fumer !", une expression née en Italie, on demande aux studios Walt Disney qui dessinent des insignes pour les unités alliées un premier projet.

Il arrive vite mais se révèle trop complexe pour être réalisé sur place.

Il est donc simplifié.

Réservé en principe aux combattants de la 1ère division, l'insigne au serpent apparaît également sur la tenue des troupes de soutien.

L'insigne distinctif au serpent est adopté peu après l'arrivée des Brésiliens en Italie et il est réalisé artisanalement par des Italiennes.



Insigne de la FEB

La tenue de campagne en Italie :

Avec l'hiver 1944 et en raison de l'inutilité de leurs tenues nationales, les Brésiliens reçoivent des uniformes américains.



Certains se procurent des blousons de tankiste et des vestes M1943.



La distribution d'effets américains permet aussi d'éviter des confusions.

En Italie, le seul uniforme véritablement brésilien s'observe sur les tenues de sortie.

Le soldat brésilien est chaussé de brodequins de cuir noir à semelle de cuir ou de caoutchouc ainsi que de hautes bottes.

En 1945 commencent à apparaitre des copie de Rangers américaines mais elles ne sont pas livrées en nombre suffisant et les brodequins américains sont alors très recherchés au sein du corps expéditionnaire brésilien.

Source : Militaria magazine numéro 173 décembre 1999

Historique : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Force_exp% ...](http://fr.wikipedia.org/wiki/Force_exp%...)
A9silienne

Sources photos :

<http://www.ww2incolor.com/brazil/sadsdd.html>

<http://www.ww2incolor.com/brazil/Soldados+da+FEB+e+m+seu+QG+na+Italia.html>

http://www.flamesofwar.com/hobby.aspx?art_id=209



En tenue de sortie

Les 45 jours de Badoglio

par Alexandre Sanguedolce

TORINO
Anno 77 - Num. 177
Ogni numero 30 centesimi
(Spedizioni in abbonamento postale)
Telefoni: dal n. 40-943 al n. 40-949

LA STAMPA

LUNEDÌ
23 Luglio 1943
Edizione GIORNO
UFFICI: VIA ROMA VIA BERTOLA
(GALLERIA DE "LA STAMPA")

INSERZIONI - Prezzi per millimetro di altezza, larghezza di colonna: Annuali commerciali, L. 12 - Piacentieri, L. 14 - Necrologie, L. 15 - Pubblicità economica, condizioni in testa alle singole pubblicità - Nel testo del giornale (tel. 41-309): Arte cinematografica - Fiori d'arancio - Seguendo la cronaca - Diversi - L'onestà - Ombre rosse, L. 40 per linea in corpo 6. Pagamento anticipato. Rivolgervi alla U. P. I. - Via Roma 260 - telefoni 53-425 - 53-426. Il giornale si riserva il diritto di non accettare le inserzioni che giudica non pubblicabili. - ABBONAMENTI: Italia, Albania, Impero e Colonie: Sei numeri settimanali: Anno L. 75, Semestre L. 38, Trimestre L. 20, Estero: Anno L. 175, Semestre L. 88, Trimestre L. 45. - Sette numeri, compresa l'edizione del lunedì: Italia, Albania, Impero e Colonie: Anno L. 87, Semestre 44, Trimestre 23, Estero: Anno L. 200, Semestre 102, Trimestre 52. - C. C. P. N. 2/1360.

BADOGGIO A CAPO DEL GOVERNO LE DIMISSIONI DI MUSSOLINI ACCETTATE DAL RE

Un messaggio del Sovrano: "L'Italia per il valore dei suoi soldati, per la decisione di tutti i suoi cittadini ritroverà la via della riscossa., - Il proclama del Maresciallo: "Assumo il Governo militare con pieni poteri. La guerra continua. Chiunque turbi l'ordine pubblico sarà inesorabilmente colpito,



IL COMUNICATO UFFICIALE

ROMA, 26 luglio
Sua Maestà il Re e Imperatore ha accettato le dimissioni dalla carica di Capo del Governo Primo Ministro Segretario di Stato presentate da Sua Eccellenza il Cavaliere Benito Mussolini; ed ha nominato Capo del Governo Primo Ministro Segretario di Stato Sua Eccellenza il Cavaliere Maresciallo d'Italia Pietro Badoglio.

Vittorio Emanuele agli Italiani

ROMA, 26 agosto
S. M. il Re e Imperatore ha rivolto agli Italiani il seguente proclama:
« Italiani!
« Assumo da oggi il comando di tutte le Forze Armate. Nell'ora solenne che incombe sui destini della Patria ognuno riprenda il suo posto di dovere, di fede e di combattimento: nessuna deviazione deve essere tollerata, nessuna recriminazione può essere consentita. Ogni Italiano si inchini

Grandi manifestazioni del popolo romano al Re, a Badoglio, all'Esercito
Roma, 26 luglio.
Non appena il popolo romano è tenuto a conoscenza della notizia trasmessa per radio che Sua Maestà il Re aveva assunto il comando delle Forze Armate ed aveva nominato Capo del Governo il Maresciallo Badoglio, si è riversato per le strade manifestando tutta la sua soddisfazione ed il suo entusiasmo.
Ma non meno le strade dell'Urbe, malgrado la tarda ora e l'oscuramento, hanno assunto un aspetto di grande esultanza patriottica. Al grido di Viva l'Italia! Viva il Re! Viva Badoglio! Viva l'Eserci-



1ERE PARTIE

LA NUIT DU GRAND CONSEIL FASCISTE

L'année 1943 commence mal pour Mussolini, les mauvaises nouvelles s'accumulent: en URSS, la 8a Armata a été détruite lors de l'opération Petite Saturne, puis lors de l'offensive Ostroghosk/Rossoch. De

l'ARMIR¹, il ne reste rien, tout le matériel a été abandonné, les *Alpini* se sont sacrifiés pour permettre à ce qu'il reste d'une armée en déroute de retrouver les lignes amies en une anabase tragique.

En Afrique du Nord, la Libye est perdue et en Tunisie, les jours des armées italo-allemandes sont inexorablement comptés. En Yougoslavie, de larges zones sont contrôlées par la guérilla titiste ou par les Tchethniks de Mihailovic. L'armée italienne n'est pas préparée à la lutte antiguérilla.

Mussolini est malade, un ulcère le fait souffrir (des bruits sont répandus qu'il s'agirait de la syphilis, en fait les douleurs sont provoquées par le stress), sa succession fait l'objet de spéculations diverses. Mais il est néanmoins assez lucide pour comprendre que l'Italie n'a plus les moyens de continuer la guerre et qu'une paix séparée avec l'Union soviétique doit être envisagée. Il en fait part à l'attaché militaire allemand à Rome, Enno von Rintelen le 7 novembre 1942. Le mois suivant il aborde ce sujet avec Horikiri l'ambassadeur nippon. Le Duce souhaiterait que le Japon appuie sa demande pour contraindre le maître du Reich à accepter l'arrêt

de la guerre à l'Est. Il en parle à Göring le 5 décembre, lors de sa visite à Rome. Son état de santé l'empêche d'aller en Allemagne, il envoie donc son ministre des Affaires Étrangères, le comte Galeazzo Ciano à la Wolfsschanze avec un message de la part de son beau-père : il faut, selon lui, négocier une paix séparée comme celle de Brest-Litovsk avec l'ennemi bolchevique puis consolider la tête de pont en Tunisie et pousser vers le détroit de Gibraltar pour contraindre l'Espagne à rejoindre l'Axe. Hitler répond qu'il est impossible de laisser le moindre répit à l'Armée Rouge qui pourrait profiter de la cessation des combats pour se réorganiser et devenir une menace pour le Reich.

LA CONJURATION

Dans son bureau du Palazzo Venezia où, selon la propagande, Mussolini travaille tard le soir car la lumière est toujours allumée, celui-ci reçoit des rapports de l'OVRA, la police politique. Elle surveille tout le monde et lui rapporte que tout son entourage complète, les hiérarques, l'État-Major, les monarchistes, les antifascistes qui ont été mis au pas depuis l'affaire Matteotti. Parmi les premiers c'est Dino Grandi, un fasciste de la première heure, qui a pris la tête de la fronde. Il a été un des rares à tenir tête au Duce, dès la transformation des *fasci di combattimento* en Parti National Fasciste, pour les lois raciales, l'entrée en guerre puis lors de la désastreuse campagne de Grèce.

Il a été ambassadeur à la cour de Saint-James à Londres et est jugé trop anglophile, depuis la signature du Pacte d'Acier, il savait que cette alliance conduirait l'Italie à sa perte. Il est décidé à agir. Pour lui, le commandement des forces armées doit être remis au roi pour dégager l'Italie de la guerre. Le roi, Victor-Emmanuel III lui a remis le collier de l'Annonciade, ce qui fait de lui son «cousin». Dans les prochaines semaines, Grandi va se rendre à plusieurs reprises au Palazzo Savoia où réside le souverain.

Giuseppe Bottai, autre hiérarque fasciste a une carrière identique à celle de Grandi et les deux hommes ont été les plus jeunes députés fascistes mais n'avaient pu siéger au Parlement en raison de leur trop jeune âge. Ettore Muti, ancien secrétaire-général du PNF, héros de l'aviation, propose tout simplement d'assassiner Mussolini, choix refusé par Grandi. Ciano rejoint les deux fascistes «historiques» qui se méfient de lui, il a été opportuniste et n'a jamais participé à l'aventure de la Marche sur Rome. Ciano, haï par la population, a lui aussi compris qu'il est temps de désengager l'Italie de l'Axe alors que c'est lui qui avait signé le Pacte d'Acier. Il n'a pas la trempe d'un conspirateur, d'ailleurs Grandi n'a pas confiance en lui, il est persuadé qu'il se rangera du côté de son beau-père le moment venu.

Le 5 février 1943, Mussolini décide de changer son gouvernement et les têtes tombent: Ciano, Grandi, Bottai, Pavolini... Amer, Ciano accepte la fonction d'ambassadeur auprès du Saint-Siège, ainsi il pourra rester à Rome et agir le moment venu avec les autres frondeurs. Auparavant, le chef d'État-Major, le maréchal Ugo Cavallero a été démis de ses fonctions, jugé trop proche des Allemands par Mussolini, remplacé par le général Vittorio Ambrosio. Le Duce ne le sait pas encore, mais le nouveau chef des armées complotte contre lui depuis des mois. Mussolini n'a qu'une idée en tête: préparer une paix séparée avec l'Union soviétique en joignant les autres pays de l'Axe, il ferait un «Munich de la guerre» et pense pouvoir faire changer d'avis Adolf Hitler.

Carlo Scorza est nommé à la tête du PNF à la place de Vidussoni qui devait incarner le renouvellement de la deuxième génération du fascisme. Scorza est une chemise noire de la première heure, il a été impliqué dans l'agression de Giorgio Amendola qui mourra des ses blessures en exil en France. Il sera le dernier secrétaire-général du parti et le témoin de sa dissolution. Il tente de remettre de l'ordre, il congédie les préfets jugés trop corrompus et qui affichent ostensiblement un enrichissement obtenu par leur position. Mais le peuple est lassé du régime, de la guerre, des sacrifices et de la corruption.



Dino Grandi, l'âme de la conspiration

Mussolini, qui gouverne en chef absolu, pense que le roi Victor-Emmanuel III lui apportera son soutien: c'est grâce à lui que la Couronne a été sauvée lors du *biennio rosso* et les opposants, pour beaucoup républicains, sont tous confinés dans les îles ou en exil à l'étranger (les *fuoriusciti*).

Le souverain reçoit beaucoup et écoute, comme à son habitude il ne dit rien, ce qui déconcerte son interlocuteur, mais il a déjà pris sa décision: Mussolini a conduit l'Italie à la catastrophe, il faut trouver un prétexte constitutionnel pour le destituer et le remplacer par un homme de confiance.

Soucieux de la légalité, il ne s'agit pas de faire un «golpe» mené par des généraux dissidents mais bien d'une destitution prononcée par un Corps d'État: soit par la Chambre des Faisceaux et des Corporations, soit par le Grand Conseil Fasciste. Pour cela, il faut que des fascistes dissidents se désolidarisent du Duce et procèdent à sa défenestration. Mais ces fascistes ne pourront former un nouveau gouvernement car un complot parallèle se prépare, orchestré par le duc d'Acquarone, ministre de la Maison du Roi, homme de confiance éminence grise du souverain et *Deus ex-machina* de la conjuration. Celui-ci convoque Badoglio le 6 mars et lui demande de se tenir prêt à toute éventualité. Sa plus grande inquiétude concerne la réaction allemande. Il convoque les généraux et parmi eux celui qui est la tête de toutes les forces armées: le général Ambrosio. Depuis longtemps, il est d'avis de renverser Mussolini et d'instaurer une dictature militaire. Il a déjà exposé son plan au roi, qui l'a écouté sans rien ajouter.

Dans le pays, les premières grèves éclatent début mars 1943, dans les usines Fiat de Turin et se propagent à Milan. 30 à 35 000 ouvriers réclament des augmentations de salaire, de meilleures conditions de travail. Ces revendications ne sont pas d'ordre politique et seront en partie prises en compte mais ces grèves ébranlent la confiance des Allemands sur le « front intérieur » italien. Carmine Senise, chef de la Police est relevé de sa fonction le 14 avril suivant.

Le 7 avril, Mussolini rencontre Hitler à Salzbourg, il est accompagné d'Ambrosio, son chef d'État-Major et de Bastianini, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères (Mussolini ayant repris le portefeuille à Ciano). Au château de Klessheim, les deux dictateurs parlent de la situation sur le front de l'Est. Le Duce espère convaincre le Führer de signer une paix séparée avec l'URSS, mais celui-ci reste intransigent: il est résolu à faire plier l'Armée rouge qu'il

pense exsangue après les offensives hivernales. Malade, Mussolini se laisse convaincre par Adolf Hitler, il promet d'envoyer en Italie cinq divisions pour aider son ami. Revigoré, le Duce revient en Italie plein d'optimisme qui n'est pas partagé par Bastianini et Ambrosio. Pour eux, Hitler veut maintenir le conflit le plus loin des frontières du Reich, et l'Italie risque tôt ou tard de devenir un champ de bataille.

Le maître de l'Allemagne reçoit peu après les dirigeants de la Roumanie et de la Hongrie: le maréchal Antonescu et l'amiral Horthy afin de s'assurer de leur alliance et en les mettant en garde contre le péril bolchevique.

Le 12 mai, les dernières forces germano-italiennes de Tunisie se rendent. Le destin est en marche, quelle sera la prochaine étape: la Sardaigne, la Sicile, les Balkans?

En Italie, Dönitz arrive le 12 mai pour se rendre compte de l'état de la Marine. Les rapports arrivent à l'OKW sur l'armée italienne et le constat est que les généraux tôt ou tard vont traiter avec les Alliés, le plan Alaric² est ébauché pour l'occupation de la péninsule en cas de retournement des armes.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, les Alliés débarquent en Sicile. La défaite semble inexorable et le temps presse, il est nécessaire d'entamer des pourparlers de paix, mais qui sera le « prince de Bourbon-Parme » italien? Avant de dénoncer l'alliance avec l'Allemagne, il est nécessaire de renverser Mus-

solini. Le roi reçoit Badoglio le 15 juillet, la nomination du vieux maréchal est envisagée dans un gouvernement de techniciens, sans y inclure les anti-fascistes qu'il trouve dépassés, des fantômes selon son expression.

Face à la situation catastrophique, Hitler

décide de convoquer Mussolini pour une conférence au sommet sur la conduite de la guerre et fait parvenir un message à son ambassadeur à Rome, von Mackensen. Le Duce, très remonté par le message qui n'indiquait aucun ordre du jour, part pour Feltre avec Bastianini et Ambrosio le 19 juillet. Du côté allemand, accompagnant Hitler, se trouvent Keitel, Warlimont, Mackensen et Rintelen. Mussolini écoute le long monologue de deux heures du Führer, prostré dans son fauteuil, un réquisitoire accablant le manque de volonté de combattre des soldats italiens, l'absence de réaction lors des grèves dans les usines d'Italie du Nord. Lors de ces entretiens, la nouvelle du bombardement de Rome crée l'émoi.



Le duc d'Acquarone, ministre de la Maison du Roi, éminence grise du souverain

Ambrosio lui envoie: «Vous avez conduit le pays à la ruine, à vous de l'en tirer»..

Le duc d'Acquarone, le ministre de la maison du roi, est mis au courant de la prochaine réunion du Grand Conseil, prévue pour le 24 juillet. Il estime que même si le dictateur est renversé, les hiérarques félons constitueront un gouvernement fasciste dissident, ce qui constitutionnellement est légal. Il faut donc agir vite. A l'État-Major, le général

La première étape est de pouvoir contrôler les forces de police, mais le roi peut toujours compter sur ses fidèles Carabinieri Reali (CCRR) et leur chef, le *generale* CCRR Azzolino Hazon est mis au courant du complot monarcho-militaire et du rôle à tenir le moment venu. Sa mort lors du bombardement de Rome oblige Castellano à faire nommer un autre chef par Mussolini sans attirer les soupçons sur le *generale* CCRR Angelo Cerica. Pour la police, Acquarone convoque le très compétent Carmine Senise, limogé le 14 avril 1943 pour ne pas avoir pu éviter les grèves du mois de mars.

En échange de son aide, Acquarone lui propose une place de Ministre de l'Intérieur dans le futur cabinet post-fasciste (poste qu'il refusera).

LA REUNION DU GRAND CONSEIL FASCISTE

Dino Grandi obtient de Mussolini la possibilité de réunir le Grand Conseil Fasciste qui ne s'était plus tenu depuis la



Salle du Papagallo, Palazzo Venezia, une séance du Grand Conseil.

Giuseppe Castellano, un des plus jeunes généraux, adjoint d'Ambrosio, prépare l'après-Mussolini. Il faut aussi penser à la défense de Rome en cas d'attaque allemande ou si les unités de la Milice, la MVSN, tentent «une marche sur Rome» pour délivrer le Duce. C'est le général Carboni, chef du SIM, les services secrets de l'armée italienne, qui est choisi. Il commence à regrouper les différentes unités autour de la capitale sans attirer l'attention des Allemands.

déclaration de non-belligérence, le 7 décembre 1939. Avec Giuseppe Bottai et Luigi Federzoni, ex-nationaliste, converti au fascisme, ils peaufinent le texte de la motion que Grandi va présenter au Grand Conseil, texte rédigé par le professeur de droit Alfredo de Marsico.

Alors que Kesselring attend dans une salle voisine pour s'entretenir avec le Duce, Grandi est reçu par Mussolini. Il lui confirme son intention de faire restituer au roi le commandement militaire et la direction des opérations comme il est prévu dans la constitution. Mussolini connaît donc le texte de la motion de Grandi qui devra être débattu trois jours plus tard.

Le matin du 24 juillet, Castellano dresse une liste de fascistes à arrêter et la remet à Senise et Cerica.

Alors qu'avant, chaque réunion du Grand Conseil était précédée par tout un rituel, Mussolini ordonne que sa garde prétorienne, les Mousquetaires du Duce n'assument pas la garde du Palazzo Venezia afin de ne pas donner de l'importance à cette réunion décisive. Dans l'après-midi, juste avant de quitter son domicile de la villa Torlonia, son épouse Rachele lui donne ce conseil : «Fais les arrêter tous avant la réunion».

Pendant ce temps, Grandi rédige son testament et va se confesser. Il endosse la tenue fasciste de rigueur : saharienne et che

mise noire, prend son pistolet et deux grenades. Il arrive au Palazzo Venezia à 17h00. Peu à peu, tous les participants sont réunis dans la salle du Papagallo. A 17h14, Mussolini fait son entrée accompagné du secrétaire-général du PNF, Carlo Scorza. Après le salut au Duce, il fait l'appel. La séance -la dernière- peut commencer. En l'absence de greffier, il n'y aura donc pas de procès-verbal. Mussolini va parler durant deux heures. Il dresse le bilan de quatre années de guerre en annonçant : «il n'y a pas de guerres populaires, elles le deviennent si elles sont victorieuses». Son discours n'a pas le ton habituel, il sonne creux, il tente de justifier les échecs subis par l'armée italienne. Il fait remarquer que c'est le maréchal Badoglio qui lui avait proposé de prendre le commandement suprême des forces armées. Il lance aux hiérarques : « Guerre ou paix, capitulation ou guerre à outrance ? Nous sommes liés par les pactes : Pacta sunt servanda » De Bono prend la parole pour défendre les généraux et rétorque : « Résister ? Mais avec quoi, nous n'avons plus les moyens, »

REUNION DU GRAND CONSEIL FASCISTE

PALAZZO VENEZIA

Salle du Papagallo (perroquet)

NUIT DU 24 AU 25 JUILLET 1943

DISPOSITION DES MEMBRES

Cesare de VECCHI (quadrumvir) oui	Emilio de BONO (quadrumvir) oui	BENITO MUSSOLINI	Carlo SCORZA (secr.gen. PNF) NON	Giacomo SUARDO (pre. Sénat) abstention
Dino Grandi (pré. Chambre) OUI			Alfredo de MARSICO (min. Just.) OUI	
Giacomo ACERBO (membre) OUI			Carlo-Alberto BIGGINI (min.Education) NON	
Carluccio PARESCCHI (min.agric.) OUI			Luigi FEDERZONI (prés. Académie Italienne) OUI	
Gaetano POLVERELLI (Min.Cult.Pop.) NON			Tullio CIANETTI (min.des Corporations) OUI	
Enzo GALBIATI (chef MVSN) NON			Giuseppe BASTIANINI (s/s d'état Aff.Etr.) OUI	
Galeazzo CIANO (membre) OUI			Antonio TRINGALI CASANOVA NON (prés. Tribunal d'Exception)	
Roberto FARINACCI (membre) NON			Giuseppe BOTTAI (membre) OUI	
Umberto ALBINI (s/s d'état Int.)* OUI			Alberto de STEFANI (membre) OUI	
Edmondo ROSSINI (membre) OUI			Dino ALFIERI (membre, Ambassadeur en Allemagne) OUI	
Ettore FRATTARI (Prés. Conf. Agric.) OUI			Guido BUFFARINI-GUIDI (membre) NON	
Lucio GOTTARDI (Prés. Conf. Ouvriers Indust.) OUI			Giovanni BALELLA (secr. organisations syndicales) OUI	
			Annio BIGNARDI (secr. Conf.Ouvriers Agricoles) OUI	

C'est Giuseppe Bottai qui attaque le premier, lui reprochant le bilan militaire et l'inaptitude de Mussolini au commandement des forces armées. Puis, c'est au tour de Grandi de prendre la parole pendant une heure, il lui rejette la responsabilité de la guerre et la dictature. Contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, il n'accable pas le Duce, ce n'est pas une philippique, il propose que ce soit le roi qui prenne le contrôle de l'armée et de la conduite des opérations militaires. Il conclut son discours en reprenant les propres termes du Duce lors de l'affaire Matteotti : « Périissent toutes les factions, même la notre, pourvu que la Patrie soit sauvée » Lorsque Grandi a fini de lire sa motion devant un Mussolini silencieux c'est Ciano qui prend la parole. Il fustige la déloyauté des Allemands, il fait la liste de toutes les décisions prises par l'allié sans en avoir référé avant auprès du Duce, au mépris des accords du Pacte d'Acier et il ajoute : « nous ne sommes pas des traîtres mais des trahis ».

Quand Farinacci, l'un des hiérarques les plus extrêmes, pro-allemand, prend la parole pour lire sa motion, il conseille tout simplement de laisser le commandement des forces armées aux Allemands.

Vers 23h00 Mussolini décide de reprendre la séance le lendemain mais Grandi s'y oppose. Il accorde une pause de 30 minutes. Grandi en profite pour finir de convaincre les hiérarques de signer la motion en deux exemplaires, posée sur une table.

Lorsque reprend la séance, chacun dresse le bilan de la situation du pays. Galbiati, le chef de la MVSN s'oppose à la motion et rappelle la fidélité que chacun doit au Duce et que c'est grâce à lui qu'ils ont pu accéder à des postes élevés du gouvernement. Mussolini reprend la parole et conclut : « Se retirer d'un poste à responsabilité alors que le sort est contraire ne correspond pas à la dignité d'un chef d'État. J'ai une clef pour résoudre le problème de la guerre mais je ne vous le dirai pas ».

Quelle est cette « clef » pour sortir du conflit ? Probablement les tractations avec les autres pays de l'Axe pour contraindre Hitler à faire une paix séparée à l'Est.

A 02h30, les hiérarques passent au vote, Scorza, en face de chaque nom de la liste note: si/no ;

Le résultat espéré par Grandi est acquis : 17 voix pour, 7 contre, 1 abstention. (voir le document ci-contre).

Mussolini annonce : « Vous avez provoqué la crise du Régime. La séance est levée ». Il est 2h40, il sort, dispensant les hiérarques du traditionnel « saluto al Duce ». Il est suivi par ses derniers partisans : Scorza, Buffarini-Guidi, Tringali-Casanova, Biggini et Galbiati. Il est persuadé que le vote n'engage pas la liquidation du régime, encore moins son éviction car il pense avoir encore le soutien du roi. N'a-t'il pas sauvé la Couronne en 1922 ? Le rôle du Grand Conseil Fasciste est consultatif et ce n'est pas dans ses attributions de statuer sur la conduite de la guerre. Certains hiérarques n'ont pas bien compris la portée de leur acte, Marinelli, complètement sourd, a voté Non en pensant que le vote allait dans le sens du Duce.

Grandi retourne à son domicile vers 3 heures du matin, il reçoit la visite du ministre du roi, le duc d'Acquarone et lui indique le résultat du vote. Maintenant il faut en avertir le roi et agir vite, le Rubicon a été franchi ; il faut empêcher Mussolini de prendre des mesures pouvant contrecarrer leur plan.

L'ARRESTATION DE MUSSOLINI

Le matin du 25 juillet, Mussolini se lève à 07h00 pour se rendre à son cabinet. A son domicile Villa Torlonia, sa femme Rachele lui demande s'il a fait arrêter les conjurés. Il répond : « non, je le ferai demain » et avec son bon sens romagnol, elle lui rétorque : « demain, il sera trop tard ».

Il cherche à contacter Grandi, en vain, celui-ci, méfiant, évite tout contact. Il appelle le roi pour avancer son audience traditionnelle du lundi à aujourd'hui dimanche. Le rendez-vous est pris pour 17h00, Il ne reste que peu de temps pour échauffer un plan pour mettre le Duce hors d'état de nuire. Vers 14h00, le général Cerica ordonne l'arrestation de Mussolini et se rend chez le roi pour vérifier les derniers préparatifs de l'opération avec le colonel Frignani. Lors de l'arrestation, trois capitaines des CCRR seront présents : Aversa, Vigneri et Marzano avec un peloton de carabinieri. Pendant ce temps, Mussolini reçoit le nouvel ambassadeur japonais Hidaka avec lequel il exprime son intention d'en finir avec la guerre à l'Est en obligeant Hitler à faire la paix avec l'Union soviétique. Il en reparlera avec Göring qui doit venir pour les soixante ans du Duce, le 29 juillet prochain.

Puis, il est raccompagné sur le perron. Entre-temps, les *carabinieri* ont fait déplacer l'Alfa du Duce, Mussolini attend son chauffeur, mais à sa place se présente une ambulance.



**Vote du Grand Conseil
le 25 juillet 1943**

19 OUI

8 NON

1 abstention

**Tullio Cianetti enverra
une lettre au Duce
retirant son vote. Il
sauvera ainsi sa tête
aux procès de Vérone**

A 17h00, l'Alfa Romeo de Mussolini, accompagné de son secrétaire de Cesare, arrive à la Villa Savoia, demeure du souverain. Le roi l'attend sur le perron, puis s'entretient avec lui pendant trente minutes. Il lui dit : « Mon cher Duce, les choses vont mal. L'Italie va en morceaux, le moral de l'armée est au plus bas, les soldats ne veulent plus se battre et les Alpini chantent qu'ils ne veulent plus faire la guerre pour Mussolini ». A sa grande stupéfaction, il apprend qu'un nouveau chef du gouvernement a été nommé : Pietro Badoglio.

Le capitaine des Carabinieri Reali Vigneri lui demande de monter à bord « pour sa sécurité » et c'est un ordre du roi. Mussolini et son secrétaire sont conduits à la caserne Podgora, via Quinto Stella, puis à tombeau ouvert à celle de l'école des Carabinieri, via Legnano.

Dans la soirée, personne n'a de nouvelles de Mussolini, à Villa Torlonia, Rachele tente de téléphoner mais la ligne a été coupée. Galbiati, chef de la Milice essaie de joindre le quartier général de la division blindée M mais toutes les télécommunications ont été suspendues. Toutes les dispositions sont prises pour éviter un contre-coup d'état fasciste. A 22h45, à la radio, la voix du speaker, Giambattista Anista annonce : « Sa Majesté le Roi et Empereur a accepté la *démission* de la charge de Chef du Gouvernement, Premier Ministre et Secrétaire d'État, présentée par son Excellence le Cavalier Benito Mussolini et a nommé à sa place, Chef du Gouvernement, Premier Ministre et Secrétaire d'État, son Excellence le Cavalier *Maresciallo d'Italia* Pietro Badoglio ».

Le Maresciallo d'Italia Pietro Badoglio



Casa Savoia, domicile du roi.

Ce discours radiophonique est suivi par celui de Badoglio qui annonce : « La guerre continue aux côtés de l'allié allemand. L'Italie maintient sa parole donnée, jalouse gardienne de ses traditions millénaires... »

Le roi s'exclame : «Voilà mon 18 Brumaire», lui si soucieux de la Constitution a fait arrêter Mussolini alors qu'il bénéficie de l'immunité parlementaire, Badoglio a été nommé sans l'approbation de la Chambre et l'arrestation au perron de son domicile n'est pas digne d'un souverain européen. Son épouse, la reine Elena lui reprochera : « Nous aurions pu l'arrêter n'importe où et n'importe quand, mais pas ici. Mussolini était notre hôte. Les règles de l'hospitalité royale ont été violées. Ce n'est pas beau ... ».



Foule en liesse, les bustes du Duce sont détruits, les monuments défascisés.



PARTITO NAZIONALE FASCISTA

IL SEGRETARIO

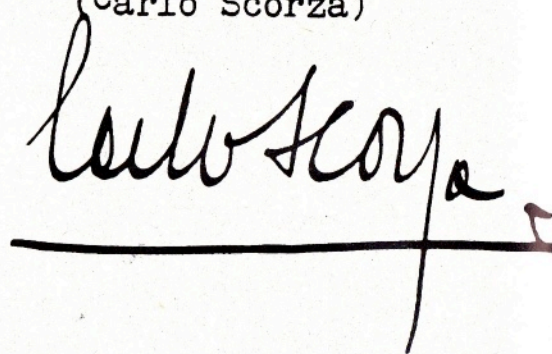
Sede Littoria, 21 luglio XXI

RISERVATA_PERSONALE

Il Duce ha convocato il Gran Consiglio per il 24
(sabato) alle ore 17.

IL SEGRETARIO DEL P.N.F.

(Carlo Scorza)

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Carlo Scorza', is written over a horizontal line. The signature is fluid and cursive, with a small flourish at the end.

Divisa Fascista.
(Sahariana nera, pantaloni corti grigioverdi).

Convocation pour la réunion du 25 juillet 1943.

ZEME PARTIE

LES 45 JOURS DE BADOGGIO : CYNISME, DUPLICITÉ ET INCOM- PÉTENCE

ET LA GUERRE CONTINUE...

Le peuple est en liesse, la dictature est terminée. Dans les rues, pris d'une furie iconoclaste, les bustes du Duce, les faisceaux insignes du régime fasciste sont détruits. On arrache l'insigne du parti porté sur le revers de la veste (la cimice=la punaise) comme vingt ans auparavant lors de l'affaire Matteotti. Un seul fasciste se donne la mort : Manlio Morgagni, responsable de l'agence de presse Stefani. On crie «Vive la paix» comme si on avait oublié la dernière phrase prononcée par Badoglio : « la guerre continue». L'euphorie est cependant de courte durée : la loi martiale est proclamée (pour la première fois en Italie). Les journaux clandestins sortent des rotatives pour être à nouveau interdits, la censure continue, les droits civiques sont suspendus, les réunions de plus de trois personnes sont interdites....Quelques manifestations sont réprimées durement : à Reggio Emilia, l'armée tire sur les ouvriers des usines Reggiane, on compte neuf morts.

A Berlin, la situation est confuse, on ignore le sort de Mussolini, l'ambassadeur à Rome, Mackensen est incapable de donner des explications. Deux divisions sont envoyées : la 305. *Inf-Div.* et la 78. *Inf-Div.* L'opération Alaric débute. Il y a déjà d'autres divisions en Italie : 2 en Sicile (*Pz-Div Hermann Göring* et 15. *PzGr-Div.*), une en Sardaigne et deux autres en Calabre. Près de Rome, il y a la 3. *Panzergranadiere-Division* ainsi que plusieurs unités de paras aux ordres du général Kurt Student. Hitler ne croit pas en la parole de Badoglio et sait pertinemment qu'il va trahir l'alliance. On ignore le sort de Mussolini, le roi refuse d'indiquer le lieu de détention à Mackensen car prétend-il : « Seul Badoglio le sait ». Réponse de Mackensen : « Mais le maréchal l'ignore et m'a demandé de vous le demander ». Les renforts allemands continuent à affluer par le col du Brenner, cette situation inquiète Badoglio mais ce sont les Italiens qui les avaient demandé lors de la conférence de Feltre et Hitler avait répondu de ne pas avoir assez de troupes. Maintenant, il en arrive plus que prévu, la destruction de quelques viaducs sur le Brenner aurait suffi à ralentir cet afflux.

Une conférence est organisée à Tarvisio le 6 août. Hitler refuse de se rendre dans le nord de l'Italie, il n'a pas confiance et pense que les Italiens peuvent lui jouer un sale tour. Seuls les chefs d'état-major et les ministres des Affaires Étrangères prennent part à cette réunion. Il s'agit d'étudier la situation, Guariglia, le nouveau ministre des Affaires Étrangères annonce avec aplomb à Ribbentrop qu'il n'existe aucun pourparlers avec les Alliés (alors que Blasco d'Ajeta est à Lisbonne). Les deux délégations se quittent dans une ambiance froide. Seul Mackensen ne repart pas en Italie, il ne retrouvera pas son ambassade, payant son inefficacité lors de la crise du 25 juillet. Il est remplacé par Rudolf Rahn. De retour en Allemagne, Ribbentrop fait part au Führer de son sentiment de l'imminence de la trahison italienne.

A Rome, le roi est mécontent de la situation, il songe même à faire remplacer Badoglio. Des grèves éclatent à Turin et à Milan. Mais cette fois, il ne s'agit plus de revendications salariales mais de l'arrêt de la guerre.

Clara Petacci, la maîtresse du Duce ou Achille Starace, ancien secrétaire-général du PNF et ne jouant plus aucun rôle politique. Ces personnes ne sont liées par aucun lien et sont



Carte positions des unités lors de la bataille de Rome

Pour justifier qu'il est toujours utile, le rusé maréchal s'invente un complot fasciste mené par Ettore Muti et Cavallero qu'il fait arrêter une seconde fois alors qu'il est au Sénat (le roi l'avait déjà fait libérer, jugeant indigne que l'on jette en prison un maréchal italien). En prison, une confession écrite lui est arrachée dans laquelle il prétend avoir pris part à un complot contre Mussolini. Cette confession lui sera fatale quelques jours plus tard. Sont arrêtés aussi l'ex-chef de la Milice dissoute le général Galbiati, Giuseppe Bottai,

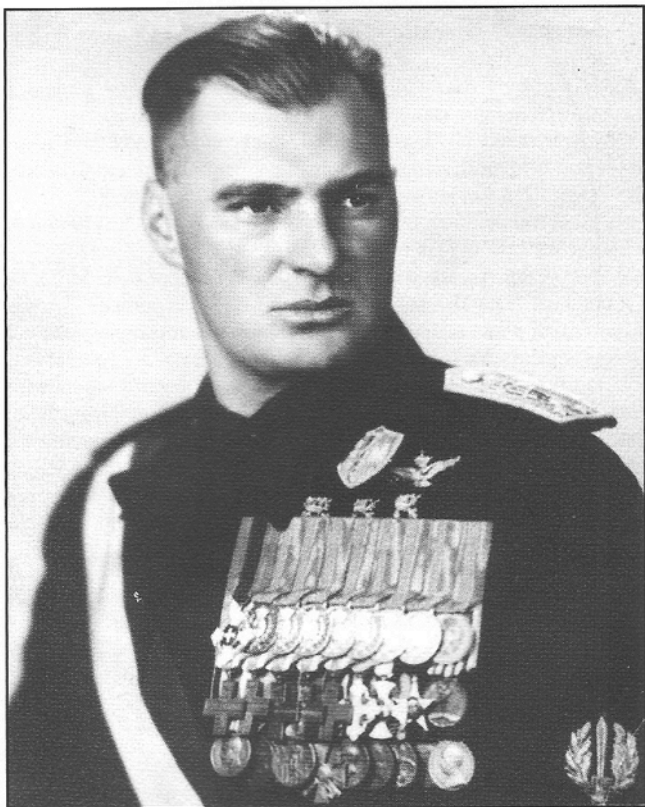
même opposées entre elles. Ciano, inquiet car son domicile est sous surveillance n'a pas pu avoir de passeport, c'est sa femme Edda qui va réussir à obtenir le départ de la famille Ciano pour l'Espagne -pense-t'elle-, mais avant une escale en Allemagne. C'est le *SS-Standartenführer* Eugen Dollman, le représentant d'Himmler à Rome qui réussit à leur faire prendre l'avion.

Quant à Ettore Muti, le chef de ce soi-disant complot, il est arrêté le 21 août à Fregene, station balnéaire près de Rome. Il est 2h30 du matin quand un groupe de *Carabinieri* vient procéder à son arrestation. Après s'être mis en tenue, il est colonel de l'aviation, il suit les militaires quand une rafale de mitraillette l'abat en *tentant de s'évader*. Mort indigne pour un héros national, adulé, il avait obtenu une médaille d'or, dix d'argent et quatre de bronze.

LES POURPARLERS

Le marquis Blasco d'Ajeta, ancien secrétaire de Ciano est envoyé à Lisbonne afin de sonder les Alliés le 4 août. Il n'a aucun pouvoir pour négocier. Il est reçu par Sir Romuald Campbell qui fait part à Churchill de la volonté italienne de cesser les hostilités. Pendant ce temps, Badoglio envoie un autre émissaire à Tanger, Alberto Berio, ami de son fils et qui n'a aucune compétence. Il est reçu par le consul Gascoigne qui lui annonce que la reddition n'est pas discutable.

C'est finalement le général Castellano qui est choisit pour mener les pourparlers. Il prétend comprendre l'anglais (pour se donner de l'importance), Badoglio lui demandant de faire semblant de ne pas savoir parler l'anglais afin de pouvoir surprendre une éventuelle conversation.



Ettore Muti, héros de la guerre d'Espagne, assassiné lors de son arrestation

Il part en train pour Lisbonne le 12 août, sous une fausse identité, accompagné par Franco Montanari, un neveu de Badoglio. Le 15, le train arrive à Madrid. Les deux émissaires en profitent pour se diriger vers l'ambassade de Grande-Bretagne pour y rencontrer Sir Samuel Hoare. Il n'a pas la permission de négocier mais câble au Foreign Office que les Italiens sont d'accord pour un armistice si les Alliés débarquent en Italie et permettent à l'armée italienne de combattre à leur côté. Eisenhower envoie à Lisbonne deux généraux pour rencontrer Castellano : le général US Bedell Smith et le britannique Kenneth Strong. Les deux Italiens arrivent à Lisbonne le 16 août et sont accueillis par Sir Campbell qui avait déjà reçu Blasco d'Ajeta. Il leur propose de revenir le 19 août afin de rencontrer les émissaires d'Eisenhower. Le jour convenu, Smith et Strong énoncent les douze clauses de l'armistice dit court. L'autre sera discuté plus tard. Un télégramme de Churchill, en provenance de Québec leur est lu : les conditions de l'armistice ne sont absolument pas négociables.

Les quatre hommes se séparent, Smith et Strong repartent pour Alger. Castellano et Montanari, pour ne pas éveiller les soupçons attendent que des diplomates italiens retournent en Italie pour se mélanger à eux. Un message codé est envoyé le 22 août au Ministère des Affaires Étrangères à Rome pour informer que les Alliés sont prêts à accepter la capitulation italienne, message que l'on n'arrive pas à comprendre...

En attendant des signes de vie de Castellano, Badoglio envoie Grandi à Séville, se débarrassant ainsi d'une personne trop dangereuse pour lui, il fait une pierre deux coups.

Les relations que Grandi a conservé depuis le passage de celui-ci lorsqu'il était ambassadeur à Londres peuvent toujours être utiles. Et les Allemands, se doutant que quelque chose se trame, filent Grandi dans les rues de Lisbonne. Méfiant de nature, Badoglio envoie aussi un autre émissaire dans la capitale lusitanienne : le général Zanussi accompagné du général Carton de Wiart, sorti de son camp d'emprisonnement (il avait été capturé à Tobrouk). En les voyant arriver, Sir Campbell est stupéfait, il a déjà traité avec Castellano et voilà qu'un autre général italien se présente à l'ambassade. On pense même que Zanussi est un espion et qu'il faut le faire fusiller. Finalement, on accepte de traiter avec lui et c'est le texte long qui est présenté à Zanussi. Ike se rendant compte que les dures clauses de l'armistice peuvent rebuter les Italiens, transfère Zanussi à Gibraltar alors qu'il pense retourner à Rome.

Pendant ce temps, Castellano accompagné de Montanari arrive à Rome le 27 août. Il rencontre le ministre des Affaires Étrangères, Guariglia qui s'emporte contre lui. Castellano n'avait aucune autorité pour signer aucun document. Mais le gouvernement n'a pas le choix, si l'armistice n'est pas signé, les Allemands risquent de prendre le commandement en Italie et d'y installer un gouvernement pro-fasciste.

L'IMBROGLIO DE L'ARMISTICE

Le 31 août, Castellano et Montanari décollent de Rome à bord d'un Savoia-Marchetti SM-79 pour l'aéroport sicilien de Termini Imerese. Ils montent à bord d'une Jeep et sont conduit à Cassibile. Ils rencontrent Zanussi dont ils ignorent la mission. Il est en possession du texte de l'armistice « long » et il s'apprête à le dire à Castellano. Celui-ci, imbu par sa mission déclare être déjà en sa possession ; mais il s'agit de l'armistice court. Ainsi, un acte aussi important va être signé sur un quiproquo.

Les négociations débutent mal, Castellano annonce qu'il n'a pas les pleins pouvoirs pour discuter, ce qui agace Bedell Smith qui s'emporte et déclare : « Si nous avons quinze divisions pour former une tête de pont, nous ne serions pas là à négocier l'armistice avec vous ». Ainsi, par la gaffe de Smith, les Italiens apprennent que les Alliés ne disposent pas d'autant de divisions qu'ils avaient cru !

Castellano répond à Smith que Badoglio souhaite que l'annonce de l'armistice soit différée afin que les troupes italiennes puissent assurer la défense de Rome. Les deux émissaires, accompagnés de Zanussi repartent le jour même pour la capitale pour se rendre chez Ambrosio. Le lendemain, une réunion a lieu avec Castellano, Badoglio, Ambrosio, Guariglia, Carboni et Acquarone, Zanussi n'y est pas invité alors qu'il possède le texte de l'armistice long. Finalement les clauses sont acceptées et le roi donne son accord vers 17h00.

Castellano répond à Smith que Badoglio souhaite que l'annonce de l'armistice soit différée afin que les troupes italiennes puissent assurer la défense de Rome. Les deux émissaires, accompagnés de Zanussi repartent le jour même pour la capitale pour se rendre chez Ambrosio. Le lendemain, une réunion a lieu avec Castellano, Badoglio, Ambrosio, Guariglia, Carboni et Acquarone, Zanussi n'y est pas invité alors qu'il possède le texte de l'armistice long. Finalement les clauses sont acceptées et le roi donne son accord vers 17h00.

Le lendemain 2 septembre, une délégation dirigée par Castellano retourne à Cassibile. Après une journée entière de tergiversations, d'échanges de télégrammes codés toujours longs à décrypter, Eisenhower, lassé par le comportement italien vient menacer que si la capitulation n'est pas signée, Rome sera bombardée. Ce n'est que le lendemain, vers 17h00, que Badoglio autorise la signature de l'armistice court. Dans la soirée, les Italiens reçoivent un choc, ils ont connaissance de l'armistice long avec des clauses humiliantes, comme la reddition de toutes les troupes italiennes aux Alliés ou la remise de la flotte italienne à Malte pour y être internée. Il faut aussi préparer l'arrivée de la 82^e division aéroportée pour la défense de Rome. Un plan nommé Giant II est élaboré.

Pendant ce temps, les forces britanniques et canadiennes ont débarqué sur les côtes calabraises : c'est l'opération Baytown qui fait diversion à l'opération Avalanche, le véritable débarquement sur les côtes autour de Salerne. Pour s'opposer à l'invasion, les Italiens n'ont que le XXXI C.A. , composé de division côtières, mal équipées, peu motivées, la division Mantova, quelques bataillons de bersaglieri et le 185^e *reggimento paracadutisti* Nembo composé de 3 bataillons et d'un groupe d'artillerie (47/32).

C'est une partie de la VIII^e army qui va procéder au débarquement sur les rivages calabrais, vers Reggio di Calabria. Ces troupes sont pour la plupart canadiennes, de la 1st division canadienne. Après un bombardement maritime, les Canadiens peuvent aisément fouler le sol italien, peu de résistance, les batteries côtières ne jouant aucun rôle et les servants disparaissant comme neige au soleil, le 185^e *reg. paracadutisti* commence à se replier en bon ordre. D'autres Italiens continuent le combat et meurent alors que l'armistice est négocié comme l'as Giuseppe Cenni, affrontant seul plusieurs Spitfire pour venir en aide à un camarade.

Kesselring qui commande les forces allemandes dans le sud de l'Italie n'est pas dupe, il laisse des troupes dans la région de Naples/Salerne. Celles qui combattent dans le bas de la Botte remonteront en détruisant derrière elles routes, viaducs et tunnels afin de ralentir l'avancée de la VIII^e Armée.

A Rome, Badoglio ne donne aucune consigne pour défendre la ville, il s'agit de ne pas attirer la méfiance des Allemands. Il assure même à Rudolf Rahn, le remplaçant de Mackensen, qu'il peut avoir confiance en un des maréchaux les plus vieux d'Europe avec Pétain et Mackensen. Ce qu'espère Badoglio est que les Allemands attaquent les premiers les Italiens afin de demander le secours aux Alliés. Mais les Italiens ne sont pas tenus au courant ni du lieu, ni de la date. Castellano, par d'hasardeux pronostics (fruits d'une martingale ?) estime que l'opération Avalanche aura lieu vers le 12 septembre.

DEUX AMÉRICAINS DANS LA NUIT ROMAINE

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, le général Maxwell Taylor chef d'état-major de la 82^e *Airborne*, accompagné du colonel William Gardiner monte à bord de la vedette Duffit : leur mission, rendre compte à Eisenhower de la faisabilité de l'opération Giant II. La 82^e *Airborne* doit être parachutée sur les aéroports autour de Rome : Guidonia, Littorio, Centrocelle, Furbara et Cerveteri qui doivent être défendus par les troupes italiennes. Elles doivent aussi



Giuseppe Cenni, as des Stukas italiens (les Picchiatelli)

préparer un couloir le long du Tibre pour une opération amphibie. Taylor et Gardiner accostent à Ustica, îlot au nord de la Sicile où la corvette italienne Ibis les attend. En tenue d'aviateurs pour faire croire qu'ils ont été abattus et récupérés par la marine italienne, ils sont accueillis par l'amiral Franco Maugeri, chef des services secrets de la marine (SIS). Débarqués à Gaète, ils montent à bord d'une ambulance qui file sur Rome. Ils arrivent chez le général Carboni vers 21h00. Ils exigent de rencontrer immédiatement le maréchal Badoglio pour connaître les plans de défense. Les Italiens apprennent avec stupéfaction que le débarquement aura lieu le lendemain dans le golfe de Salerne. Carboni insiste que rien a été préparé et exagère la situation. Les Américains sont conduits en pleine nuit chez Badoglio, tiré de son sommeil. Dans sa luxueuse villa, le vieux maréchal évoque l'impossibilité d'annoncer l'armistice, ayant prévu, d'après Castellano, que l'opération Avalanche débiterait le 12 septembre. Devant tant de défaitisme, les Américains retournent chez Carboni et envoient le code INNOCUOUS, annulant Giant II. A 17h00, conduits à l'aéroport de Ciampello, Taylor et Gardiner s'envolent pour Bizerte à bord d'un SM-79.

A 18h30, Eisenhower annonce sur les ondes de Radio-Alger que l'Italie a signé l'armistice, à 19h45, le speaker de l'EIAR, ancêtre de la RAI l'annonce au peuple italien.

LA DÉFENSE MANQUÉE DE ROME 8-10 SEPTEMBRE 1943

Dès l'annonce de l'armistice, les forces allemandes appliquent les directives du plan *Achse*, la neutralisation et le désarmement des unités italiennes.

Du côté du *Commano Supremo* rien a été organisé ou prévu si ce n'est la fuite du roi, de sa suite et de Badoglio. Les troupes du Regio Esercito restent sans consignes précises.

Un mémoire OP44 (pour *Ordine Pubblico*) rédigé par le général Roatta est censé donner les mesures à prendre en cas d'attaque, sans précisions. Si sur le papier, elles peuvent faire face aux Allemands, le manque de coordination, de moyens, d'essence, le manque d'expérience ajoutés à l'effondrement moral à l'annonce de l'armistice, elles seront mises hors d'état de nuire assez rapidement bien que certaines auront un comportement honorable au feu et dans quelques cas, mettront les Allemands en difficulté.

Les divisions italiennes sont disposées défensivement entre 8 à 40 km autour de Rome. L'accès au nord est défendu par la 10^a *divisione di fanteria* Piave commandée par le général Ugo Tabeloni. Vers le lac de Bracciano, la 135^a *divisione corazzata* Ariete II est aux ordres du général Raffaele Cadorna, fils du généralissime de la 1^{ère} Guerre Mondiale. La 136^a *divisione corazzata* Centauro est l'ex-division blindée de la MVSN, la Milice, équipée à l'allemande. Les Miliciens ont échangé à contrecœur les *fasci* pour les *stellate*, les étoiles portées sur le collet par l'armée royale et symbole de la monarchie. Elle a été d'ailleurs expurgée des éléments les plus fascistes et elle a juré fidélité au roi. Elle est commandée par le général Carlo Calvi di Bergolo, gendre du roi qui

Le XVII^e Corpo d'Armata du général Zanghini est chargé de la défense des côtes du Latium et comprend la 103a *divisione fanteria autotrasportabile* Piacenza du général Carlo Rossi, positionnée vers le Lido di Ostia. Les 220a et 221a *divisione costiere* protègent le littoral entre Orbetello et Anzio.

La défense de la Ville Eternelle est à la charge du Corpo d'Armata di Roma du général Barbieri et comprend la 12a *divisione fanteria* Sassari et diverses unités rappelées à la hâte.

Au total, les forces italiennes comprennent 88 137 hommes, 124 blindés, 615 pièces d'artillerie. Elles sont prises en tenaille au nord par la 3. *Panzergradien-Division* du général Fritz Gräser, incomplète et en cours de constitution et au sud par la 2. *Fallschirmjäger-Division* du général Walter Barentin, transférée de Provence et positionnée à Pratica di Mare. Le commandement allemand, *Oberbefehlshaber-Süd* est situé près de Frascati, bombardé le 8 septembre (suite à une information donnée par les Italiens), le *Feld-Marschall* Kesselring et tout son état-major en sortiront indemnes. La 3. *Pz.Gr.-Div.* lance le

kampfgruppe Grosser sur la via Cassia mais est stoppé par les éléments blindés du régiment des *Cavallegeri* di Luca et les canons du 135^e *reggimento artiglieria*, appartenant à la division blindée Ariete II. Le *tenente* Ettore Rosso, responsable de la défense sera décoré de la *Medaglia d'Oro al Valore Militare*.

A Monterotondo, siège du *Commando Supremo*, 800 paras allemands du 11/6 *Fallschirmjäger-Regiment*, ont été largués de cinquante JU-52 partis de Foggia, pour capturer l'état-major italien et son chef, le général Roatta, celui-ci ayant pris soin de s'enfuir avant l'annonce de l'armistice. Les paras sont mis en échec, leur chef, le major Gericke utilise des civils comme boucliers humains pour avancer jusqu'au château Orsini, siège de l'état-major du *Regio Esercito*. Ils essuient de lourdes pertes, 135 tués et s'enferment dans le château, encerclés par un bataillon de la division Piave.³

Mais partout, la confusion règne. Les officiers sans consignes, ne savent pas quelle attitude tenir face aux Allemands. Des trêves locales sont instituées, puis bafouées. Les soldats italiens, inexpérimentés sont désarmés par les paras. Le général Caracciolo, chef de la *Va Armata*, prend lui-même un fusil et fait le coup de feu à Orte, mais peu à peu, les positions sont prises par la 3. *Pz.Gr.-Div.* Le général Cadorna, chef de la division blindée Ariete II obtient l'autorisation de décrocher du lac de Bracciano pour rejoindre Tivoli. Il a perdu la moitié de ses effectifs, évanouis dans la nature. Les hommes, lassés de mener une lutte inutile, préfèrent retourner dans leurs foyers.

Au sud de Rome, les premiers paras apparaissent aux avant-postes, près de la Magliana. Ils réussissent avec ruse, en utilisant des drapeaux blancs, à neutraliser les sentinelles italiennes et le pont de la Magliana fait l'objet d'âpres combats, perdu puis repris. Le dépôt de carburant de Mezzocamino tombe aux mains du *kampfgruppe* Kroh aux premières lueurs du 9 septembre. Les paras convergent par le sud vers la porte San-Paolo. Les *Grantieri di Sardegna* tentent un baroud d'honneur, utilisant des tramways renversés. Le *tenente* Odelscachi, descendant d'une haute lignée aristocratique galvanise la résistance. Des civils armés viennent à l'aide des *Grantieri*, l'un d'eux, Raffaele Persichetti, membre du Parti d'Action, enseignant en histoire de l'art et blessé de guerre, est tué d'une balle à la tête. Une rue porte son nom près de la Porta San Paolo.



D'autres hommes politiques participent à la défense, comme Sandro Pertini, le futur chef d'État ou Emilio Lussu, auteur d'*Un Anno sull'Altipiano*⁴. La résistance se termine à 16h00, devant la situation désespérée, le général Calvi di Bergolo et Carboni envoient le lieutenant-colonel Giaccone, signer un nouvel armistice auprès de Kesselring. Ces deux généraux ont estimé indigne d'y apposer leur propre signature.

La bataille pour Rome a coûté 414 militaires et 156 civils. Les Allemands déplorent 159 tués et 540 blessés. Ce 9 septembre, les mouvements politiques antifascistes créent le CLN regroupant les socialistes, communistes, démocrates-chrétiens, libéraux et le Parti d'Action. Ivanoe Bonomi en prend la tête.

LA FUITE DU ROI

Alors que les combats se déroulent autour de Rome, le roi, la cour et Badoglio préparent leur fuite. Auparavant, Victor-Emmanuel a pris soin d'envoyer en Suisse 40 wagons plombés remplis de tableaux, statues, vases, argenterie et dont un wagon est ouvert par erreur par un douanier à Domodossola. Badoglio s'est empressé de retirer 2,5 millions de dollars, Acquarone en fait de même.

Traduction du texte de la plaque commémorative

De ce port, la nuit du 9 septembre s'est enfui le dernier roi d'Italie avec la cour et Badoglio, livrant la patrie meurtrie à la colère allemande.

Ortona républicaine, de ses décombres et de ses blessures voue à la damnation éternelle la monarchie de la trahison, du fascisme. De la ruine de l'Italie, elle réclame que justice soit faite pour le peuple et pour l'histoire au nom sacré de la République



Signature de l'armistice de Cassibile, le général Castellano est en civil



Ortona, plaque apposée dans le port vouant aux Gémonies le roi, Badoglio et les fascistes.



La corvette Baionetta avec marquage OTAN. C'est dans ce navire que le roi, Badoglio et leur suite ont embarqué à Ortona

Initialement, ils devaient se diriger vers le port de Civitavecchia pour embarquer à destination de l'île de la Maddalena, proche des côtes sardes. L'arrivée de la 3.Pz.Gr-Div chamboule les plans. Victor-Emmanuel III craignant d'être capturé par les Allemands et emprisonné dans le Reich, monte à bord de sa luxueuse limousine, une Fiat 2800 en compagnie de la reine et de son aide de camp. Suivent les véhicules de Badoglio en compagnie du duc d'Acquarone, du prince-héritier Umberto et leur suite. La colonne se met en route à 5h30 du matin du 9 septembre. Elle s'engage sur la via Tiburtina, passe par Tivoli et traverse le massif des Abruzzes. Non loin de là, Mussolini est emprisonné au Gran Sasso « la plus haute prison d'Italie », comme il l'a appelée.

Le cortège royal arrive en fin d'après-midi à Crecchio, près de Pescara. Installé dans le château, la colonne reprend sa route pour le port d'Ortona, préféré à celui de Pescara. Une longue file de voitures longe le quai en attendant la corvette *Baionetta* où le roi a la surprise d'y voir à bord Badoglio en compagnie de l'amiral de Courten filtrant la montée à bord.

Arrivés à Brindisi, la première préoccupation est de trouver un logement alors qu'à Rome les combats continuent...

L'ARMÉE ITALIENNE A CESSÉ D'EXISTER...

C'est le communiqué laconique délivré par l'OKH le 10 septembre. Si à cette date, certaines unités isolées continuent de lutter, beaucoup de soldats, à l'image de leurs officiers se sont évanouis dans la nature ou ont été capturés par les Allemands.



Le major Walter Gericke.

Dans toute l'Italie et les zones occupées par le Regio Esercito (Balkans, Provence, Corse, îles grecques) les soldats sont abandonnés par les officiers, rassemblés et désarmés pour être envoyés en Allemagne. Le butin est impressionnant :

- 1 255 000 fusils
- 33 383 mitrailleuses
- 10 000 pièces d'artillerie
- 970 chars

12 millions de litres de carburant.

Jodl dira : «c'est le plus grand service que l'Italie ait rendu». 600 000 soldats sont désarmés et envoyés dans des camps de travail, main-d'œuvre servile: les IMI : Internati Militare Italiani. Ils ne sont pas protégés par la convention de Genève, l'Italie n'étant pas en guerre contre son ex-allié. Le long des voies de chemin de fer, des lettres sont jetées, au cas où une main généreuse puisse faire suivre par la poste. Un soldat italien, déporté a lancé une lettre depuis le wagon qu'un inconnu a remis à son père. Dans son journal il indique pour le 8 septembre : *je suis à Venise, c'est une grande joie que la guerre soit finie mais ce qui m'intrigue est de savoir comment vont réagir les Allemands.* Il avait senti que les Allemands allaient réagir et violemment.

Un vétéran de la IVa Armata, en occupation à Menton raconte que ce jour, le 8 septembre, avec des amis, ils avaient décidé de retourner en Italie avant l'arrivée des Allemands. Un officier leur a demandé avant de partir de déminer la maison où ils logeaient mais ils furent arrêtés. Ils réussirent à s'enfuir par une fenêtre⁵.

Dans les îles grecques, les unités qui tentent de s'opposer au désarmement subissent des représailles terribles : à Corfou et Céphalonie, la 33e *divisione* Acqui résiste quinze jours: 5 000 hommes seront fusillés, parmi eux le général Gandin. A Kos, 103 officiers du 10° *reggimento fanteria* Regina sont trucidés pour avoir résisté avec un contingent britannique. En Grèce continentale, les restes de la 24a *Div.Fant.* Pinerolo rejoignent les partisans de l'ELAS pour former le TIMO (Truppe Italiane in Macedonia Orientale).

Dans les Balkans, les troupes italiennes sont désarmées, celles qui résistent connaissent le même sort que la division Acqui. Elles sont coincées entre les Allemands, les Oustachis, trop heureux de faire main basse sur l'arsenal italien et de se débarrasser de l'ancien « protecteur », et des Partisans.

En Dalmatie, près de Split, cinquante officiers de la 15a *divisione fanteria* Bergamo sont fusillés dont les généraux Cigala-Fulgosi, Pelligra et Policardi. Le général d'Amico, chef de la division Marche était depuis longtemps dans le collimateur des Allemands, il avait protégé des Juifs, il sera assassiné.

D'autres généraux sont fusillés: à Eboli, le général Ferrante Vincenzo Gonzaga, marquis del Vodice et commandant la 222a *divisione costiera* refuse de rendre les armes, il est tué d'une balle à la nuque.



Les combats de la Porta San Paolo à Rome.

Dans le Frioul et la Vénétie-Julienne, les partisans slovènes profitent de la confusion pour faire des incursions sanglantes contre la population, faisant disparaître les corps dans les foibe, cavités karstiques comparables aux avens.

A Bari, le général Bellomo empêche les pionniers allemands de détruire la ville permettant ainsi aux navires britanniques d'accoster en toute sécurité. Il sera néanmoins fusillé ...par les Anglais pour crime de guerre pour avoir fait tirer sur deux prisonniers en fuite.

Ugo Cavallero, l'ex-chef d'État-Major du *Commando Supremo*, oublié dans la prison de Forte Boccea est libéré par les Allemands le 12 septembre. Il est envoyé à Frascati où l'on pense lui donner le commandement des troupes italiennes qui veulent poursuivre la lutte du côté allemand. Il refuse la charge et est retrouvé *suicidé* d'une balle à la tempe droite. Cavallero était gaucher. Kappler avait trouvé la « confession » extorquée à Cavallero sur le bureau de Badoglio, bien en évidence...

Comme le stipule l'armistice, la flotte italienne doit être consignée aux Alliés et livrée à Malte. A la Spezia, l'*ammiraglio* Bergamini réunit son état-major pour lui faire part de la signature de l'armistice. Alors que sa demande de démission a été rejetée par l'*ammiraglio* de Courten, ministre de la Marine, Bergamini à bord du navire-amiral, le cuirassé *Roma*, ordonne à la flotte de prendre la mer à 01h45, le 9 septembre. Pendant que de Courten quitte Rome avec le cortège royal, c'est une armada impressionnante qui prend la mer, direction l'île de la Maddalena : les cuirassés *Roma*, *Italia* et *Vittorio Veneto*, quatre croiseurs, huit contre-torpilleurs, cinq torpilleurs. Le convoi est repéré par un JU-88 au large de la Corse, peu avant 10h00.

La couverture aérienne demandée par Supermarina n'arrive pas à localiser les navires qui ont pris du retard. Mais ce n'est pas le cas des avions du *Kampfgeschwader* 100. Vingt-huit Do-217 s'envolent de Cognac et d'Istres. Ils emportent avec eux la bombe planante PC X 1400. Une première attaque ne porte pas ses fruits, mais dix minutes plus tard, à 15h46, le *Roma* est touché par une bombe planante, Bergamini et tout son état-major sont tués, le navire coupé en deux, coulant en trois minutes. 1 392 hommes d'équipage périsent dans le naufrage. Les autres navires, en tout 133, y compris ceux qui ont quitté les autres bases navales comme Fiume, Tarente, Pola, Venise ou les îles de la mer Egée sont internés à Alexandrie ou à Malte.

L'Allemagne s'est approprié deux zones, intégrées au Reich pour en faire des *Gau* :

-OZAK :Operationszone Adriatisches Küstenland

Zone d'opération du littoral adriatique, comprenant les provinces italiennes du Frioul, de la Vénétie Julienne ainsi que l'Istrie et une majeure partie de la Slovénie gouvernées par le Gauleiter Friedrich Rainer, autrichien et italo-phobe.

- OZAV : Operationszone Alpenvorland : Trentin Haut-Adige gouverné par le Gauleiter Franz Hofer.



Les combat de la porte de San Paolo



La Wehrmacht en position aux abords du château Saint-Ange



Cuirassé Roma

3^E PARTIE

LA CRÉATION DE LA RSI

Lorsqu'il quitte le roi Victor-Emmanuel III après son entretien Villa Savoia, Mussolini, déchargé de sa fonction de Chef du Gouvernement pense à aller se retirer chez lui, en Romagne à la Rocca delle Caminate. Une ambulance des Carabinieri s'avance au lieu de son Alfa, il est contraint de monter à bord par le *capitano dei CCRR* Vigneri avec son secrétaire de Cesare. Ils sont conduits à la caserne Podgora puis à la caserne des élèves-carabinieri, via Legnano. De Cesare est enfermé dans la prison romaine de Regina Coeli. Mussolini reçoit une lettre de Badoglio lui demandant l'endroit où il désire être conduit. Il choisit tout naturellement de retourner chez lui à la Rocca. Mais au lieu de prendre la direction du nord, la voiture, rideaux fermés se dirige vers le sud, à Gaeta. Il monte à bord du *Persefone* accueilli par l'amiral Maugeri pour être transféré à la colonie pénitentiaire pour *confinati* de Ponza, le 28 juillet. Songe-t-il au sort de Na-

poléon lorsque le *Bellerophon* l'emmenait sur l'île de Sainte Hélène ?

Dans l'île, Tito Zaniboni, le député socialiste unitaire qui avait tenté de le tuer ou Pietro Nenni, dirigeant du PSI sont sur le point d'être libérés. Mussolini est en isolement, il peut échanger quelques lettres avec sa femme Rachele qui ignore son lieu de détention. Pour brouiller les pistes, il change de geôle et est conduit sur l'île de la Maddalena près des côtes sardes, le 6 août, à bord du contre-torpilleur français Panthère, prise de guerre, toujours accompagné de Maugeri. Le 18 août, il aperçoit un *Storch* survoler l'île. Il ne sait pas qu'à bord, le *Hauptsturmführer* Otto Skorzeny a été chargé par Hitler de retrouver sa trace et de le faire libérer. Mussolini passe son temps à lire l'œuvre complète de Nietzsche, cadeau du Führer pour ses 60 ans. Le 28 août, un hydravion amerrit pour venir le prendre et l'emmener sur le lac de Bracciano. Là, une ambulance (cela commence à devenir une habitude) vient le chercher pour l'emmener au Gran Sasso, à l'hôtel Campo Imperator, dans les Abruzzes. 250 *Carabinieri* sont chargés de le surveiller. Sa femme Rachele reçoit la visite d'un policier lui demandant de préparer une valise pour son mari, avec des vêtements chauds. Elle joint un long manteau noir et un chapeau romagnol à larges bords : le *capelaz*. C'est dans cette tenue que la libération de l'ex-dictateur sera immortalisée.

Finalement, le lieu d'incarcération est découvert par les Allemands lors d'écoutes téléphoniques. Le 12 septembre, une opération menée par Skorzeny et les paras du major Mors procède à sa libération.

Le général de la police Fernando Soleti accompagne les paras pour éviter toute effusion de sang. L'inspecteur Giuseppe Gueli, chargé d'éliminer le Duce en cas de tentative de libération ne fait rien pour passer à l'acte.

Y-a-t'il eu un accord secret entre Ambrosio et Kesselring, le roi contre le Duce ?

A l'ombre d'un gigantesque faisceau, des carabinieri en poste à Ponza, colonie pénitentiaire.



LE SÉJOUR EN ALLEMAGNE.

Après l'envol du *Storch* piloté par le capitaine Gerlach, avec à bord Skorzeny et Mussolini, le petit avion atterrit à Pratica del Mare. Le Duce exprime son intention de se rendre à la Rocca mais il est contraint de monter à bord d'un HE-111 qu'il l'emmène à Vienne peu avant minuit. Il reçoit un coup de fil d'Hitler, il lui annonce être malade et fatigué (selon Göbbels). Le lendemain 13 septembre, il part pour Munich où il retrouve sa femme et ses enfants. Le jour suivant, il part en avion pour la Wolfsschanze pour rencontrer Hitler en compagnie de son fils Vittorio.

Lors des premiers entretiens, le Führer lui impose le retour sur la scène politique et il ne peut se soustraire : Hitler menace de faire de l'Italie un gouvernement général comme en Pologne. Le soir, il rencontre les membres du «gouvernement provisoire», formé par les *Emigrés* fascistes : Alessandro Pavolini, Renato Ricci, Giovanni Preziosi (ancien prêtre défroqué, antisémite notoire à la solde des Allemands) et Roberto Farinacci, vieux compagnon de route de tous les combats, souvent opposé au Duce (il avait proposé sa propre motion lors de la nuit du Grand Conseil).

Le 15 septembre, il s'entretient à nouveau avec Hitler pour envisager la mise sur pied d'une nouvelle armée italienne et d'une *Restauration* fasciste. Le soir même, les ondes de Radio-Rome annoncent le retour de Mussolini et la création du Parti Fasciste Républicain (PRF) à la place du Parti National Fasciste. Ce sera aussi les retrouvailles avec son gendre Ciano.

LA CRÉATION DE LA RSI

Le 18 septembre, Mussolini fait un discours radiophonique à Munich, retransmis en Italie où il expose la trahison de la Couronne et la continuation de la lutte aux côtés de l'Axe.

A Rome, le Palazzo Wedekind (ancien siège du PNF) est rouvert par Pavolini pour y former un nouveau gouvernement. Buffarini-Guidi, appelé le Fouché de Salo, est repris à l'Intérieur, Fernando Mezzasoma est nommé au poste important de ministre de la Culture Populaire. Pour diriger les forces armées, le nom de Cavallero avait été retenu et approuvé par les Allemands, avant la découverte de la fameuse confession et de son suicide à Frascati. C'est finalement le *maresciallo d'Italia* Graziani à qui échoit le Ministère de la Défense, Graziani et Badoglio se vouant une féroce haine réciproque.

Le Duce peut finalement refouler le sol italien le 23 septembre, lors de son arrivée à l'aéroport de Forlì. Il retrouve son domicile à la Rocca delle Caminate, gardé par un peloton d'honneur de la SS.

Le premier conseil des ministres a lieu le 27 septembre, Rome étant considérée ville ouverte et devant le refus absolu des Allemands d'en faire le siège de son gouvernement, Mussolini choisit de s'installer au bord du lac de Garde, à la villa Feltrinelli, non loin de la ville de Salo. Ce gouvernement n'est reconnu que par les pays de l'Axe : Japon, Hongrie, Roumanie, Croatie, Slovaquie et Bulgarie. Franco qui doit sa victoire à l'appui italien refuse de reconnaître le nouveau gouvernement.

LE CONGRÈS DE VÉRONE.

Pour donner un cadre politique, social et économique au Parti Fasciste Républicain, Pavolini décide de réunir les représentants des 250 000 néo-fascistes à un congrès pour jeter les bases d'une Constituante et y présenter son programme. Il va se tenir du 14 au 15 novembre, à Vérone au Castel Vecchio. Un manifeste en dix-huit points est présenté à l'assemblée, accueilli dans un brouhaha et une confusion indescriptible. Mussolini est absent de cette réunion où des appels à la vendetta sont lancés contre les traîtres du 25 juillet.

Ce manifeste proclame: la déchéance de la Monarchie et la constitution de la République Sociale Italienne (1^{er} point), la religion catholique est la religion officielle (6^e point), les Juifs sont considérés comme étrangers - on voit là la «patte» de Preziosi (7^e point), création d'une communauté européenne libérée de l'influence anglo-saxonne ((8^e point).

La propriété privée est garantie (10^e point) ainsi qu'un salaire minimum (17^e point). Ces derniers points ont été rédigés sous l'influence de Nicolo Bombacci, un romagnol, ancien instituteur, fondateur du Parti Communiste d'Italie et ami de longue date de Mussolini. Ces dix-huit points sont adoptés par acclamation de l'assemblée. Lors des discussions le nom de Ciano est hué, c'est l'homme le plus haï, l'homme à punir, qui mérite un châtiment exemplaire qui ne peut être que la mort. Dans cette confusion, l'annonce de l'assassinat du *federale* de Ferrare Igino Ghisinelli provoque l'indignation et l'hystérie. Comme à l'époque des *squadre d'assalto*, juste après la guerre, au cri de «tous à Ferrare !», un groupe de fascistes part venger Ghisinelli.

LE DÉBUT D'UNE GUERRE CIVILE

L'expédition punitive part de Vérone pour Ferrare, mais le temps des coups de gourdin et de l'huile de ricin est terminé. C'est à coups de fusils que l'on solde les comptes. Ferrare, la ville des Este, compte une importante communauté juive. La ville a servi de cadre au roman de Giorgio Bassani, *le Jardin des Finzi-Contini*. C'est aussi la ville d'Italo Balbo, le Ras qui avait fait nommer son ami Renzo Ravenna, un juif, podestat⁶ de Ferrare. Igino Ghisinelli, nommé *federale*⁷, a été assassiné mais les raisons n'ont jamais été vraiment éclaircies : attentat antifasciste, rivalités entres fascistes locaux ? Ghisinelli devait se rendre au congrès de Vérone quand il a été abattu.



Alessandro Pavolini lit le message de Mussolini

Le groupe de fascistes fanatiques venu de Vérone arrive à Ferrare durant la nuit du 14 au 15 novembre, fait sortir de prison onze personnes pour les fusiller sans jugement. Parmi les victimes des antifascistes dont des Juifs et aussi le sénateur fasciste Emilio Arlotti. Que cela serve d'exemple, c'est ainsi que doivent payer les traîtres ! Le verbe *ferrarizzare* est inventé. C'est le début d'une longue guerre civile ponctuée d'assassinats de fascistes et de représailles.

LE PROCÈS DE VÉRONE. 8-10 JANVIER 1944.

C'est dans la ville des amoureux que doit se tenir le procès des « traîtres du 25 juillet ». Juridiquement, le vote des hiérarques au Grand Conseil ne peut être considéré comme une trahison, l'organisme n'a qu'un rôle consultatif. On invente alors un chef d'accusation : la trahison à l'idée. Le Tribunal Spécial, créé dans le cadre des lois dites fascistissimes en 1925 et dissous après le 25 juillet est reconstitué. Ses membres sont nommés par le parti et sont bien entendu tous fascistes. Le président du tribunal, Aldo Vecchini est consul dans la Milice. Parmi les dix-neuf signataires de la motion Grandi, six sont présents : Galeazzo Ciano, arrêté à son retour d'Allemagne, le *maresciallo d'Italia* de Bono, ainsi que Gottardi, Pareschi, Cianetti et Marinelli. Celui-ci, toujours aussi sourd, ne paraît pas comprendre la situation. Ils sont tous enfermés dans la prison des Scalzi. Le procès a lieu au Castel Vecchio, à l'endroit même où s'était tenu le congrès de Vérone. Il dure deux jours du 9 au 10 janvier 1944 et après cette parodie tous les accusés sont condamnés à mort sauf Cianetti qui écope de trente ans d'emprisonnement. Il s'était rétracté lors du vote en envoyant une lettre à Mussolini (voir La nuit du Grand Conseil). Ciano refuse de signer la demande de grâce, mais devant l'insistance de ses codétenus accepte finalement. La demande ne parviendra jamais sur le bureau de Mussolini, Pavolini estimant que le Duce est au-dessus de cette affaire, c'est le consul de la Milice locale Italo Vianini qui signera le rejet.

d'achoppement entre Hitler et Mussolini. Le Führer refuse de libérer les 600 000 prisonniers italiens des camps (IMI), ils



Les représailles de Ferrare

Le lendemain matin, à l'aube, les condamnés sont conduits au polygone de tir, assis sur des chaises, les mains liées, dos au peloton d'exécution. Ciano est reconnaissable avec son imperméable clair. L'exécution est filmée pour que chacun connaisse le sort réservé aux traîtres.

LA CRÉATION DE L'ENR (Esercito Nazionale Repubblicano).

La création d'une nouvelle armée que Ricci ou Pavolini veulent politiser est la pierre

sont utiles à l'industrie de guerre allemande. Keitel avait prononcé cette phrase : « la seule armée italienne qui ne trahit pas est celle qui n'existe pas ». Finalement celui-ci consent à Graziani la constitution de quatre nouvelles divisions, équipées à l'allemande et entraînée dans les camps militaires de la Wehrmacht.

Pour recruter, on fait appel à la levée des classes 1924 et 1925. Des calculs permettent de dire que 573 000 soldats ont ainsi pu être enrôlés, les archives de la RSI ayant disparu. Le taux d'insoumission est évalué à 40% entre novembre 1943 et avril 1944, les recrues refusent de partir pour l'Allemagne, pensant y être internées. Elles viendront grossir les rangs de la Résistance.

Les quatre divisions représentent les différents corps de l'armée italienne : les *Alpini*, les *bersaglieri*, les fusiliers-marins et les grenadiers.

La première unité à être constituée est la division alpine Monterosa, en décembre 1943. Elle compte vingt mille hommes et est commandée par le général Goffredo Ricci. Le camp d'entraînement est celui de Münzigen. Passée en revue personnellement par Mussolini et Graziani, elle ne quittera l'Allemagne que fin juillet 1944 pour être dirigée sur le littoral ligure.

La seconde unité est la division Littorio, une division de grenadiers. Les 18 000 hommes, entraînés dans le camp de Sennelager ne retournent en Italie qu'en octobre 1944. La division sera positionnée dans les Alpes occidentales, face à la frontière française.

La troisième unité est la division de fusilier-marins San-Marco, qui est constituée au camp de Grafenwohr. compte un effectif de 15 300 hommes. Elle part pour l'Italie et est postée sur la côte ligure, comme pour la division Monterosa, pour s'opposer à un éventuel débarquement allié.

La quatrième et dernière unité est la division de *bersaglieri* Italia. Entraînée au camp d'Heuberg, elle n'arrivera en Italie qu'en décembre 1944. Elle participera aux combats dans la région toscane de la Garfagnana, opposée à la FAB, le corps expéditionnaire brésilien.

Igino Ghisellini



La division Decima Mas est un cas à part. Borghese, son chef, est un aristocrate, descendant d'une longue lignée. Le 8 septembre, sans ordres précis, apprenant la nouvelle de l'armistice à la radio, il refuse de céder la place et décide de se ranger du côté des Allemands. Ce n'est pas un fasciste, il n'a jamais été membre du parti, mais il considère que la honte de l'armistice doit être effacée dans l'honneur. Ses hommes ne font pas le traditionnel « Saluto al Duce » mais un « Decima Commandante! », les hiérarques de Salo s'en méfient. Bénéficiant d'une grande sympathie suite aux actions d'éclat menées par les « maiale », les torpilles humaines à Alexandrie et à Gibraltar, des jeunes affluent par milliers. Renato Ricci, chef de la garde nationale républicaine prend ombrage du succès de la Decima Mas et fait arrêter Borghese, le 9 janvier 1944. Sous la menace d'une « marche sur Salo » menée par une unité de nageurs-parachutistes du capitaine Nino Butazzoni, il est libéré trois jours plus tard.

La Division est articulée sur trois régiments :

-1° Rgt. Fanteria di Marina, comprenant les bataillons :

Btg. Barbarigo envoyé à Anzio ;

Btg. Lupo,

Btg. N.P., *Nuotatori-Paracadutisti*, commandé par le *capitano*.

del Genio Navale. Nino Buttazoni, unité d'élite pouvant être parachutée en pleine mer, utilisée pour des opérations de sabotages derrière les lignes ennemies.

-2° Rgt. Fanteria di Marina

Btg. Fulmine, composé de *Bersaglieri*, une compagnie est

composée de jeunes Italiens arrivés de France, appelés Volontari di Francia ;

Btg. Sagittario ;

Btg. Valanga, composé d'*Alpini*.

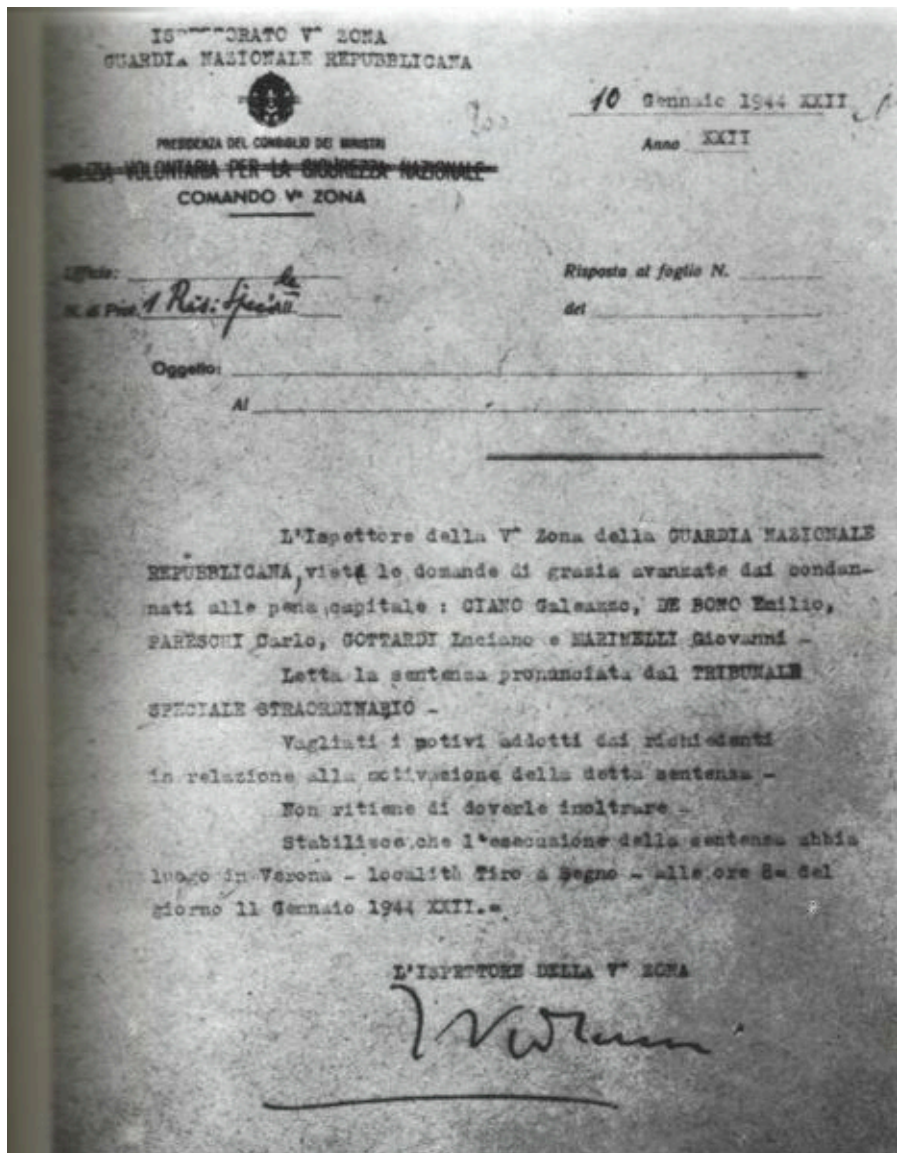
-3° Rgt. Artiglieria Marina "I Condottieri"

I Gruppo Colleoni

II Gruppo San Giorgio

III Gruppo Da Giussano

Btg. Genio Freccia



La grâce de Ciano



Timbre de la RSI

Btg. Compl. Castagnacci .

Parmi les multiples unités créées par la RSI, les parachutistes seront rassemblés dans le régiment Folgore, rappelant le souvenir des aînés morts à El Alamein. Face à l'afflux de volontaires, l'école de Tradate est ouverte sous l'impulsion du *tenente-colonello* Dalmas. Le bataillon Nembo combattra à Anzio.

La GNR ne fait pas partie des forces armées de la RSI et dépend du ministère de l'Intérieur. Créée par décret le 8 décembre 1943, la Guardia Nazionale Repubblicana est dirigée par Renato Ricci, un des premiers fascistes à partir pour l'Allemagne. Ce corps regroupe l'ancienne Milice (MVSN), le Corps des *Carabinieri* et la PAI (Polizia d'Africa Italiana). Dispersé dans tout le territoire, ce corps est destiné à la lutte contre les partisans, une unité para verra même le jour : le *battaglione paracadutisti* Mazzarini.

Pour finir, les *Brigate Nere*, la branche armée du PFR, voulue par Pavolini, sont destinées à la lutte contre les partisans et voient le jour en juillet 1944.

Les Waffen-SS italiens (ne dépendent pas de l'ENR).

La CXXIXa legione d'assalto Etrusca, dépendant de la *divisione fanteria* Bergamo, commandée par le *console* Paolo de Maria passe avec armes et bagages auprès des Allemands de la *114. Gebirgs Jäger Division* à Zagreb.

La légion est transformée en *Miliz-Regiment* de Maria. Elle accomplit des tâches de surveillance de voies ferrées et d'actions anti-guérilla.

Rassemblée à Bihac, elle part pour le camp de Münzingen pour former le noyau de la future *Italianische Freiwilligen Legionen*. D'autres volontaires sont recrutés par le

Major Guido Fortunato dans les camps de prisonniers pour former une unité à Debica en Pologne (Debica-SS Battalion). En avril 1944, le 2^e bataillon du 1^{er} régiment est déployé sur le front Anzio/Nettuno. En septembre, Himmler autorise la constitution d'une *Waffen-Grenadiere Brigade der SS* avec des volontaires provenant des CCNN (légions de chemises noires). Elle devient la 29. *Waffen-Grenadiere-Division der SS* en février. 45, avec un effectif d'environ 11 500 hommes regroupant les unités suivantes :

Waffen-Grenadiere-Regiment der SS 81

Waffen-Grenadiere-Regiment der SS 82

Waffen-Artillerie-Regiment der SS 29

un bataillon de grenadiers Debica

une compagnie de transmissions

une compagnie de pionniers

Les survivants se rendent aux troupes anglo-américaines, d'autres, capturés par la résistance seront exécutés.



Para du bataillon Nembo, il porte sur la manche gauche la devise de la RSI 'Per l'onore d'Italia'

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Axe brisé, l'amitié brutale d'Hitler et Mussolini. Frederic William Deakin. Stock

Qui défend Rome ? Melton S. Davis. Hachette.

I Dieci mesi terribile. Dulio Susmel. I Super 12.

I Gerarchi del Fascismo. Marco Innocenti. Mursia.

Storia Segreta del 25 luglio'43. Fulvio et Gianfranco Bellini.

Il Duce mio Padre. Romano Mussolini. BUR.

Le Duce, mon mari. Rachele Mussolini. Fasquelle.

Les Rouges et les Noirs. Renzo de Felice. Georg Editeur.

Alle spalle della Linea Gotica. Claudio Silingardi. Artestampa.

Le Crépuscule du Fascisme. Laurent Berrafato. Godefroi de Bouillon.

Assalto del Cielo. Nino Arena. Mursia.

Con l'Onore, per l'Onore. L'organizzazione Militare della RSI. Giuseppe Rocco. Greco.

Legione SS italiana, Enzo Cianiati. Aliberti ed.

1 ARMIR : ARMata Italiana in Russia

2: Konstantin pour les Balkans

3 Il y aura un autre largage de paras, sur l'île d'Elbe par le II/7. *Fj-Reg.* le 17 septembre 1943.

4 Adapté au cinéma par Francesco Rosi sous le titre : Les Hommes contre.

5. témoignages recueillis par l'auteur

6 Podestat : remplace le maire d'une ville, désigné par le Parti.

7 Federale : responsable local du PFR.



Nageur-Parachutiste du bataillon NP de la Decima Mas en action.



Insigne de poitrine des unités entraînées en Allemagne.



Affiche de Boccasile pour le recrutement de la Waffen SS italienne

L'enlèvement de Mussolini

par Frédéric Bonnus



Skorzeny, au temps de ses spectaculaires succès. On voit très bien la cicatrice du menton jusqu'à l'oreille : souvenir d'un de ses nombreux duels d'étudiant.

Au mois de juillet 1943, le Grand conseil fasciste retire sa confiance à Mussolini. Les rats quittent le navire. Le roi d'Italie fait arrêter le Duce. On ne retourne pas encore casaque, mais on y pense sérieusement. Hitler sent son complice lui échapper. Seule une reprise du pouvoir par Mussolini peut encore raffermir l'axe Rome-Berlin et empêcher l'Italie de basculer dans le camp des Alliés.

Hitler convoque le capitaine Skorzeny à son quartier général secret, le Repaire du Loup, en Prusse Orientale. Qui est Skorzeny ? Né en Autriche en 1908, Skorzeny avait été un étudiant semblable à tant d'autres, attiré par les matières pratiques, aimant les sports et les automobiles, n'hésitant pas à se battre en duel – ces duels d'étudiants où l'on ne frappe qu'à la tête, et dont l'objectif consiste moins à vaincre son adversaire qu'à dominer sa propre peur et prouver son mépris de la douleur. Skorzeny en conservera une longue balafre au travers de la joue et du menton.

Il s'inscrivit au parti nazi, non par adhésion aux thèses et mythes du parti mais parce que l'Anschluss (réunification en un seul État des deux nations germaniques, Allemagne et Autriche) lui paraissait la seule façon de sortir son pays du marasme où il s'enfonçait.

N'ayant pas eu le temps de combattre en Pologne ni en France, il subit le baptême du feu durant la rapide campagne des Balkans, puis suivit son unité sur le front de Russie. Pendant un an et demi, il y affronta les chars russes, les hommes russes et l'hiver russe. En décembre 1942, blessé, il fut renvoyé dans ses foyers. Il rapportait à Vienne la Croix de Fer, une maladie de la vésicule biliaire et un caractère trempé contre toutes les vicissitudes de la vie et les déceptions que peuvent vous apporter le destin et les hommes.

L'Axe venait de subir deux défaites majeures : Stalingrad et El Alamein. En fait, le tournant de la guerre venait d'être pris. Les Allemands ne le savaient pas encore mais commençaient à admettre que si les Anglais et les Russes avaient réussi à leur infliger quelques échecs de cette taille, leurs méthodes de combat n'étaient peut-être pas dénuées de quelques qualités. En particulier, les faits et gestes d'un certain Stirling en Libye méritaient de retenir l'attention. Hitler exigea la formation immédiate d'unités spéciales. Un ancien camarade d'université de Skorzeny fut chargé de recruter l'officier qui les formerait. Le haut Commandement, obligé de passer au Führer cette nouvelle lubie, fut enchanté du candidat qu'on lui proposait : officier de réserve (donc dénué d'ambition),

excellent technicien, bien équilibré, bonne conduite au front. Il ferait parfaitement l'affaire. On le nomma capitaine et on pensait bien ne plus jamais en entendre parler.

Il se plongea dans l'étude des dossiers qu'on avait établis, puis soigneusement classés, sur les opérations des commandos britanniques, leur armement, leur méthodes ... Selon les directives d'Himmler, il étudia des opérations lointaines : en Iran, en Oural ... Mais rien ne prit réellement corps.

C'est alors qu'Hitler le convoque et le choisit sur sa bonne mine parmi cinq candidats pour une mission dont seuls Himmler et Student (le grand patron des parachutistes allemands) sont au courant : découvrir où est interné Mussolini et le délivrer. Ni l'ambassadeur à Rome, ni le haut Commandement en Italie ne doivent être informés.

Skorzeny téléphone à son adjoint, Radl, de sélectionner cinquante hommes en particulier ceux qui parlent italien, et de préparer certains matériels. Quelques heures plus tard, il s'envole vers l'Italie en compagnie de Student.

Ouvrons ici une parenthèse. Le général Student se montrera agacé, par la suite, de ce que toute la gloire de l'opération se soit déversée sur Skorzeny, alors que l'on passait sous silence le rôle qu'il avait personnellement joué dans l'aventure. Selon sa version, Skorzeny n'avait fait qu'exécuter les ordres que lui, Student, avait donnés. Il s'avère toujours difficile, en semblable occasion, de faire la part des mérites des uns et des autres. Sans l'appui de Student, sans les importants moyens d'appoints qu'il fournit, Skorzeny n'aurait pas réussi. Mais, en d'autres occasions, sous d'autres chefs (et même sans chef du tout) Skorzeny révélera les mêmes qualités d'organisateur, la même audace, le même sens de l'improvisation et le coup d'oeil infallible qui vont faire merveille dans l'affaire du Gran Sasso.



Le site de l'hôtel « Campo Imperator ». On distingue nettement trois planeurs qui se sont posés à proximité immédiate de l'hôtel.

Le Dossier

Donc, avant toute chose, il faut découvrir où l'on séquestre Mussolini. Le maréchal Badoglio le sait certainement. Le maréchal Kesserling commandant les troupes de l'Axe en Italie, joue la carte de la confiance. Il sait parfaitement que Badoglio traite avec les Alliés et attend l'occasion de trahir. Mais, feignant d'être dupe, Kesserling croit retarder cette échéance, gagner du temps pour prendre toute dispositions utiles et peut-être percer le secret de l'emplacement de la prison du Duce. Peine perdue : les Italiens noient le poisson !

Ce qui gêne Skorzeny n'est pas le manque d'information, c'est leur surabondance : Mussolini est au Portugal ... Non, il est au Vatican ... pas du tout, il est sur un navire ... Oui il est bien à bord d'un croiseur, à La Spezia. Skorzeny se précipite. L'oiseau est déjà reparti ... Pour la Sardaigne. Puis dans une petite île à cinq kilomètres de la côte où existe une demeure appelée la Villa Weber.

Déguisé en matelot et faisant la tournée des bistrots, Skorzeny noue conversation avec des petites gens, des marins pêcheurs. Un beau jour, il aperçoit Mussolini se promenant sur la terrasse de la villa.



A peine posés, les paras bondissent. Le succès tient à quelques secondes

Sur ce, l'amiral Canaris, patron des services secrets, fait savoir que Mussolini est prisonnier sur un îlot à proximité de l'île d'Elbe. Le croit-il vraiment ou cherche-t-il à torpiller la mission de Skorzeny ? (On sait que Canaris a déjà contrecarré plusieurs fois les projets du Führer, car toute la politique de celui-ci lui semble l'oeuvre d'un fou qui mène l'Allemagne à sa destruction et le monde occidental à sa perte). Skorzeny saute dans un avion et se rend au repaire du Loup, Hitler et tous les gros bonnets sont là. Skorzeny prouve la justesse de ses informations et convainc Hitler. Sur sa lancée, il expose le plan que Student et lui ont mis au point. Hitler approuve. Les autres aussi, évidemment.

La veille du jour fixé pour l'exécution du projet. Skorzeny et un de ses lieutenants vont rôder une dernière fois autour de la villa Weber. Ils entament la conversation avec le gardien, prêchent le faux pour savoir le vrai et apprennent de la bouche du brave homme qu'un hydravion-ambulance a emmené Mussolini le matin même. Tout est à recommencer.

Rentré à Rome, Skorzeny vérifie toutes les fausses pistes et les bobards qui se multiplient à qui mieux mieux. Il intercepte un message chiffré adressé au ministre italien de l'Intérieur : « Renforcé mesures de sécurité autour Gran Sasso. Signé Cueli ». Or Cueli est le général responsable de la personne du Duce. D'autre part, le Gran Sasso est un pic des Apennins n'offrant aucun intérêt stratégique.

D'après les cartes, le seul objet non végétal ou minéral des environs est un hôtel de sport d'hiver récemment édifié sur un éperon à 2 000 mètres d'altitude, desservi par un téléphérique. Si on renforce la sécurité dans un secteur si apparemment dénué d'intérêt, c'est qu'il s'y passe quelque chose !

Skorzeny va survoler les lieux. Quand il se pose à Rome, c'est pour apprendre que Badoglio a jeté le masque. L'Italie a changé de camp. Il y a des combats entre Allemands et Italiens. Inutile désormais de mettre des gants par crainte d'incident diplomatique. Il faut aller de l'avant.

Skorzeny a fait la connaissance d'un médecin-major allemand qui cherche un lieu de convalescence pour les blessés de sa division. Il lui suggère le Gran Sasso. Le médecin, en toute innocence, commence les démarches nécessaires. Rien à faire, la région est gardée ; il veut téléphoner au directeur, c'est un officier qui répond. Ça se précise !

Sur ce, le syndicat des personnels hôteliers se plaint de ce que le personnel du Gran Sasso a été renvoyé sans préavis pour laisser « la place à ce fasciste de Mussolini ». Il n'y a plus qu'à passer à l'action. Oui, mais comment ? Le pic est inexpugnable. Le cerner exigerait une division. Et après l'encercllement de la région, que ferait-on ?

Des parachutistes ? Aucune zone de saut disponible. On casserait des jambes, des bras et des têtes en pure perte. Des avions ? Aucune piste. Des planeurs ? C'est à voir. A la réflexion, c'est extrêmement dangereux. Mais il n'existe pas d'autre solution. Student fait la grimace. Renoncer, ce serait s'exposer à la fureur du Führer. Tout, plutôt que ça ! Student donne le feu vert.

Des planeurs sont stationnés dans le sud de la France. On les fait venir au plus vite et le jour est fixé au 12 septembre 1943. Skorzeny sélectionne 18 hommes. Student lui en fournit 90 autres. En trois jours les détails de l'opération sont mis au point. Et à la grâce de Dieu !

Le 12, les douze planeurs arrivent à onze heures du matin. Les hommes se préparent à monter lorsque l'alerte aérienne retentit. Les Américains bombardent l'aérodrome. Aucun des planeurs ni des avions remorqueurs n'est touché. Le départ s'effectue à l'heure prévue. Deux avions cassent leur train de roulement dans les trous creusés par les bombes. Le reste décolle tant bien que mal. En cours de vol, on perd contact avec deux autres attelages. Skorzeny, qui devait atterrir en troisième position, se trouve en tête. A la verticale du Gran Sasso,

il largue son amarre. Le terrain d'atterrissage se révèle parsemé de roches. Normalement, on devrait renoncer. Skorzeny décide de passer outre : « Atterrissez en vous écrasant » ordonne-t-il au pilote. Aussi près de l'hôtel que possible.

Le planeur rebondit de rocher en rocher, comme un canoë sur des récifs, puis s'immobilise. Skorzeny constate que lui, en tout cas, n'a rien de cassé. Il bondit. Ses hommes le suivent et le hissent sur une terrasse. Mussolini est là, regardant par une fenêtre. Les hommes de Skorzeny font voler à coups de pieds les mitraillettes des carabinieri italiens médusés. Personne ne tire. Cela deviendra une règle dans tous les coups d'audace de Skorzeny : d'abord avoir l'air naturel, comme si votre présence en ce lieu insolite était tout à fait normale ; ensuite ne pas tirer. Quelqu'un qui tire apparaît immédiatement comme un ennemi. Ne pas tirer, en certaines occasions, semble tellement étrange, que l'adversaire – qui pourrait prendre avantage et tirer le premier – demeure perplexe. Le temps qu'il se pose des questions et cherche à comprendre, ou bien il se trouve désarmé, ou bien vous êtes déjà loin.

D'autres planeurs atterrissant, les Allemands se répandent partout. Lorsque Skorzeny pénètre dans la pièce où est Mussolini, les têtes de deux de ses hommes apparaissent aux fenêtres. Les derniers planeurs arrivent à leur tour. L'un d'eux s'écrase, tuant tous ses occupants. Le commandant de la place se rend. Ce qui est fait est fait. Autant le prendre du bon côté ! Il trinque avec Skorzeny.

Pendant ce temps, les parachutistes ont occupé la vallée, la station du téléphérique. De là, on pourrait joindre l'aérodrome le plus proche, celui d'Aquila, que les paras tiendront le temps nécessaire. Malheureusement, le radio de Skorzeny ne parvient pas à joindre Rome pour faire envoyer les avions prévus.

La-haut, le Cigogne de Student, petit avion léger d'observation, décrit de larges cercles. On débarrasse l'aire d'atterrissage de tous les rochers qui l'encombrent et le Cigogne se pose.

Gerlach, son pilote, s'effare lorsque Skorzeny lui expose son projet : redécoller avec Mussolini. Gerlach considère les deux passagers qu'on veut lui imposer : Mussolini grand et lourd, Skorzeny avec les 1m85 d'os et de muscles ! C'est de la folie. Skorzeny brandit à nouveau l'épouvantail : la fureur du Führer. Garde à vous ! Heil Hitler ! On y va !

Ça ne va pas tout seul. Gerlach lance le moteur à fond, pendant que douze hommes se cramponnent au Cigogne. « Lâchez tout ! ». Le Cigogne bondit, rebondit, cahote, casse une roue, arrive au bord du plateau ... et pique dans le vide. Gerlach le rétablit en douceur à trente mètres du sol. Le reste n'est qu'un jeu, y compris l'atterrissage à Rome sur le ventre.

On monte à bord d'un transport moins acrobatique et, à minuit, on atterrit à Vienne. Chacun va se coucher. Mission Accomplie, Mussolini a été enlevé.

Les conséquences de l'évasion de Mussolini ne seront pas aussi importantes qu'Hitler l'espérait. Libéré quelques semaines plus tôt, le Duce aurait-il repris le pouvoir, renversé le cours des événements, empêché la volte-face de Badoglio ? C'est possible. Aurait-il pour autant galvanisé les énergies, raffermi les courages et relancé dans la guerre un peuple italien sans illusion ? C'est peu probable. Quoi qu'il en soit, Mussolini fut mis à la tête d'une république italienne gouvernant le nord de la péninsule et qui, sans lui, n'aurait possédé que l'ombre de l'autorité – même amoindrie – qu'elle manifesta.

Sources documentaires :

Histoire de la 2nd guerre mondiale - hachette

Archives de la Colonie Italienne de Sète



L'hôtel « Campo Imperator » sur un éperon du massif du Gran Sasso. Seul un téléphérique reliait cet hôtel à la vallée



Skorzeny a réussi. Après le coup de main audacieux du Gran Sasso, le Duce (à droite) va être emmené vers Vienne où l'attend le Führer.

Les forces cobelligérantes italiennes *par Mahfoud Salek Prestifilippo*



Collection personnelle nature morte d'un soldat des forces cobelligérantes équipées par l'armée britannique

Le mois de juillet 1943 marque la chute du régime fasciste italien qui sera suivi en septembre d'un armistice avec les alliés . C'est le moment d'un choix difficile pour tous les soldats italiens disséminés dans toute l'Europe . Un certain nombre d'entre eux choisissent de maintenir l'alliance avec l'Allemagne tandis que d'autres se rangent aux côtés du Roi et du Maréchal Badoglio et ainsi des alliés . C'est ainsi que débute une coopération forcée avec les Alliés qui viennent d'entrer à Naples .

La première unité militaire du Royaume Sud est formée le 28 septembre 1943, avec pour nom l' *raggrupamento motorizzato* (1er groupement motorisé). Cette unité a pour effectif 295 officiers et 5387 hommes .

Sa première action à Monte Lungo, secteur de Cassino, a pour effet de briser quelque peu la méfiance qu'inspire le soldat italien à ses nouveaux alliés .

Combattant d'abord dans le cadre de la Vème armée américaine, le *raggrupamento* est réorganisé puis transféré à l'armée polonaise à l'aile gauche de la VIIIème armée britannique .

Le 18 avril 1944, le groupement désormais fort de 22 000 hommes, prend le nom de *Corpo Italiano di liberazione* (Corps italien de libération).

Ses effectifs s'accroissent sans cesse par l'afflux de volontaires justifiant ainsi la création de nouvelles grandes unités de la taille d'une division mais n'en portant pas le titre pour des raisons politiques .

Ces *gruppi di combattimento* comprennent chacun :

2 régiments d'infanterie

1 régiment d'artillerie

1 bataillon mixte de génie

2 sections de carabinieri

Au total 400 officiers et 9 000 hommes .

Les six premiers : " groupes " entrent en ligne au début de 1945 mais toujours à cause de raisons politiques, ils ne joueront qu'un rôle mineur dans la victoire alliée en Italie .

La marine italienne cobelligérante représente quant à elle une force considérable :

5 cuirassés



8 croiseurs

33 contretorpilleurs et torpilleurs

39 sous-marins

3 mouilleurs de mines

12 vedettes lance-torpilles

22 escorteurs

4 escadrilles d'hydravions de la *Regia Aeronautica* .

Le commandement en chef de la marine italienne, établi à Tarente, envoie 3 de ses croiseurs en Atlantique Sud pour y chasser les briseurs de blocus .

D'autres navires accomplissent diverses tâches en Méditerranée après refonte ou réparation .

La marine italienne remplit aussi un rôle primordial en participant à la remise en état de ses ports .

A la même époque, des plongeurs italiens rejoignent les équipes britanniques de torpilles humaines et coulent 2 croiseurs ainsi que le porte-avions *Aquila* bloqués dans des ports contrôlés par les Allemands .

Uniformes :

A la création du groupe, les italiens continuent de porter leurs uniformes gris vert mais la désorganisation complète du service de l'habillement et diverses pénuries obligent le royaume du Sud à adopter l'une des tenues alliées .

Le choix va s'orienter vers l'uniforme britannique .

Les battledress britanniques seront réhaussée de toutes les distinctives italiennes classiques jusqu'aux plumes des alpini et des bersaglieris fixées sur le casque d'acier : " plat à barbe " . Pour compléter l'identification des troupes italiennes au sein des Alliés , un petit drapeau vert blanc rouge leur est attribué comme insigne de haut de manche gauche avec l'emblème du groupe de combat .

Cependant les tenues de l'armée de l'air et de la marine ne connaissent pas de changements notables .

Les parachutistes des Forces Co-belligérentes Italiennes :

Pendant l'été 1943 , la Division Nembo se trouve en Sardaigne , où elle avait été postée en préparation à l'hypothétique attaque aéroportée de Malte qui ne sera jamais ordonnée .

Désormais le Quartier Général Italien s'attend à l'invasion de l'île et compte sur la Nembo pour en assurer la défense .



Cette unité d'élite inutilisée sérieusement entraînée restera inutilisée et décimée par les fièvres tropicales pendant que les Alliés débarquent en Sicile .

Au moment de l'armistice , en Sardaigne , les parachutistes de la division Nembo se trouvent devant l'alternative d'être emprisonnés en Afrique du Nord ou de rejoindre le Roi Victor Emmanuel III dans le Sud de l'Italie .

Le 18 Avril 1944 , le : " Corpo Italiano di Liberazione " est formé à l'aide de la Division Nembo , de la Division d'infanterie Legnano et du 1 Raggruppamento Motorizzato : Ce 1er Groupement Motorisé qui rassemble des troupes éparses en provenance de plusieurs Divisions et Services , sera la première unité de l'Armée Co-Belligérante italienne à combattre les Allemands .

Comme l'ensemble des forces italiennes , les parachutistes connaissent quelques problèmes dont le premier n'est autre que la suspicion des Alliés et particulièrement des Britanniques qui voient en eux une unité fasciste trop bien entraînée .



Les autres problèmes se traduisent par un manque d'armes et de munitions , notamment d'armes lourdes immédiatement confisquées par les Alliés et qui ne seront jamais restituées ; uniformes et équipement posent un autre problème , la plupart des paras ne possédant que la tenue d'été chemise short et sandales qui avait été d'usage courant en Sardaigne .

Pourtant , pendant le printemps et l'été 1944 , les parachutistes vont participer à des combats ininterrompus pendant une durée de 56 jours dans la zone de l'Adriatique contre des troupes allemandes bien organisées ;

Les Allemands ne battent pas en retraite et résistent bien équipés par de l'artillerie lourde et des chars qui leur permettent de contre attaquer épisodiquement mais non sans succès .

Comme le précisera le dernier Ordre du Jour de la Nembo : " le chemin a été tracé avec du sang" .

Pendant cette opération , les parachutistes de l'ancienne Nembo ont progressé de 160 km et gagné la grande bataille de Filottrano , au sud d'Ancone , là même où Polonais et Canadiens avaient échoué , Mais ce succès coutera la vie à 580 parachutistes donnant aux Alliés la preuve indiscutable du loyalisme de l'unité .

En septembre 1944 , le " Corpo di Liberazione" est dissous et les Forces Italiennes Co Belligérentes sont réorganisées en six " Gruppi di Combattimento " ayant chacun la force d'une Division ; un des six groupes est baptisé " Gruppo di Combattimento Folgore " en l'honneur de l'ancienne Division Parachutiste perdue en Afrique du Nord .

Ce Groupe comprend les parachutistes et se compose du Régiment Parachutiste Nembo , du Régiment de Fusiliers Marins San Marco , du Régiment d'Artillerie Folgore et du Bataillon Mixte de Pionniers Folgore . L'unité monte en ligne en mars 1945 dans la partie centrale des Appennins .

Les Italiens , ont été cette fois , complètement rééquipés à la britannique .

Pendant la " Guerre de libération, le commandement anglo-canadien met aussi sur pied le " Squadrone da Ricognizione Folgore" ou (F Recce Squadron) constitué d'un groupe de parachutistes de l'ancien 185ème Régiment " Nembo" qui se trouvaient dans le sud de l'Italie au moment de l'armistice de septembre 1943 et qui avaient décidé spontanément de combattre les Allemands .

Dans la nuit du 20 Avril 1945 , 255 hommes du " F Recce Squadron" et du Régiment Nembo du " Groupement de combat Folgore" prennent part à l'un des derniers sauts opérationnels de la guerre l'opération " Herring" .

Les hommes sont largués derrière les lignes allemandes de la vallée du Po avec mission de détruire les communications et de perturber la retraite des Allemands .

Au prix de la vie de 31 parachutistes , l'opération se solde par la capture de 2 000 prisonniers , de 200 véhicules et de six chars .

Trois ponts minés sont pris intacts .

Devant ce remarquable succès , les Alliés envisagent l'opération " Herring II " au cours de laquelle la totalité des effectifs du Régiment Nembo doivent être parachutés derrière les lignes allemandes dans la région de Veneto ; Mais les hostilités prennent fin en Italie avant le lancement de l'opération .

Dans le Corpo Italiano di Liberazione les parachutistes conservent leur tenue d'origine ces dernières sont souvent incomplètes et rapidement usées lors des combats du printemps et de l'été 1944 .

Avec la réorganisation en " Gruppi di Combattimento " , la tenue britannique est adoptée y compris le casque type " plat à barbe" .

FILOTTRANO	8-10 Luglio 1944	Gruppo di Combattimento "FOLGORE,, 
BELVEDERE OSTRENSE CORINALDO	21 Luglio 1944	
TOSSIGNANO	11-12 Aprile 1945	
M. del RE - M. BELLO	14-15 Aprile 1945	
GRIZZANO	19 Aprile 1945	
<hr/>		Certificato provvisorio N. 7836
CADUTI	382	
FERITI	629	
RICOMPENSE al V. M.	636	

Les soldats italiens perçoivent également différents modèles de battledress britanniques comme par exemple le modèle canadien en laine , soit la version : " denim" en forte toile . Les parachutistes conservent leur célèbre béret gris vert modèle 1942 ainsi que sa version en toile , et reçoivent le casque de saut britannique ou le casque des motocyclistes avec son couvre nuque en cuir .

Le parachute utilisé est l'Irving Britannique .

Même après l'adoption du battle dress , les parachutistes italiens conserveront leurs pattes de col spécifiques ainsi que leur insigne de béret et le brevet cousu sur la manche gauche .

L'Artillerie Parachutiste dispose cependant d'un nouvel insigne de coiffure constitué de l'insigne de l'Artillerie Légère (grenade enflammée sur deux canons croisés) superposé à deux glaives croisés .

pour les parachutistes) et constitué d'une bande aux couleurs nationales (vert blanc rouge) dont la partie centrale porte le symbole du Groupe en noir dans le cas du Groupe Folgore le symbole spécifique est un éclair .

Jusqu'à la fin de 1944 , les insignes de grade des officiers sont portés au bas des deux manches juste au dessus du poignet du blouson . Ensuite les insignes seront portés sur des passants autour de la patte d'épaule .

L'armement standard comprend le pistolet Beretta Mod 1934 , et les PM Beretta Mod.38 /A et Mod.38 B .

Cet armement de base qui est conservé jusqu'à la fin , s'accompagne d'une longue liste de matériel d'origine alliée tels que le Lee Enfield britannique , les revolvers Webley et Enfield en calibre .455 et 380 , le pistolet mitrailleur Thompson américain , la mitrailleuse Bren .

Pendant les premiers combats en 1944 , les hommes de la Division Nembo utilisent souvent le gilet porte chargeur spécial déjà porté par les anciens de la Folgore .

A titre d'exemple voici une liste de l'équipement porté lors du saut opérationnel du 20 Avril 1945 pour lequel les hommes sont répartis en escouades de huit ou neuf :

Le Dossier

- Chaque Leg Bag contient le PM Berreta et 400 cartouches
- Une arme de point
- Du plastic
- une pince
- un coupe fil
- des détonateurs
- des mines
- un couteau de poche
- du ruban adhésif
- des allumeurs
- des allumettes



**110. Général de brigade,
Forces italiennes cobelligérantes, 1944**

Cet officier commandant le gruppi di combattimento « Folgore » (éclair) porte le battledress et le baret kaki britanniques bardés d'insignes nationaux : marques de grade au bas des manches et sur le baret, pattes de collet distinctives bleu clair des parachutistes italiens et, en haut de la manche gauche, un drapeau tricolore vert-blanc-rouge complété de l'insigne du « Folgore », un éclair noir.

- des grenades explosives, incendiaires , éclairantes
- un pistolet lance fusées et des fusées
- des cartes topographiques et photographiques
- une boussole
- des crayons explosifs
- des rations d'urgence pour deux jours .

Conclusion :

Au cours des opérations menées , le matériel est britannique mais l'enthousiasme et l'héroïsme sont bien italiens .

Le plus jeune des parachutistes engagés dans l'opération : " Herring " n'a que 17 ans et il sera tué au combat en sauvant la vie d'un de ses officiers ce qui lui vaudra la Médaille d'Or à la Valeur Militaire à titre posthume .

Les parachutistes baptisés avec mépris par les fascistes et les nazis du surnom de : " badogliani " savaient tous qu'ils couraient le risque , s'ils étaient pris d'être fusillés comme francs-tireurs malgré la déclaration de guerre officielle du Royaume d'Italie à l'Allemagne le 13 octobre 1943 .

Cette menace n'empêchera aucun d'entre eux d'être volontaires .

Sources et bibliographies :

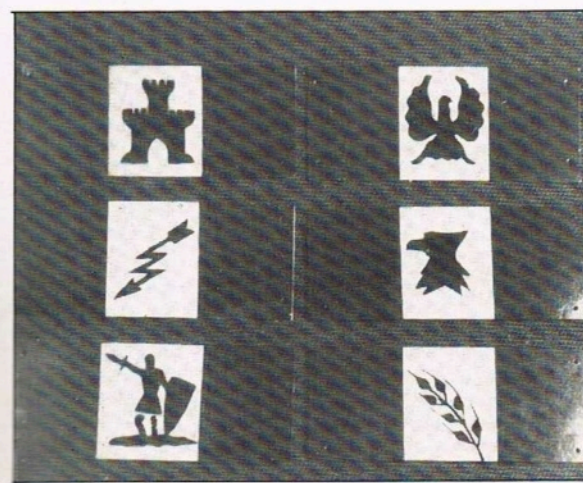
AMI Militaria Bimestriel n° 5 Juin- Juillet 1988

-Folgore ; Storia del Paracadutismo Militare Italiano , N.Arena
- Paracadutisti e Marinai nella Guerra di Liberazione Ed Vallechi Firenze

- Il Gruppo di Combattimento Folgore nella Guerra di Liberazione , C.Magris , Rivista Militare

- I Nostri Para Contriti i Tedeshi . B Traversari , Storia Illustrata

- Lancio di Guerra , V.Piscioneri Ed Vaero , Pisa .
Les Forces Armées de la Deuxième Guerre Mondiale : Uniformes Insignes Organisation , Andrew Mollo



Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas, les insignes de bras des « Groupes de Combat » : Friuli, Mantova, Folgore, Piceno, Legnano, Cremona. Piceno et Mantova n'ont pas été utilisés en opérations.

L'aeronautica Nazionale Repubblicana et quelques appareils italiens

par Marc Taffoureau

**une patrouille mixte composée d'un Messerschmitt Bf-109 G-6
de la II/JG77 de la Luftwaffe devant un Macchi M.C.205 « Veltro »
de la 1o Gruppo CT de l'ANR, en vol au-dessus des Alpes Occidentales en décembre 1943,
est tout un symbole (Photo H. Steinhoff) ...**



Lorsque l'Italie demande l'Armistice, l'aviation n'y est pas étrangère puisque Rome vient d'être sévèrement bombardée le 19 Juillet 1943.

La Regia Aeronautica n'a pu l'empêcher : elle est exsangue. Mais pourtant, elle s'est bien battue.

Malgré des avions souvent surclassés, elle a abattu 2.193 avions alliés, coulé 62 bâtiments de guerre et 117 cargos, et ses transports fait 1000 fois le tour de la terre :

Dès la connaissance de l'Armistice, les allemands envahissent les bases aériennes, saisissent les avions, réquisitionnent les usines : l'aviation italienne n'existe plus ...

Même si des groupes d'hommes et de pilotes commencent à s'agglutiner au Nord pour reprendre le combat, elle ne renaît qu'avec la république de Salò, lorsque Mussolini nomme le Lt-Col Ernesto Botto comme chef de l'Aviazione Repubblicana (le mot Nazionale ne sera rajouté qu'en 1944). Rapidement, il s'aide des regroupements déjà formés autour de chefs charismatiques, se fait rétrocéder les appareils italiens confisqués par les allemands, ré-occupent leurs bases : c'est ainsi que naissent les premiers Gruppo.

Commençons par la Chasse :

Le 1er Groupe, appelé « Asso di Bastoni (as de bâton) est d'abord équipé d'appareils italiens : des Macchi M.C.205 « Veltro » (voir photo titre). Les appareils portent encore les Balkenkrauz apposées par les allemands, mais pas les croix gammées sur la dérive, recouvertes par un drapeau tricolore italien, également présent sur les flancs du fuselage.

Rapidement, dès Décembre 1943, les Asso du Bastoni se mettent à la tâche qu'ils ont reçue : protéger le Nord industriel de l'Italie des attaques des bombardiers alliés. Ils reçoivent également d'autres appareils italiens : des Fiat G.55 « Centauro », qui leur permet de compléter une seconde escadrille.

Avec l'arrivée de Messerschmitt Bf-109, ils aligneront brivement un groupe complet, à 3 escadrilles, en juillet-août 1944.

RISULTATI OTTENUTI CONTRO L'AVIAZIONE AVVERSARIA IN TRENTA MESI DI GUERRA.

APPARECCHI SICURAMENTE ABBATTUTI
IN COMBATTIMENTO O DISTRUTTI AL SUOLO :



2193

APPARECCHI PROBABILMENTE ABBATTUTI
IN COMBATTIMENTO O DISTRUTTI AL SUOLO :

903

Risultati ottenuti
in trenta mesi di guerra
contro la flotta avversaria

Unità da guerra affondate da bombe e da siluri: 62

- 20** incrociatori
- 3** incrociatori ausiliari
- 18** cacciatorpediniere
- 1** torpediniera
- 6** sommergibili
- 1** monitore
- 1** posareti
- 1** cannoniera
- 6** motosiluranti
- 5** unità imprecisate

Unità da guerra danneggiate da bombe e da siluri: 209

UNITÀ MERCANTILI AFFONDATE
(CON BOMBE E SILURI) :

117 (882.330 TONN.)



UNITÀ MERCANTILI DANNEGGIATE
(CON BOMBE E SILURI) :

123



Attività dell'Aviazione da trasporto

In trenta mesi di guerra, gli aerei da trasporto, operando su tutti i fronti, dalla Russia all'Africa Orientale, hanno percorso un numero di chilometri pari a circa 1000 giri del mondo compiuti all'Equatore. L'inconfondibile sagoma dei nostri « Marsupiali » è cara ai fanti, agli aviatori, ai marinai e alle popolazioni civili, perché tutti coloro che hanno vissuto lontani dalla Patria, hanno imparato a conoscere e ad amare gli uomini e le macchine dell'Aviazione da trasporto italiana, specialità dei combattenti « instancabili ».

Questo apparecchio, denominato comunemente « Marsupiale » può trasportare nella capace fusoliera un velivolo da caccia con le ali smontate, ovvero motori, armi e gran copia di materiali bellici di ogni genere.



Extrait de la brochure de propagande « 30 mesi di guerra » - Document de l'auteur

Mais, le 25 Août 1944, lorsque les allemands tentèrent par la force d'intégrer les unités italiennes dans la Luftwaffe, les italiens s'y opposèrent par la force, allant jusqu'à saboter matériels & installations. Après négociation, les personnels seront envoyés en instruction en Allemagne, d'où ils ne reviendront qu'au début du printemps, et ne prendront que brièvement part aux derniers combats d'Avril 1944.

Malgré son histoire mouvementée, le 1er Groupe de Chasse revendiqua la destruction de 113 avions alliés !

Le second groupe prit le nom de « Gigi tre Osei » (Gigi 3 oiseaux) fut créé début 1944 mais, après seulement quelques combats, rétrocéda ses M.C.205 au 1er groupe, afin d'être équipé entièrement Messerschmitt Bf-109 G allemands, qui arrivèrent le 30 Mai. Avec ces avions, ils aident le 1er Groupe à la défense des zones industrielles du Nord de l'Italie.

Contrairement au 1er Groupe, ils acceptent d'être intégrés à la Legione Aerea Italiana, et placés sous le commandement tactique de la Luftwaffe, et descendent en à Vérone. Ils combattent jusqu'à la reddition des forces l'Axe en Italie, le 25 avril 1945, et revendiqueront la destruction de 114 avions alliés.

Le 3ème groupe fut constitué le 11 Août 1944 et prit le nom de « Francisco Barraca », as italien de la Grande Guerre. Les Messerschmitt, ainsi que les avions italiens de dernière génération dotés de moteurs DB-605 étant réservés aux premiers groupes, le 3ème ne fut équipé que de Macchi M.C.202 dépassés. Malgré cela, il défendit la Vénétie, et remporta 2 victoires aériennes, bien qu'au printemps 1945 de nombreux aviateurs, décus, aient commencé d'eux-mêmes à regagner leurs foyers.

Enfin, le 4ème groupement de chasse ne fut jamais un « Gruppo », mais devint en Janvier 1944 la Squadriglia complémentaire d'allarme « Montefusco-Bonnet », dotée d'un équipement mixte de Macchi M.C.205 et Fiat G,55 «Centauro », qui obtint 7 victoires en protégeant le Piémont. Elle rejoignit le 1er Groupe durant l'été 1944.

Malgré le côté politique, il faut saluer le courage et l'allant de ces quelques centaines d'hommes, qui ont combattu jusqu'au bout, pour empêcher ou du moins limiter le bombardement de leur patrie, plus que par conviction politique pour un régime auquel beaucoup n'adhéraient plus ...

Passons à une spécificité italienne qui avait impressionné les allemands, les avions-torpilleurs :

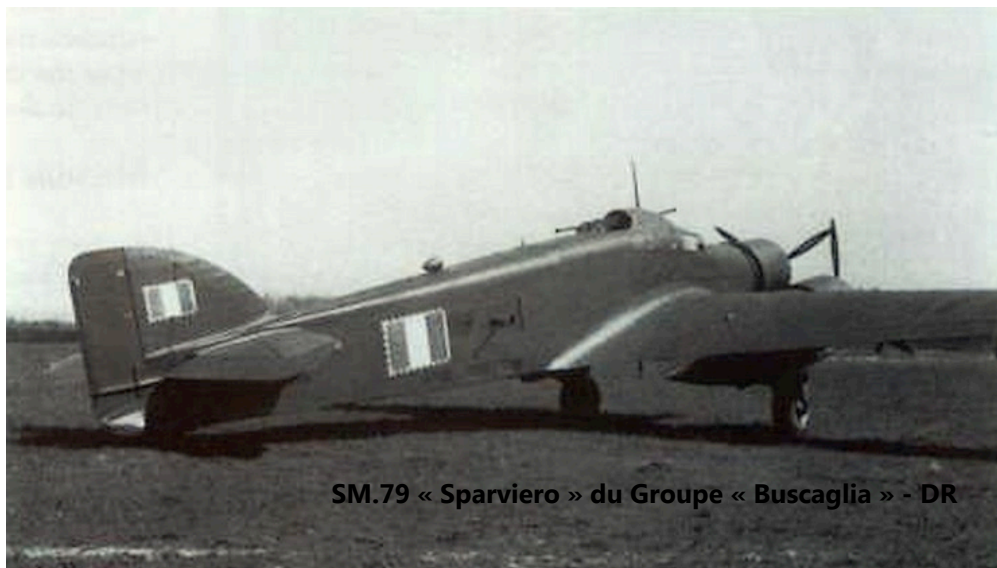
Pendant que la chasse se constituait, fin 1943 le capitaine Faggioni créait le Groupe Aerosiluranti "Buscaglia", doté d'avions torpilleurs S.M.79 « Sparviero » trimoteurs, en service depuis 1935 et toujours produits par Reggiane fin 1943.

Basés en Toscane et en Sardaigne, ces appareils furent très actifs en attaquant les navires du débarquement d'Anzio. Mais, faute de renouvellement, leur action diminua peu à peu, malgré un coup d'éclat : l'attaque de Gibraltar le 5 Juin 1944. Ils continuèrent néanmoins à gêner la navigation alliée en Méditerranée.

Les derniers équipages se rendirent leurs armes après avoir saboté leurs avions, le 25 avril 1945.

Enfin, cette courte présentation de l'ANR ne saurait être complète sans citer les 2 groupes de transport aérien « Terracciana » et « Trabucchi », dotés respectivement de Savoia-Marchetti S.81 et S.82, que les allemands intégrèrent dans la Luftwaffe en tant que Transport Gruppe Italien 10 et 110, et qui assurèrent jusqu'à la fin des combats des missions de ravitaillement et de transport de personnels, essentiellement à destination de l'Est.

Fiat G.55 « Centauro » du Musée de Vigna di Valle (photo Alexandre Sanguedolce)



SM.79 « Sparviero » du Groupe « Buscaglia » - DR

Gigi tre osei



pennano, battono ormai qualsiasi tipo di rondine che sorvoli la stalla croata del deserto dove non vi sono fili, se non quelli invisibili della sorte.

Quando scoppia la bomba, Gigi è preoccupato per il Comandante. Va a finire che, se fanno tanto da impuntarsi, gli fanno saltare la promozione. Il Comandante è preoccupato per sé e per Gigi. Va a finire che, se fanno tanto di impuntarsi sulla necessità di « non costituire un precedente », lo trasferiscono un'altra volta. In ogni modo non si può far altro che continuare a far la guerra, smadonnare un po' per il tempo che si perde a scrivere una relazione giustificativa, attaccarsi a tutte le « maniglie » possibili e chinare la testa sotto la burrasca che si avvicina. Ma la guerra continua, il 150° fa mi-

Dessins illustrant les souvenirs d'un ancien du 2ème Groupe publiés dans Ali Nuovo d'Avril 1951

Distintivi, si sa, ve ne sono di tutti i tipi. C'è quello spiritoso, quello insultoso, quello asseccato e quello invece stentato al punto da ricordare un marchio di fabbrica male ideato e peggio realizzato. E vi sono anche i distintivi ermetici.

Quello del 150° Gruppo Caccia appartiene all'ultima categoria. È un distintivo che ha bisogno di una spiegazione, altrimenti non lo si capisce; un distintivo con una storia. Eccola:

« Gigi tre osei » era un ufficiale di complemento. Era il sottotenente pilota Luigi Canebele, un allanista olimpionico che, dopo essersi laureato in ingegneria aeronautica, aveva conse-

e ne venne fuori una scassata, un rapporto incidente di volo dovuto ad indisciplina, una busta gialla di arresti, la solita minaccia di addebitargli l'aeroplano e il trasferimento finale ad un reparto nel quale si doveva volar piatti per forza.

In questi casi non si transige. Chi giudica e punisce dimentica che ai suoi tempi ha fatto anche lui qualche bella puntata, oppure ricorda di averne fatto qualcuna e di essere andato a finir dentro, oppure, e questo è il peggio, ricorda d'aver accompagnato al campo-santo qualche amico al quale la puntata era costata troppo cara... Allora, anche se in un primo tempo s'era lascia-

portatemi con voi in Africa e rinsavirò ».

« Ma sai che sei un bel tipo? Ma come vuoi che faccia? ».

« Fate come volete, Comandante, ma non lasciatemi qui! ».

« No senti: adesso qui tu ci rimani. Vuol dire che se proprio ti scappa di far la guerra ti richiederò e raggiungerai il Gruppo laggiù ».

« Comandante, non richiedete niente, portatemi con voi subito ».



Le reggiane 2002 de Limoges
Le seul avion italien de la guerre préservé en France ne l'est même pas sous ses couleurs d'origine ...

L'origine de la famille des chasseurs Reggiane remonte à 1938, lorsque Roberto Longhi et Antonio Alessio dessinèrent le Reggiane 2000, inspirés notamment par le Seversky P-35 qu'ils avaient pu étudier aux USA. Le premier prototype vola le 24 Mai 1939 et, avec un moteur Piaggio P.XI de 1.000 CV, révéla rapidement de bonnes performances, sauf en vitesse de pointe. Il fut commandé en série par l'Italie (quelques dizaines), et par la Suède (60) et la Hongrie (70, puis une série II construite sous licence), ainsi que par l'Angleterre (300 exemplaire commandés en Juin 1940, annulés en Juin).

De ce chasseur fut dérivé le Reggiane 2001, avec un moteur allemand DB-601 construit sous licence par Alfa-Roméo, le RA-1000 RC 41, construit à 252 exemplaires. L'ultime développement de cette série de chasseurs fut le magnifique Reggiane 2005, équipé d'un DB-605 de 1.475 CV, atteignait 625 km/h, et dont quelques rares exemplaires équipèrent l'ANR ...

Mais l'Italie manquait de chasseur-bombardiers. Il fut donc décidé, en 1940, de revenir au moteur en étoile, plus résistant aux tirs venant du sol, et d'adapter un moteur plus puissant (le Piaggio P.XIX de 1.175 CV) sur un fuselage renforcé, et une aile comportant 3 points d'attache pour des bombes de 100 et 250kg et 2 mitrailleuses ... Ainsi naquit fin 1940 le Reggiane 2002 "Ariete".

Commandé lui aussi en série à 200 exemplaires par la Regia Aeronautica, cet appareil fut d'abord utilisé principalement en Sicile, où ils subirent de fortes pertes. Tous les avions de la commande initiale n'étaient pas terminés au moment de l'Armistice, ce qui rend difficile la datation de "notre" avion. De plus les Allemands, intéressés par l'avion, relancèrent la production fin 1943, et une cinquantaine d'exemplaires furent rapidement terminés pour la Luftwaffe, puis encore 14 autres "Ariete" construits pour l'ANR.



Le reggiane 2002 de Limoges

Lors de l'Armistice, les allemands avaient également une vingtaine de Reggiane 2002 à Lomate Pizzolo et Reggio Emilia, qu'ils regroupèrent avec les appareils neufs, afin de les utiliser contre les insurrections des maquisards

2 escadrilles furent équipées de ces avions et formèrent le Fliegerzielgeschwader 2, rattachée à la Luftflotte 3 en avril 1944. Commandées par l'Oberst Hermann Von der Bongart, les pilotes venaient des horizons les plus divers : unités de transport, volontaires de différentes nationalités, etc ... L'unité prit le nom de Geschwader Bongart, et aurait même un temps été rattachée au mystérieux KG 200 lors d'un de ses premiers engagements : l'appui au sol de l'attaque des maquis Vercors ...

Dans seconde moitié de Juin 1944, l'unité avait déjà perdu sur panne ou accident (pilotes peu ou mal formés) près d'un tiers de ses Reggiane, et opérait contre les maquis, principalement contre ceux du Limousin et de la Bourgogne. Les appareils décollaient de Dijon, Lyon, Bourges, Nancy et Clermont-Ferrand.

C'est le 16 ou le 19 Juin que "notre" Reggiane fut abattu, en attaquant le maquis de Georges Guingouin, alors situé à une quarantaine de km au SE de Limoges. On ignore encore les cause réelle de sa chu-

te : rafale de fusil-mitrailleur ou dérèglement des synchronisateurs de tir, mais l'appareil s'écrasa à la lisière de la forêt de Chateauneuf.

Son pilote réussit à échapper à la capture et à rejoindre les allemands. Son identité de son pilote est incertaine, mais il s'agirait d'un français, vraisemblablement de la région (ce qui expliquerait la précision des bombardements ce jour-là), qui mourra quelques mois plus tard lors du repli allemand.

L'épave principale de l'avion, elle, fut récupérée et entreposée sans ses ailes dans les Jardins de l'évêché de Limoges par Guingouin comme symbole de la "Victoire contre le fascisme", où elle resta en plein air jusqu'à la fin des années 70. La restauration, commencée par des bénévoles des associations de Résistants, fut terminée par l'Armée de l'Air à la base de Limoges-Romanet, avec quelques "emprunts" à des matériels plus récents, notamment pour la verrière et le capot-moteur.

Présenté à nouveau au public au début des années 90, le Reggiane est une des pièces principales du Musée de la Résistance de Limoges, qu'il a suivi au cours de ses déménagements pour rénovation ...

Par un curieux "coup du sort", une de ses mitrailleuses et son collimateur de tir sont maintenant exposés au dos des armes personnelles de Georges Guingouin ...



Aux couleurs italiennes début 1943, un appareil de la 239ème Squadriglia à Regio Calabre (DR)

Sources principales :

- *Conversations avec Pierre Grasser (Master 1 - Enjeux, conflits et systèmes internationaux à l'Université Paris IV La Sorbonne)*

- *L'Aile Brisée, par Grégory Aleji, Hors-Série N°13 du Fana, 2000*

- *Camouflages and Markings of the Aeronautica Nazionale Repubblicana, par Fernandino d'Amico & Gabriele Valentini - Ian Allan Publishing*

Article de Rémi Baudru dans le Fana N°292 de Mars 1994

KG-200, de Geoffrey J. Thomas & Barry Ketley, Hikoki 2003

Archives Reggiane - Photos de l'auteur sauf mentions contraires



Le moteur Piaggio P.XIX RC 45 est visible sous le capot



Collimateur de tir S.Giorgo, probablement type C



Une des mitrailleuses Breda-SAFAT de l'avion



L'épave du Reggiane, peu après son atterrissage forcé (Musée de Limoge)

La ligne gothique Allemande en Italie

par Jean Cotrez



Jusqu'à la mi 1942, l'armée allemande balaye tout sur son passage dans une guerre offensive basée sur le mouvement et la rapidité. L'Europe est sous la botte hitlérienne et l'URSS menace de s'effondrer. Les Allemands n'ont alors aucune raison de se pencher sur le concept des fortifications, ce seul mot portant en lui la notion de défensive alors que l'armée allemande est toute tournée vers l'attaque.

Fin 1942, la tendance s'inverse. La VIème armée de Paulus se fait lamener à Stalingrad (janvier 1943), Montgomery vole de victoires en victoires en Afrique du Nord, les U-boats de Dönitz dans l'Atlantique, de chasseurs qu'ils étaient sont devenus les proies quant à la Luftwaffe, son seul rôle est désormais de tenter de protéger le Reich des vagues de bombardiers anglais et américains qui déferlent jours et nuits.

En 1943, l'Allemagne est partout sur la défensive. Devant la progression des alliés en Afrique du Nord, Hitler est persuadé que la prochaine cible sera les Balkans.

L'opération d'intoxication « Mincemeat » montée par les services secrets anglais le renforcera dans cette idée. De plus il est persuadé que les alliés vont également s'en prendre à la Sardaigne, alors que à l'OKW, les généraux pensent plutôt à la Sicile. Cette vision du Führer fera que jusqu'au printemps 1943, rien ne sera entrepris en terme de fortification ni en Sicile ni en Italie même.

Ce n'est qu'en mars 1943 que des effectifs de l'organisation Todt qui ont commencé l'édification du mur de l'Atlantique arrivent en Italie pour débiter la construction de lignes de défenses. Ils sont aidés par leurs alliés italiens mais le manque de moyens fait que les choses ne seront pas aussi simples qu'en France.

Le semi échec du débarquement de Salerne en septembre 1943, conduit le général Kesselring, commandant des forces allemandes en Italie à entamer la construction d'une série de lignes de fortifications au sud de Rome qui courent des rives de la mer Adriatique jusqu'à celles de la mer Tyrrhénienne. Ces lignes de défense successives ne sont pas des lignes d'arrêt comme le sont la ligne Maginot ou le mur de l'Atlantique. L'objectif des ces lignes de défense en profondeur est de ralentir les assaillants afin de pouvoir préparer des contre-attaques.

Séparées entre elles par quelques kilomètres, elles permettent aux défenseurs, en cas d'enfoncement de se replier en bon ordre vers la ligne suivante et de reprendre le combat. Cette nouvelle ligne constituant pour les alliés un nouveau point de résistance.

Pas loin d'une quarantaine de lignes sera ainsi érigée, parmi lesquelles les lignes Vicktor, Barbara, Bernhardt, Dora, Hitler, Caesar, Albert, Gudrun, Gengis Khan, Erika etc...cette liste n'étant pas exhaustive.

Au sud de Rome, les Allemands construiront 3 lignes de défenses principales :

La ligne Reinhard

La ligne Gustav

La ligne Hitler

La première était formée de plusieurs ouvrages légers de campagne et s'étendait sur 120 km vers le sud. Au-delà derrière les rivières Garigliano et Rapidi, courrait la ligne Gustav avec en son centre, le monastère du Monte-Cassino, fortement défendu. La ligne Hitler quant à elle, reliait Terracina et l'aile nord de la ligne Gustav. Elle était fortifiée par des abris en béton et des pièges antichars.

Au nord, les Allemands implantent, entre autres, la ligne « Gothique », dernier rempart avant les Alpes et le cœur de l'Europe.

LIGNES DE DEFENSE EN ITALIE :

La géographie du territoire italien permet aux Allemands de pleinement appliquer leur théorie de lignes de défense en profondeur, s'appuyant sur un relief accidenté avec des sommets élevés, des rivières nombreuses coupant la péninsule dans le sens de la largeur et qui représentaient autant d'obstacles supplémentaires pour les alliés lors de leur remontée vers le nord et Rome, en particulier pour les blindés, ces cours d'eau représentant autant d'obstacles antichars naturels. Les routes principales sur lesquelles auraient pu facilement se déplacer les troupes et les véhicules alliés étaient orientées sud-nord et souvent cheminaient par des passages obligés dus au relief du terrain et ses passages étaient faciles à couvrir pour qui tenait les sommets environnants. D'une côte à l'autre la LG n'est traversée que par 8 routes principales (dont les 2 côtières) et 2 axes de moindre qualité dont un passe par la passe du Giogo Autre avantage et non des moindres pour ceux qui tenaient les sommets, ces derniers étaient de formidables observatoires qui permettaient de suivre « en direct » tous les mouvements de troupes, voire le déclenchement des offensives. Enfin ces combats de retardements permettaient aux Allemands de renforcer les lignes suivantes en cas d'enfoncement de lignes précédentes et d'y acheminer des réserves si nécessaire.



Rangées de dents de dragons dans la région de Ravenne (photo alfa 1965)

LA LIGNE GOTHIQUE :

Construite en partie dans la chaîne montagneuse des Apennins et s'adossant aux rivières, cette ligne de défense discontinue s'étend sur 320 km depuis le sud de la Spezia sur la côte tyrrhénienne jusqu'à Pesaro au sud de Rimini sur la côte adriatique. A certains endroits elle est d'une profondeur de plusieurs dizaines de kilomètres, cet espace étant comblé de champs de mines. Elle est équipée de 2500 emplacements de mitrailleuses dont les PzKpfw I et II installées sur tobrouks et les MG Panzernests armés de Mg34 qui étaient des abris pour 2 hommes, en acier

coulé en forme de cloche d'un poids de 3.2 tonnes. L'épaisseur maxi du blindage était de 13 cm et le toit était équipé de périscopes. Ils étaient acheminés à l'endroit où l'on voulait les installer. On creusait un trou d'environ 5m³ et on basculait celui-ci dans le trou. Il ne restait plus qu'à reboucher et à camoufler la cloche. En terme d'emplacement de combat la ligne est armée d'environ 500 positions antichars incluant les Panzerstellungen dont on va reparler. Enfin de nombreux abris de campagne (en bois), de blockhaus et de tunnels directement creusés dans le roc permettent à la troupe de s'abriter lors des bombardements aériens ou terrestres. 120 km de barbelés et des km de fossés antichars de 3 mètres de profondeur sur 4.5 de large dans les parties non montagneuses propices aux mouvements de blindés, complètent l'ensemble.



Fossé antichar

Pour la petite histoire la ligne gothique sera rebaptisée ligne verte à la demande expresse d'Hitler suite à une de ses intuitions. Il pense en effet que ce nom de ligne gothique pourrait révéler à l'ennemi, l'importance extrême que représente cette ligne de fortifications pour les Allemands. Il demande donc à ce qu'elle soit rebaptisée d'un nom moins ronflant. Elle deviendra donc la « ligne verte »... On parlera dans certains cas de ligne verte 1 et 2. En effet elle est doublée sur une certaine longueur par une seconde ligne qui court parallèlement à quelques km de la première depuis le sud de Rimini jusqu'à la passe de la Futa où elles se rejoignent.

La construction débute fin 1943 mais les travaux sont suspendus afin de concentrer les moyens humains et matériels sur l'édification des lignes « Gustav » et « Hitler ». Ils ne reprendront sur la LG qu'à l'été 1944 suite aux succès des alliés sur les lignes précédentes. Devant l'urgence, les Allemands emploieront, en plus des personnels de l'OT, des techniciens de l'est et de Scandinavie et surtout des milliers de travailleurs civils forcés italiens. Comme ce qui se produit sur la construction de l'AW en France avec la main d'œuvre française réquisitionnée, les Italiens requis travaillent au ralenti et n'hésitent pas à saboter le travail quand l'occasion se présente. La majorité des travaux a lieu la nuit à cause de la supériorité aérienne totale dont bénéficient les alliés.

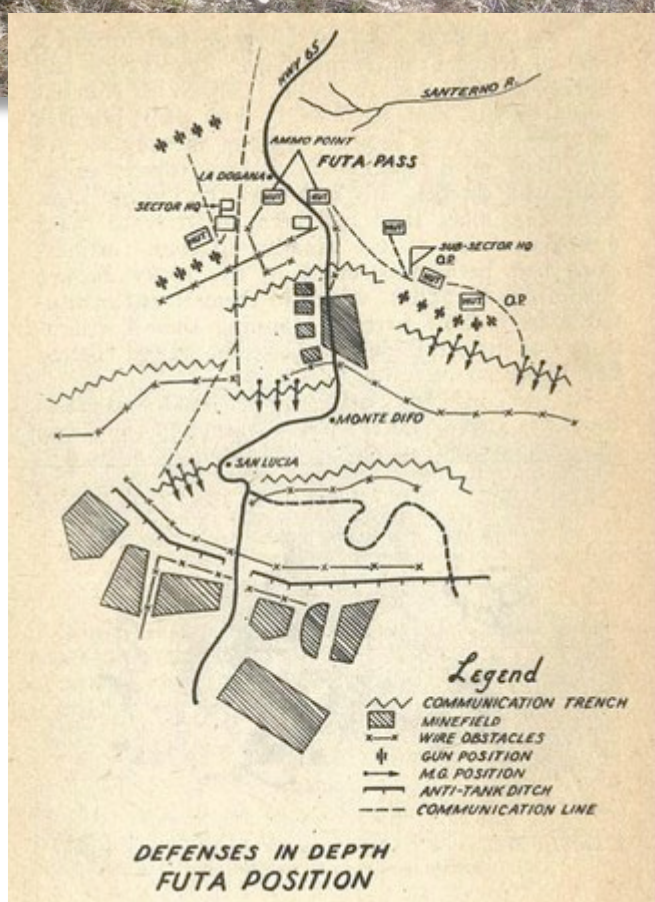
La ligne s'avère globalement très puissante, cependant un de ses points faibles est la zone côtière autour de Pesaro, zone tenue par la X^{ème} armée du général von Vietinghoff. Il était prévu dans ce seul coin de semer 200 000 mi-

nes anti-personnels et antichars. En fait seulement la moitié de ce chiffre sera effectivement implanté fin août 1944. Un autre secteur faible était la passe de Futa le long de la route 65 qui relie Florence au sud à Bologne au nord de la LG. Kesselring demandera le renforcement des fortifications de cette zone. Champs de mines, fossés antichars, réseaux de barbelés, nids de mitrailleuses, tranchées et enfin 2 tourelles « panther », une dans la passe même, l'autre dans le village de Santa Lucia, viendront renforcer la zone.

Une des particularités de l'armement présent sur la LG est la présence de tourelles de chars « panther » montées sur tobrouk ou abris spécifiques dont on reparlera plus loin. On ne trouvera pas de gros blockhaus abritant de lourdes pièces d'artillerie sur la LG. Ce type de blockhaus et d'armement n'étant présents que dans les zones côtières où les Allemands voulaient être sûrs d'être en mesure de repousser des débarquements amphibies type Anzio visant à prendre les lignes de défense à revers. C'est seulement dans ces secteurs côtiers et pour les mêmes raisons que l'on retrouvera des rangées de « dents de dragons » antichars.



Blockhaus dans le secteur de Santa Luccia



Plan des défenses de Futa pass

LA TOURELLE DE CHAR « PANTHER » ou Pantherturm ou Panzerstellung :

En Afrique du nord, les Allemands ont commencé par enterrer des chars endommagés ou ayant des avaries de moteur, par exemple. Devant les succès remportés par ces armes nouvelles, ils envisagent de standardiser l'utilisation de tourelles de chars, soit de prises, soit de blindés allemands. Le meilleur compromis pour ce type d'utilisation est la tourelle de char type Panther avec son blindage déjà conséquent et son redoutable canon de 7,5 cm KwK 42L/70 et d'une mitrailleuse MG.34. Ces tourelles étaient simplifiées par rapport à celles qui équipaient les chars de combat. Sur une version ultérieure, la coupole d'origine trop visible sera remplacée par une trappe d'accès moins proéminente et équipée d'un périscope. Autre différence moins visible, le toit de la tourelle voit son blindage passer de 16 mm sur les chars à 40 mm. En effet la tourelle étant fixe, une fois repérée, elle risquait fort de subir une riposte vi-

goureuse de la part de l'artillerie ennemie, d'où l'évolution du blindage. La tourelle est installée soit sur un tobrouk type Vf 250, soit sur un abri en bois, soit sur un abri spécifique en acier. A partir de mai 1944, la tourelle sera également installée sur un blockhaus spécifique de type R687. Le système de mise en rotation de la tourelle est différent selon l'abri sur lequel elle repose. Sur le R687, le local juste en dessous de la tourelle abrite un moteur entraînant une pompe hydraulique qui permet, comme sur les chars, la mise en rotation. Ce système permet une vitesse de rotation de 6° par seconde

(soit 1 minute pour un tour complet). Quand la tourelle est installée sur un abri en bois, elle repose sur une plaque boulonnée sur la structure en bois et est là encore entraînée par un moteur. Mais pour revenir aux abris acier préfabriqués par l'OT, ils se composent de 2 parties destinées à accueillir la tourelle de char. La partie supérieure recevait le chemin de roulement de la tourelle et constituait le poste de combat. On pouvait y stocker 175 obus de 75 mm et 4500 coups de Mg.

La partie inférieure était divisée en 3 parties :

- la salle de repli équipée de 9 couchettes rabattables, d'un poêle de chauffage et d'une issue de secours.
- Un local équipé d'une échelle métallique qui relie la salle de repli au local de combat.
- Un second local abrite un groupe électrogène qui assure l'éclairage de l'ensemble. Un ventilateur manuel permet de renouveler l'air quand le canon est en action. On trouve également un compresseur fournissant de l'air comprimé dont le rôle est d'évacuer vers l'extérieur la fumée du canon après chaque tir. Sans ce dispositif, l'air à l'intérieur de la tourelle deviendrait irrespirable très rapidement lors des tirs.

Les 2 parties étaient soit directement enterrées, soit disposées dans une structure en béton dont les parois avaient une épaisseur de 1 à 1,5 mètre. Elles reposaient sur un radier de 30 à 50 cm d'épaisseur afin d'assurer la stabilité et l'horizontalité de l'ensemble.

A noter que dans ce genre d'installation la rotation de la tourelle était assurée manuellement à l'aide de



manivelles...ce système étant le système de secours sur les tourelles installées sur les chars quand le système principal hydraulique tombe en panne. Au dire des utilisateurs, du fait du rapport réducteur des engrenages, la rotation de la tourelle était très lente, environ 2 degrés par seconde soit 3 minutes pour un tour complet de la tourelle et ne facilitait pas les choses pendant les combats.

Selon des sources allemandes de l'époque en charge de l'évaluation des armements sur la LG, une dizaine de tourelles « panther » furent installées, complétées par 18 autres de modèles « Panzer I et II ». 32 autres étaient en cours d'installation au déclenchement de l'offensive alliée. Pour revenir au modèle « panther », 268 étaient opérationnelles au 31 mars 1945 sur l'ensemble des fronts occidentaux, dont 48 pour la seule Italie. Ces tourelles étaient occupées et mises en œuvre par les Panzertruppen qui avaient constitué des unités spécifiques pour servir cette arme. L'équipage était constitué de 3 hommes : le chef de tourelle, le tireur et le chargeur.

RESUME DES COMBATS SUR LA LIGNE GOTHIQUE :

Côté allié, le général Alexander commande le XV^{ème} groupe d'armées comprenant la V^{ème} armée US sous les ordres du général Clark et la 8^{ème} armée britannique sous les ordres du général Leese. Les 2 armées se partagent moitié, moitié le front d'est en ouest qui est coupé à peu près au centre de l'Italie. Même dispositif du côté allemand où le général Kesselring chef du groupe d'armées C « sud-ouest » a sous ses ordres le général von Vietinghoff, commandant la X^{ème} armée qui occupe la partie est du front et le général Lemelsen et sa XIV^{ème} armée qui a en charge la partie ouest du front.

Les combats pour la prise de la LG, baptisés opération « Olive » impliquent 1200000 hommes des 2 camps. Du côté allié l'attaque sera menée sur 2 fronts simultanément.

La 8^{ème} armée britannique épaulée par des unités polonaises, néo-zélandaises, indiennes, grecques et italiennes mènera l'attaque sur le flanc adriatique de la LG pendant que la V^{ème} armée US comprenant des unités anglaises, indiennes, italiennes, sud-africaines et brésiliennes attaquera dans le massif des Apennins. Les tergiversations alliées sur les plages d'Anzio font que la X^{ème} armée allemande a pu se replier en bon ordre sur la LG.

Outre la supériorité aérienne et matérielle, les alliés peuvent s'appuyer comme en France, sur la résistance locale très à l'aise dans les reliefs escarpés de l'intérieur du pays. Les partisans perturbent fortement la circulation de l'occupant et s'attaquent aux communications. Les attentats contre les personnes (gradés) sont réguliers.

La nuit du 25 au 26 août 1944 les Anglais attaquent dans le secteur de Pesaro et percent les lignes allemandes sur le fleuve Foglia. Par contre la X^{ème} armée allemande résiste aux alentours de Rimini. L'artillerie alliée dans ce secteur tira 1.5 million d'obus et l'aviation effectuera 115 000 sorties.

Les Américains lancent la seconde partie de l'offensive contre la LG le 12 septembre à travers les Apennins après de puissants bombardements. Le 18, la passe du Giogo di Scarperia est conquise et 3 jours plus tard la 14^{ème}



armée allemande est chassée de la passe de la Futa. La double percée se poursuit en octobre et novembre au centre vers Bologne et à l'est en direction de Ravenne. A ce moment là le mauvais temps arrive et les offensives s'arrêtent en décembre. Jusqu'en mars 1945, on assiste à une guerre de position, les alliés grignotant ici et les Allemands contre attaquant là, obligeant les alliés à rester sur la défensive. L'ultime offensive sur la LG aura lieu le 9 avril 1945. Les alliés percent dans la vallée de Comacchio, à Massa Lombarda et au sud-ouest de Bologne, qui tombe le 21 avril.. Les restes des troupes allemandes en retraite sont bloqués le long du Pô, devenu infranchissable en raison de la destruction des ponts par l'aviation alliée. Des combats sporadiques continuent à se produire jusqu'au 2 mai 1945, date de la reddition générale en Italie.

Les pertes totales lors des combats pour la LG sont estimées à 100.000 victimes incluant les civils italiens. Du côté militaire on estime les pertes à 30.000 du côté allié et 42.000 du côté allemand.

Sources :

- magazine 39-45 nros 182 et 183.
- « german defences in Italy in world war II »chez Osprey publishing



Carte des opérations de septembre 1944 sur la ligne gothique

Les batailles d'automne *septembre - novembre 1944* Par Frédéric Bonnus



En 1944, vers la mi-septembre, le général Alexander, commandant les armées alliées d'Italie, se trouva devant un dilemme stratégique. Pendant les trois semaines qui venaient de s'écouler, la VIII^e armée avait attaqué la X^e armée allemande sur la côte adriatique, à l'ouest de Pesaro. Mais malgré la brillante percée, réalisée d'entrée, des positions défensives qui constituaient la ligne Gothique proprement dite, la VIII^e armée piétinait dans l'enchevêtrement des redoutables positions défensives qui s'appuyaient sur les lignes de hauteurs successives au sud-ouest de Rimini, perpendiculairement à l'axe de marche des Britanniques.

Le plan primitif d'Alexander pour la campagne d'automne comportait ce que le général appelait un « direct de deux poings », une première attaque de la VIII^e armée du général Leese le long de l'Adriatique, suivie par une autre menée par la V^e armée américaine du général Clark sur le front central de l'Apennin. Il avait été entendu que Clark n'attaquerait que lorsque Leese aurait débouché les plaines au-delà de Rimini. Mais le retard pris avait amené Alexander à changer ses plans. Le temps se gâtait chaque jour davantage dans cet automne italien et la pluie, qui transformait les routes en bourbiers et ralentissait tous les mouvements, était de plus en plus fréquente.

Alexander savait bien que le temps n'était pas son allié. Il inspecta le front de la VIII^e armée, le 8 septembre. Il décida alors de ne plus attendre et de découpler la V^e armée au nord de Florence.

« Dès que la Ve armée aurait repoussé l'ennemi derrière la ligne Gothique, écrivit-il plus tard, elle lancerait une attaque de grand style pour obtenir la rupture et je pensais qu'à ce moment la VIII^e armée serait en mesure d'attaquer les positions de Rimini ; ainsi nous aurions pu empêcher Kesserling de manœuvrer ses réserves d'une aile à l'autre en lui assénant sans arrêt des coups de boutoir par chacune de nos deux armées. »

La chaîne de l'Apennin à laquelle se heurtait maintenant la V^e armée, s'étendait sur une largeur de 80 kilomètres et certains de ses sommets atteignaient 1500 mètres. Derrière la montagne, la route n°9, toute droite, courait en diagonale de Rimini, sur le front de la VIII^e armée, jusqu'à Bologne, en passant par Forli, Faenza et Imola.

Si Clark réussissait à franchir la montagne et à couper la route n°9, les forces allemandes de l'Adriatique seraient en danger. Deux cols principaux coupaient la chaîne au nord de Florence, sur le front de la V^e armée. L'un – le meilleur des deux – était le col de Futa, à 32 kilomètres de Florence, sur la route n°65, qui menait à Bologne. L'organisation Todt, qui avait construit la ligne Gothique, avait deviné que les Alliés exerceraient là leur effort principal. Les organisations défensives du Futa étaient très complètes avec barbelés, tourelles de char enterrées, et un fossé antichars long de 5 kilomètres. A quelque 11 kilomètres à l'est, se trouve le col du Giogo, sur la route qui va de Florence à Firenzuola et à Imola sur la route n°9. Ce col était, lui aussi, bien défendu par une série de postes établis dans la montagne, mais l'attention que les Allemands avaient portée au col de Futa les avaient un peu détournés du Giogo, où ils ne s'attendaient guère à une action alliée.

D'abord, en effet, Clark comme l'avait prévu l'Organisation Todt, avait envisagé l'attaque de Futa, mais le repli rapide des Allemands au nord de Florence le fit changer d'avis. Il porta son choix sur le Giogo. Ce choix était excellent car la limite des zones d'action entre les X^e et XIV^e armées allemandes passait dans cette région, créant dans le commandement allemand cette confusion supplémentaire qui résulte toujours d'une responsabilité partagée.



Prisonniers Allemands

Sur beaucoup de points, la position de Clark, eu égard aux forces placées sous ses ordres, ressemblait à celle de Leese vis-à-vis de sa VIII^e armée. Comme Leese, il disposait d'une force blindée importante, force qu'il ne pouvait pas déployer dans de bonnes conditions, et d'une infanterie beaucoup trop faible. Il disposait de trois corps d'armée : Le 2^e C.A. US fort des 34^e, 85^e, 88^e et 91^e divisions d'infanterie ; le 4^e C.A. US qui comprenait, outre la 1^e division blindée US et la 6^e division blindée sud-africaine, un groupement tactique de la 92^e division noire américaine, et le 13^e corps britannique du général Kirkman, composé de la 1^e division d'infanterie britannique, de la 6^e division blindée, de la 8^e division indienne d'infanterie et de la 1^e brigade blindée canadienne.

La XIV^e armée allemande, commandée par le général Lemelsen, avait deux corps en ligne : le 14^e blindé et le 1^e de parachutistes. Les deux corps, à la fin de la première semaine de septembre, disposaient au total de cinq divisions. De l'ouest à l'est, à partir de la Méditerranée, c'étaient : la 16^e division SS de grenadiers panzers, les 65^e, 362^e et 334^e D.I. et la 4^e de parachutistes.

Faisant face à Clark, à l'est de Futa, la division de droite de la X^e armée de Vietinghoff, la 715^e D.I. La XIV^e armée de Lemelsen n'avait pas l'expérience des anciens de la X^e. Elle s'était fait sévèrement étriller, pendant la retraite, au nord de Rome, et certaines de ces réserves, c'était le cas des parachutistes par exemple, étaient composées de recrues qui n'avaient jamais tiré de munitions réelles. Le 8 septembre, un ordre fut transmis au 12^e régiment de parachutistes, auquel était confiée la garde du Giogo : « *la position doit être tenue jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche, même si l'ennemi pénètre dans la position, et sous le plus violent bombardement d'artillerie et de mortiers* ».

Clark passa à l'attaque contre le Giogo le 10 septembre, son 2^e corps à cheval sur la route n°65, le 13^e corps britannique à droite, sur le terrain le plus difficile, et le 4^e corps US à gauche, maintenant la pression sur le flanc allemand. Le jour suivant, le 2^e et le 13^e corps avaient tous les deux franchi la Siève et l'infanterie américaine se préparait à attaquer les pics de Monticelli et d'Altuzzo, hauts de 900 mètres, qui gardaient l'entrée du col du Giogo.

Le général Keyes, commandant le 2^e corps, avait lancé sa 85^e division à l'attaque. Le 338^e régiment de la division se porta à l'assaut de l'Altuzzo dans un combat acharné et sanglant qui dura du 12 septembre à minuit jusqu'au crépuscule du 14. On se rendit rapidement compte de la détermination allemande de conserver cette position ; le régiment souffrit des pertes très lourdes par feux de mousqueterie et d'armes automatiques partant de solides positions établies dans les rochers et les broussailles de l'Altuzzo ; au matin du 15, la crête était toujours fermement tenue par le 12^e régiment de parachutistes. A droite, un autre régiment américain, le 363^e de la 91^e DI US s'était taillé un chemin jusqu'à moins de 100 mètres de la crête de Monticelli, mais avait été cloué au sol par un feu nourri.

Plus loin, sur la droite, cependant, la 1^e DI britannique, attaquant la 715^e DI allemande sur les hauteurs formant limite d'armées, avait enregistré un important succès. Sa 66^e brigade d'infanterie s'était emparée du mont Prefetto, une des positions avancées de la ligne Gothique, occasion que Clark ne fut pas long à exploiter en poussant le 337^e régiment d'infanterie US en avant des positions britanniques et en s'emparant du mont Pratone, encore plus profondément enfoncé dans la position allemande. A Altuzzo, de plus, le 338^e RI US, amoindri mais indomptable, était reparti à l'assaut et avait, cette fois, remporté la victoire.

Equipe de mitrailleurs allemands en alerte



Les Allemands, eux aussi, avaient eu de lourdes pertes au cours de ces quarante-huit heures, et ils engagèrent en hâte la réserve des parachutistes, la brigade d'instruction de grenadiers. La vigilance des artilleurs et des chasseurs-bombardiers américains fut telle que certaines unités d'infanterie allemandes durent ramper pendant les dernières centaines de mètres. Ils arrivèrent trop tard. Le 338^e RI US, profitant des sanglantes leçons des deux jours précédents, avait agi rapidement, et à l'aube du 17 s'était emparé du pic. Sur les 400 hommes des compagnies de fusiliers du bataillon d'assaut, 252 avaient été tués ou blessés au cours des cinq jours de combat. L'espoir revint dans le camp américain. La V^e armée se porta en avant à travers l'organisation défensive bien établie mais, maintenant débordée du col de Futa elle s'empara de Firenzuola le 21 septembre, menaçant ainsi la route n°9, capitale pour les Allemands.

Clark lança son excellente division de réserve, la 88^e US sur la route conduisant à Imola, essayant ainsi de couper la route n°9 et de prendre au piège la X^e armée allemande. Mais la VIII^e armée s'enlisait dans une mer de boue : Kesserling put donc préparer son repli à son aise, rétrécissant son front alors que celui des Alliés s'élargissait. Il garnit la vallée du Santerno avec des troupes de quatre divisions et la 88^e division US, bien qu'elle se fût emparée de la position clé du mont Battaglia par une action d'éclat, ne put avancer au delà.

La VIII^e armée de son côté, ne pouvait plus maintenir contre Kesserling la pression qui aurait empêché ce dernier de renforcer son front devant Clark. Le temps était épouvantable et les blindés britanniques se trouvaient, au nord de Rimini, face à une plaine coupée de fossés et de canaux inondés au lieu de la terre promise qu'ils avaient espérée.

Rimini, on s'en souvient, tomba le 21 septembre aux mains des Canadiens et de la brigade grecque de montagne, appuyés par les blindés britanniques. Mais, le jour d'avant, un autre exemple de l'extrême difficulté rencontrée par les chars dans l'attaque d'une position organisée avait été fourni par les Queen's Bay, un des régiments de la 2^e brigade blindée.

Exécutant les ordres reçus, courageusement mais sans espoir, il s'était lancé à l'assaut des hauteurs dominant Rimini au sud-ouest mais avait été rapidement taillé en pièces par le feu des canons allemands de 88 relativement peu nombreux. La supériorité alliée en blindés ne pouvait plus constituer un facteur décisif dans la bataille.

Cependant, pour un bref instant, la chute de Rimini avait ranimé l'espoir des Alliés et amené les Allemands au bord du désespoir. « J'ai le sentiment désagréable que tout est en train de crouler », déclara Kesserling à son état-major après qu'il eut, avec difficulté, donné son accord à l'abandon de la ville et au repli de la X^e armée derrière la Marecchia. A la VIII^e armée, c'était la joie. *Bien que le prix payé fût très élevé*, devait plus tard écrire Alexander, *personne à la VIII^e armée ne doutait qu'une victoire décisive n'eut été remportée, car il était admis en toute confiance qu'après la percée dans les plaines de la Romagne la poursuite nous mènerait rapidement jusqu'au Pô.*

On dut presque aussitôt abandonner cet espoir. La division néo-zélandaise, le corps de chasse d'Alexander, franchit la Marecchia le 22 et se tailla un chemin à travers la 162^e division turkmène allemande, recrutée sur le front russe.



Troupes grecques de la VIII^e armée dans la bataille de Rimini en septembre

Puis, les Néo-Zélandais arrivèrent au contact de la position principale de résistance allemande, tenue par les vétérans de la 1^e division de parachutistes. Ils tinrent bon. Le 24 septembre, le rapport du soir de la division pouvait fièrement indiquer « Pendant les dernières trente-six heures, la division a repoussé vingt-sept assauts de la force d'un bataillon. Son front n'a été nulle part entamé ».

La pluie tombait de plus en plus fort. La Marecchia, dont l'eau n'atteignait pas la cheville le 22 septembre, se transforma, en une semaine, en un torrent furieux de quatre mètres d'eau boueuse ; le problème de l'établissement d'un pont sur ses rives croulantes devint un cauchemar pour les sapeurs. Du 29 septembre au 2 octobre, la pluie tomba sans arrêt, aucun gué de la Marrechia n'était plus franchissable. Les Allemands se replièrent derrière l'obstacle suivant, l'Uso, mais s'accrochèrent fermement sur les rives du Fiumicino, un peu plus au nord.

Résolument, la VIII^e armée tenta de s'arracher à la boue jusqu'à la rive sud de la rivière mais rapidement on en vint à la conclusion que le franchissement exigerait une opération de grande envergure.

Les espérances et l'élan de la campagne s'étaient transformés dans un sens que n'avait pas prévu la V^e armée de Clark, au centre. L'avenir de la VIII^e armée paraissait assombri ; mais malgré la déception éprouvée par la 88^e DI US après son assaut avorté contre Imola, les chances de la V^e armée paraissaient raisonnablement bonnes.

Keyes et le 2^e corps US étaient maintenant de nouveau sur l'axe principal de l'attaque, la route n°65 vers Bologne, tandis que Clark confiait à la 1^e brigade britannique de la Garde la défense des positions conquises autour du mont Battaglia.

Keyes continuait fermement sa poussée vers la route n°65 malgré l'inclémence du temps et, le 2 octobre, il avait atteint Monghidoro, à moins de 35 kilomètres de Bologne. Le jour suivant, Clark se rendit dans la petite ville et, depuis le toit d'une maison, put observer dans le lointain, par-dessus la vallée du Pô, la pâle ligne blanche des Alpes. *Il me semble*, devait-il dire plus tard, *que notre but était proche*. Cependant, personne ne savait mieux que lui quelle était la situation des effectifs dans la V^e comme dans la VIII^e armée. Deux jours après avoir contemplé avidement les Alpes lointaines, Clark télégraphia à l'état-major Allié, à Caserte, pour l'alerter :

« La situation en effectifs d'infanterie est à ce point critique que la suite des opérations peut en être affectée. L'arrivée des renforts et les unités de dépôt des divisions ont tout juste permis de maintenir, au cours des journées des 9 et 10 octobre, les effectifs des unités à leur niveau minimum autorisé. Les pertes dans mes quatre divisions d'infanterie au cours des cinq journées écoulées ont atteint une moyenne de 550 hommes par jour, compte tenu des retours au corps. Des combats acharnés se poursuivent contre un ennemi qui, selon toute apparence, engage toutes ses forces disponibles pour enrayer notre avance vers Bologne. Toutes les divisions sont au combat sans arrêt depuis vingt-trois jours au moins à vingt-six jours au plus par mauvais temps. Le maintien d'un courant continu de renforts d'infanterie me paraît indispensable. »

De chaque côté, on se rendait compte maintenant clairement que la plus grave menace qui pesât sur les positions allemandes au sud du Pô venait de la V^e armée de Clark. Alexander disposa enfin d'une division fraîche à jeter dans la bataille. C'était la 78^e division britannique, récemment arrivée du Moyen-Orient et d'abord destinée à Leese et sa VIII^e armée. Alexander se décida à l'engager en renfort de Clark. Il rendit compte à Wilson, à l'état-major allié : « Notre progression est lente et coûteuse ; je crains maintenant que nous ne soyons pas assez forts pour la mener à son terme. Je renforce la V^e armée en affectant la 78^e division britannique à son 13^e corps. Il ne me reste plus d'unité fraîche ».

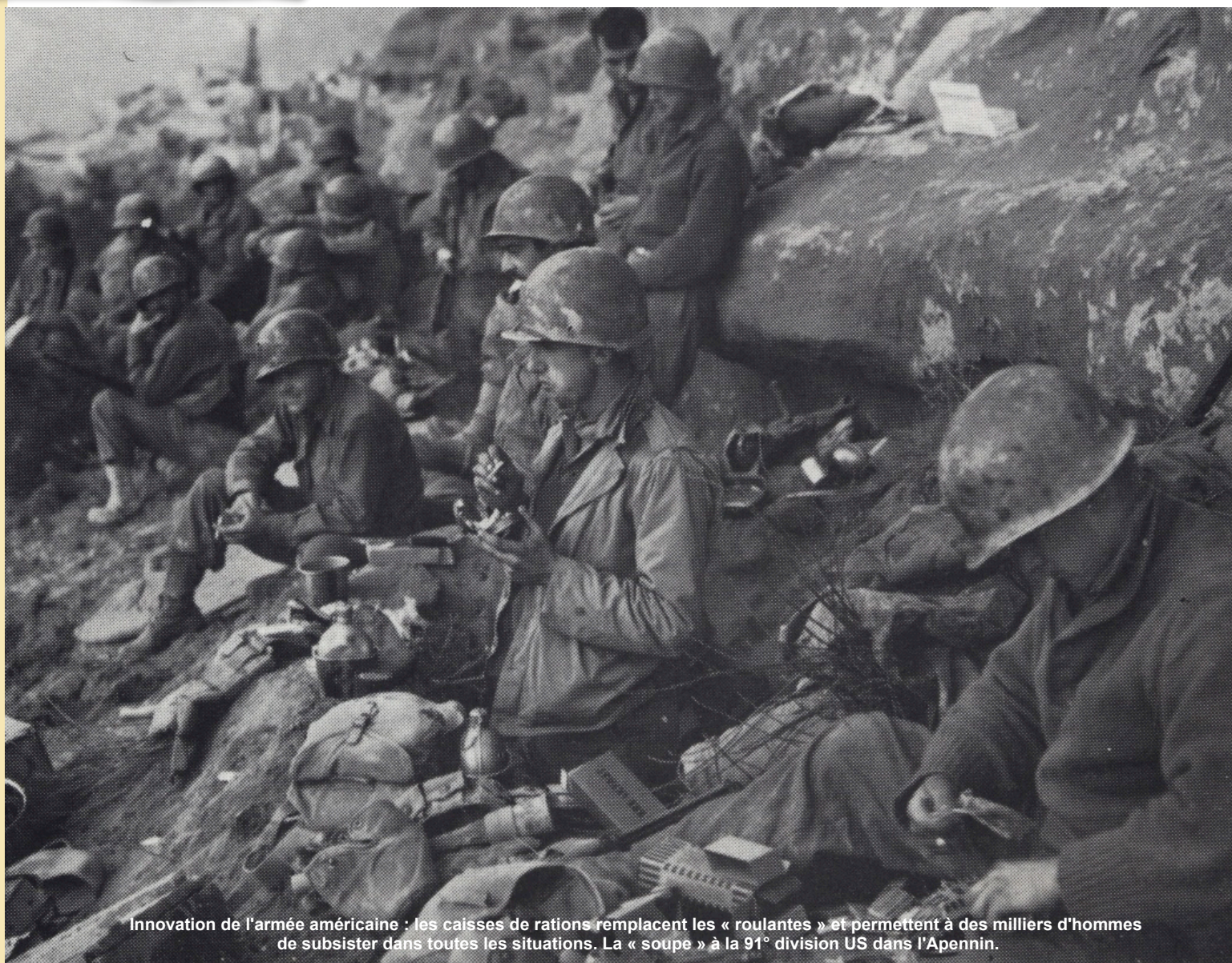
Tandis qu'Alexander observait l'avance de Clark avec un espoir inavoué, Kesserling commençait à éprouver une certaine anxiété. *A partir de la mi-octobre, écrit-il, la situation au sud de Bologne me causa de graves soucis. Si notre ligne était enfoncée dans un ou deux autres points de la plaine du Pô, entre Bologne et l'Adriatique, cela n'aurait eu qu'une importance relative ; mais que le front au sud de Bologne vint à céder, et toutes nos positions dans la plaine du Pô situées à l'est de Bologne s'effondreraient inévitablement ; elles devraient donc, si cela se produisait, être évacuées à temps, pour sauvegarder au moins les hommes et les matériels.*

Kesserling était déjà suffisamment inquiet, en raison de la pression exercée par les Alliés, pour demander à Hitler l'autorisation d'exécuter l'opération « Herbstnebel » (*brouillard d'automne*), plan d'urgence prévoyant le retrait des forces allemandes au-delà du Pô. La demande fut brutalement rejetée par Hitler au début d'octobre et l'O.K.W. fit savoir à Kesserling que le Führer « ... avait décidé de défendre le front de l'Apennin et de conserver l'Italie du Nord non pas jusqu'à la fin de l'automne, mais définitivement ». A court terme, Hitler avait raison, bien que sa décision plaçât ses armées dans une situation délicate pour faire face à une reprise de l'offensive alliée quand le temps se remettrait au beau, au printemps suivant. Kesserling surestimait les possibilités des Alliés dans ces montagnes ruisselantes et détrempées. Les Américains poursuivirent leur avance dans la boue, se lancèrent à l'assaut des hauteurs dominantes de Livergano et parvinrent, le 20 octobre, au mont Grande, à 15 kilomètres seulement de la route n°9.

Trois jours plus tard, la 78^e division britannique enleva le pic voisin, le mont Spaduro ; le succès paraissait à portée de la main. Mais il n'en était rien. Entre les Américains et la route n°9, la région, accidentée, difficile, était tenue par les meilleures troupes allemandes et Clark frappait sans espoir à une porte qu'il n'avait plus la force d'ouvrir. Depuis le 10 septembre, les quatre divisions américaines avaient eu, à elles seules, 15 716 hommes tués ou blessés. Les forces de Clark, insuffisamment soutenues par des relèves inadéquates d'infanterie, ne pouvaient plus supporter de telles pertes. Presque en vue de Bologne, la progression de la V^e armée se ralentit, puis s'arrêta. Le 28 octobre, Keyes donna l'ordre écrit à toutes ses divisions de passer à la défensive. *Après tous les efforts qui avaient été consentis, dira Clark plus tard, après toutes les pertes que nous avons subies, il semblait presque impossible d'abandonner pour cet automne l'espoir d'une percée ; une date fut fixée pour la reprise des attaques des deux armées vers Bologne, mais elle ne put être respectée...*



Alexander avec des officiers britanniques



Innovation de l'armée américaine : les caisses de rations remplacent les « roulantes » et permettent à des milliers d'hommes de subsister dans toutes les situations. La « soupe » à la 91^e division US dans l'Apennin.

Un hiver rigoureux menaçait maintenant les Alliés dans les montagnes qu'ils avaient espéré franchir bien avant la Noël de 1944. Cependant, la seconde moitié d'octobre et les semaines qui devaient s'écouler avant Noël furent utilisées par la VIII^e armée à des attaques à plus petite échelle, couronnées de succès, mais, comme Kesserling l'avait bien noté, d'importance tactique secondaire.

Leese avait quitté sa VIII^e armée au début d'octobre pour prendre le commandement des forces Alliées du Sud-Est asiatique. Il fut remplacé par le général Mc Creery, qui était plus averti que

Leese ne paraissait l'avoir été des possibilités des divisions indiennes dans les combats en montagne.

Confronté aux difficultés de franchissement du Fiumicino en crue, Mc Creery lança vers l'ouest, par les coteaux, sa 10^e division indienne, qui s'empara des deux points de passage sur le cours supérieur de la rivière et tourna les positions allemandes, obligeant la 90^e division de grenadiers panzers de Baade à un repli rapide sur la route n°9. Les Indiens, soutenus par la 46^e division britannique, atteignirent Cesena une semaine plus tard et l'entrée de vive force dans la ville fut réussie le 20 octobre.

Résolument, par un temps épouvantable, la VIII^e armée s'ouvrit une route à travers la Romagne, bien qu'elle ne fit que planter le décor en vue de l'offensive de printemps. La grande ville de Forlì, sur la route n°9, tomba le 9 novembre.

Des offensives limitées pour la prise de Bologne et de Ravenne furent étudiées : la deuxième tomba au début de décembre. Bologne, cependant, dut attendre l'offensive de printemps. Le manque d'effectifs d'infanterie fut aggravé du fait que l'on envoya des troupes pour faire face à la crise grecque et le coup de grâce aux perspectives de reprise de l'offensive avant le printemps fut porté par une attaque allemande, locale et limitée, mais inquiétante, à travers les positions tenues par la 92^e division noire américaine dans la vallée du Serchio, au nord de Lucques, sur le flanc occidental allié. Cette attaque fut rapidement contenue grâce à un déplacement rapide de la 8^e division indienne ;

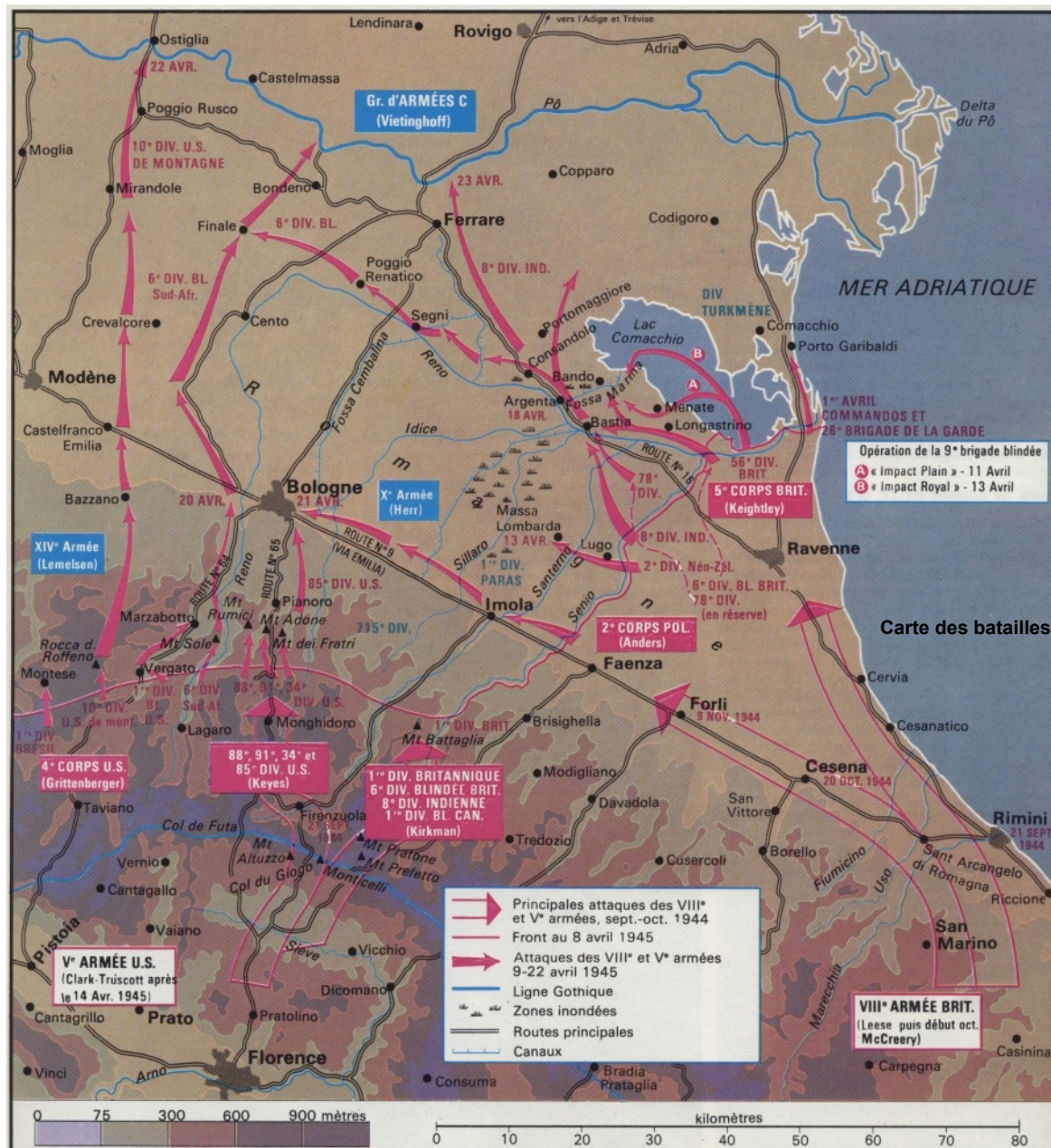
Mais l'assaut prévu contre Bologne par la V^e armée dut être reporté. Dans la neige épaisse et sous un ciel hostile, les Alliés, comme les Allemands, s'installèrent, pour leurs quartiers d'hiver, sur une ligne suivant approximativement le cours du Sénio au sud d'Imola, au-delà de la route n°9, dans le dessein de s'y reformer et de se préparer à l'offensive que les deux partis reportaient au printemps suivant.

Sources et bibliographie :

Archives de l'impérial War Museum

Photos et carte :

Imperial War museum, et Sudd Veriag



Expérimentations nazies médico-dentaires dans les camps de concentration

par Xavier Riaud

*Docteur en Chirurgie Dentaire, en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques,
Lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie Dentaire,
Chercheur au Centre François Viète d'Histoire des Sciences et des Techniques (EA - 1161),
Directeur de Collection aux Editions L'Harmattan.*



Hans Münch (1911- ?).

En 1933, s'ouvre le premier des camps de concentration : Dachau. Dans cet univers concentrationnaire seront rassemblés, au tout début, les opposants politiques au régime nazi. Au fur et à mesure de la progression de la Wehrmacht dans l'Europe de l'Est, ce seront aussi ceux que tout oppose à l'idéologie nazie sur les plans religieux, politique, ethnique, racial et même moral qui se retrouveront regroupés dans ces camps. Les gardiens seront des soldats de la Waffen SS pour la plupart, voyant là l'occasion d'échapper aux différents fronts ouverts par l'armée allemande.

Encore plus lorsque le territoire soviétique sera envahi, puisque les deux armées se livreront une guerre sans merci. En effet, à Stalingrad³, la durée de vie moyenne d'un soldat allemand ne dépasse pas huit jours. Mais, il faut justifier du caractère indispensable de sa présence dans les camps. Ainsi, apparaîtra la folie expérimentatrice des médecins et même des gardiens, cautionnée par le Reichsführer SS Heinrich Himmler. Les gardiens y chronométreront la durée de chute d'un détenu du haut d'une carrière, à Mauthausen⁴ ou bien le temps que met un détenu à décéder d'une balle dans le ventre. De leur côté, les médecins y brigueront chaires de professeurs et autres distinctions honorifiques. Tout sera prétexte à expertises, contre-expertises pourvu que cela revêt un intérêt quelconque pour les soldats sur le front et que cela fournisse un prétexte pour être tenu à l'écart du front. D'un point de vue médical, des expériences sur des détenus seront réalisées comme des tests de dépressurisation en hautes altitudes à Dachau², des essais de sulfamides sur des plaies provoquées et infectées volontairement par les médecins SS à Ravensbrück¹, des expériences sur les gaz de combat au Natzweiler-Struthof⁴, des essais de médication contre le paludisme, le typhus et d'autres maladies après inoculation de la maladie et bien d'autres encore.

Sur le plan bucco-dentaire, les expérimentations ne sont pas nombreuses, mais on peut en distinguer de quatre ordres :

- anthropologiques
- pharmacologiques
- histologiques
- médicales avec des répercussions bucco-dentaires

1 - Anthropologiques

A Buchenwald¹⁹, les Américains découvriront à la libération du camp des crânes réduits selon diverses techniques, dans l'esprit des tribus indigènes d'Amazonie.



Au Natzweiler-Struthof, le Pr Hirt^{2,4,8,11}, professeur d'anatomie à l'université de Médecine de Strasbourg et SS-Sturm-bannführer, souhaite créer un musée anatomo-morphologique du particularisme crânio-facial des juifs. Il écrit en ce sens à Rudolf Brandt, ancien médecin personnel de Hitler : « *Nous disposons de collections de crânes de presque toutes les races et de presque tous les peuples. Nous n'en possédons qu'un petit nombre de la race juive. La guerre qui se poursuit à l'Est nous offre la possibilité de combler cette lacune. En nous procurant des crânes de commissaires judéo-bolchéviques qui constituent le prototype même de ces sous-hommes, repoussants mais très caractéristiques, nous serons en mesure de disposer d'un matériel scientifique.* » Ces travaux s'inscrivent dans le cadre d'une société savante, la Deutsche Ahnenerbe, Studiengesellschaft für Geitesurgeschichte (organisation fondée par la SS en 1939, pour l'étude de l'histoire de la race indo-européenne nordique avec pour signification littérale « Héritage des Ancêtres allemands »)

Le Pr Hirt ne veut pas de crânes d'hommes déjà morts, car il est indispensable que les mesures anthropométriques soient effectuées sur des sujets vivants et que les têtes ne soient pas endommagées après le décès. Il convient pour lui que les têtes soient séparées des corps par un médecin qualifié. 115 personnes de confession juives seront sélectionnées à Auschwitz en juin 1943 et envoyées au Natzweiler-Struthof où Hirt après en avoir pris toutes les mesures crâniennes, les fera tuer notamment en testant dans une chambre à gaz différents gaz de combat. A la libération de Strasbourg, les Américains trouveront les restes des corps démembrés de ces hommes (85), de ces femmes(30) dans des cuves spécifiques à l'Institut d'Anatomie. Hirt s'était enfuit à l'approche des Alliés emmenant les dents en or de ses victimes. Le 2 juin 1945, le Pr Hirt se suicidera en Forêt Noire.

A Dachau, le Dr Franz Blaha¹⁸, médecin déporté employé à la salle d'autopsie, déclara sous serment au procès des accusés SS : « *Nous recevions régulièrement des demandes pour les crânes et les squelettes des prisonniers. Dans ces cas-là, nous faisons bouillir le crâne ou le corps dans une grande marmite. Puis, les parties molles étaient enlevées, les os blanchis et séchés. Il était important d'avoir de bonnes dents. Quand nous recevions une demande d'Oranienburg, les SS disaient : « Nous essaierons de vous en procurer avec de bonnes dents. » C'est pourquoi il était dangereux d'avoir de bonnes dents. »*



August Hirt (1898-1945).

A Auschwitz, le Docteur Mengele¹³, médecin SS, s'est passionné pour l'étude de la jumeauté. Il fera sélectionner à chaque convoi par les gardiens, toutes les paires de jumeaux qui se présenteront à eux. Ces jumeaux subiront tous les examens anthropométriques possibles et notamment un examen bucco-dentaire au cabinet dentaire d'Auschwitz où une prise d'empreintes sera effectuée pour obtenir de bons moulages en plâtre qui seront conservés afin d'établir une analyse comparative entre deux individus. Les deux détenus seront ensuite exécutés et autopsiés pour relever toutes les similitudes et différences morphologiques.



Josef Mengele (1911-1979).

K. L. Auschwitz

Auschwitz, den 15. April 1943

K. L. Zahnstation.

Betrifft: Angeordnete Untersuchung der Zwillinge aus dem
Z.- Lager Birkenau.

Bezug : Ohne

Anlagen : Keine

An

1. Schutzhaftlagerführer
- Standortarzt

A u s c h w i t z

Am 15.4.1943 wurden wie angeordnet bei nachstehenden Z.-
Häftlingen Untersuchungen vorgenommen sowie Modelle der
Zähne genommen :

1.	Z	4636	Dewis Margot	geb.	25. 2.27
	Z	4637	Dewis Elfriede	"	25. 2.27
2.	Z	2381	Behrends Frinka	"	19. 4.21
	Z	2383	Behrends Johann	"	19. 4.21
3.	Z	5645	Ernst Karl	"	12. 3.10
		113336	Ernst Hermann	"	12. 3.10
4.	Z	5618	Adler Konrad	"	8. 1.36 (Röntgen-
	Z	5619	Adler Andreas	"	8. 1.36 aufnahmen
5.	Z	2632	Kreutz Johanna	"	9.10.76
	Z	2660	Kreutz Blise	"	9.10.76
6.	Z	5751	Pohl Alfred	"	6.11.31
	Z	5752	Pohl Fritz	"	6.11.31
7.	Z	5278	Halonek Drachomie	"	14. 5.36
	Z	5277	Halonek Anna	"	14. 5.36
8.	Z	4975	Hänstein Paul (Zwillingsbruder im K.L. Neuengamme)	"	27. 6.98
9.		2925	Binacker		

Der leitende Zahnarzt
beim K. L. Auschwitz

PAŃSTWOWE MUZEUM
Auschwitz-Birkenau w Oświęcimiu
Dział Dokumentacji Archiwalnej

#- Hauptsturmführer.

Camp de concentration de Auschwitz
Station dentaire du camp

Auschwitz, le 16.04.1943

Objet: Examen des jumeaux du camp de Birkenau

Au: 1^{er} directeur du camp de détention préventive
Médecin de garnison-SS

Auschwitz

Le 15 avril 1943, il a été procédé, selon les ordres, à un examen des détenus Σ nommés ci-dessous. Un modèle des dents a été réalisé:

1.	Σ	4636 4637	Dewis Margot Dewis Elfriede	née	25.2.27 25.2.27	
2.	Σ	2381 2383	Behrends Frinka Behrends Johann		19.4.21 " " "	
3.	Σ	5645 113336	Ernst Karl Ernst Hermann		12.3.10 " " "	
4.	Σ	5818 5819	Adler Konrad Adler Andreas		8.1.36 " " "	(Radiographies)
5.	Σ	2632 2660	Kreutz Johanna " Elise		9.10.76 " " "	
6.	Σ	5751 5752	Pohl Alfred " Fritz		6.11.31 " " "	
7.	Σ	5278 5277	Halonek Drachomie " Anna		14.5.36 " " "	
8.	Σ	4975	Hanstein Paul (frère jumeau au camp de Neuengamme)		27.6.98	
9.			Einacker			

Le dentiste en chef au camp de
Auschwitz

SS-Hauptsturmführer

2-Pharmacologiques

A Dachau, le Dr Rascher^{2,5,16}, médecin, récupérera à son profit l'invention d'un médicament anticoagulant mis au point par un demi-juif, Robert Feix. Il le commercialisera sous le nom de Polygal 10 et procédera aux essais cliniques de ce médicament qui se présente sous forme de comprimés, tout d'abord au bloc chirurgical et au cabinet dentaire de Dachau. Des expériences classiques de laboratoire sur les temps de saignement et de coagulation, complétées par des opérations réelles, seront effectuées. Ensuite, voulant pousser plus loin ses recherches, il souhaitera le tester en situation de combat en provoquant lui-même des blessures par balles sur des détenus. C'est son oncle, médecin lui aussi, qui donnera l'alarme en découvrant par hasard un document sur le bureau de son neveu « *ayant trait à l'exécution de 4 personnes afin d'expérimenter la préparation hémostatique appelée Polygal 10.* »

Le Dr Rascher brigua une chaire de professeur. Prêt à tout pour plaire à Heinrich Himmler, il n'aura aucun scrupule dans ses expérimentations et n'hésitera jamais à provoquer la mort de ses cobayes pour satisfaire ses ambitions. Il n'hésitera pas non plus à mentir sur sa descendance qui provenait des relations adultérines de sa bonne. Il ne pouvait pas avoir d'enfant avec sa femme. Découvrant la supercherie, le Reichsführer SS Himmler ne lui pardonnera pas son mensonge et le fera exécuter par la SS en 1944.



Sigmund Rascher (1909-1945).

On connaît les effets bienfaits du fluor sur les dents, mais on sait aussi les effets toxiques du fluor à haute dose (ostéoporose, dégâts génétiques, troubles cardiaques et psychiques). Les effets psychiques du fluor ont été démontrés quant à eux, par les savants à la solde du III^{ème} Reich. Hitler^{6,12,20} donna l'ordre aux usines chimiques I.G. Farben basées à Francfort, de produire du fluor en grande quantité. Celui-ci devait être mélangé à l'eau potable destinée aux prisonniers des stalags. Cette distribution avait pour but de maintenir la discipline dans les camps et de calmer l'ardeur que mettaient les prisonniers à tenter de s'évader, grâce aux effets sédatifs du fluor. L'emploi de la fluoration par les Nazis pour réduire la résistance à la commande de la population a été confirmé en 1954 par un chimiste américain, Charles Perkins, chargé d'administrer les possessions d'I.G. Farben après la guerre. Le Tribunal de Nuremberg mit en évidence la culpabilité de 24 responsables d'I.G. Farben pour divers crimes commis pendant la guerre et scinda la société en trois entités distinctes : BASF, BAYER, HOECHST. Les responsables d'I.G. Farben de l'époque furent libérés par le Ministre des Affaires Etrangères des U.S.A. et partenaire commerciale, Nelson Rockefeller. I.G. Farben était aussi impliquée dans la plupart des expérimentations médicales nécessitant des essais pharmaceutiques et également la production de Zyklon B, insecticide employé dans les chambres à gaz.

3-Histologiques

Le Docteur Mengele^{10,16} et à un autre niveau le Dr Weber s'escrimèrent à rechercher une cause infectieuse au Noma (stomatite gangreneuse) des enfants tziganes. Ils seront de même que pour les jumeaux, mis de côté à l'arrivée des convois à Auschwitz. De la même manière, ils seront exécutés et autopsiés par le Dr Weber. A l'Institut d'Histologie et de Bactériologie proche d'Auschwitz, étaient réalisés des prélèvements puis des lames histologiques. Toutes les analyses restèrent négatives et l'étude hématologique ne montra rien de caractéristique si ce n'est une anémie constante. Le Docteur Léon Landau est resté très marqué par ces paquets qu'on leur apportait au revier (= infirmerie) chaque matin, qui laissaient échapper des têtes coupées d'enfants tziganes.

Le Docteur Lettich^{9,10,16}, médecin français déporté, quitta Birkenau en juillet 1943 pour aller travailler à l'Institut d'Hygiène des SS, comme bactériologiste¹⁴ au block 13. « On nous envoyait des frottis de Noma pour que nous trouvions le microbe qui pourrait être mis en cause. Nous fîmes plusieurs centaines d'examen en milieu aérobie et anaérobie et nous n'avons jamais pu découvrir d'autre forme que l'association fuso-spirillaire. Les examens de sang ne révélaient qu'une leucocytose sans grande modification de la formule sanguine. Le dosage des éléments du sang n'a rien révélé d'anormal. Plusieurs fois, il nous fut amené au laboratoire, des têtes détachées du tronc de ces malheureux enfants pour que nous fassions nous-mêmes tous nos prélèvements. Je peux dire qu'il n'a pas été trouvé grand chose de nouveau dans l'étiologie de cette maladie. »

Le Dr Mengele s'enfuit en Amérique du Sud où il sera traqué par Simon Wiesenthal et les agents du Mossad israélien, mais ne sera jamais capturé. On le retrouvera mort sur une plage d'Amérique du Sud en 1979.

Le Dr Lettich⁹ se rappelle aussi que :

« Le Dr Münch, médecin SS, travaillant à l'Institut d'Hygiène de la SS, proche d'Auschwitz, manquait de suite dans les idées et commençait à peu près tous les jours, un nouveau projet. Je tiens à signaler spécialement son travail sur le traitement du rhumatisme articulaire. Il prétendait que l'origine de ces douleurs rhumatismales, provenait de granulômes dentaires et qu'en faisant des injections de filtrats streptococciques à des malades rhumatisants, on devait assurer leur guérison. Il y avait à l'hôpital d'Auschwitz, quelques rhumatisants. C'est ainsi que le Dr Münch leur arrachait les dents, l'une après l'autre, pour que les streptocoques grands et petits, puissent être cultivés et que le filtrat fut préparé. J'ai retenu le nom d'une de ses victimes, car c'était un Français, Pessot. J'ignore si ce malheureux a eu la chance ou non de revenir en France, mais ce que je peux affirmer, c'est qu'il n'avait plus de dents. De plus, j'ignore si ses rhumatismes ont été soignés. »

Le Docteur Münch^{10,15,16} sera le seul médecin SS, acquitté au procès d'Auschwitz. On lui reconnaîtra ne pas avoir participé à des sélections sur la rampe menant aux chambres à gaz. Il repartira librement dans son Allemagne natale où il exercera comme médecin de campagne et ne reniera rien de ses convictions antisémites et de la légitimité, d'après lui, de ses actes.

4- Médicales avec des répercussions bucco-dentaires

Le Dr Schilling¹⁷, médecin SS, à Dachau se livra de 1944 à 1945, à des expérimentations sur le paludisme, qui consistaient d'abord à inoculer la maladie puis, à la traiter chez le détenu. Dans ce dernier objectif, il essaya différents traitements qui se révélèrent souvent mortels. Toutefois, en donnant 10 grs/semaine de Bismoginol, aucun ne mourut, quelques-uns présentèrent des inflammations de la bouche (gingivite érythémateuse, glossite avec des aires de dépillation au dos de la langue).

A l'été 1944, Himmler¹⁷ en rapport avec l'armée de l'air, ordonna la mise en route d'expérimentations sur l'eau de mer, et ce, dans le seul but de sauver les pilotes d'avion tombés à l'eau. Il existait 2 méthodes, celle du Dr Shaefer (lourde, coûteuse, mais transformant l'eau de mer en eau potable) et celle du Dr Berka (plus facile, moins chère, faisant oublier le goût de l'eau de mer). On réalisa ces expériences à Dachau. Elles ne furent pas mortelles, mais à l'origine d'une souffrance par la soif absolument horrible pour les détenus. D'après le Dr Shaefer, « l'eau de mer de Berka entraîna dans beaucoup de cas, une soif objective, une sécheresse de la bouche et des membranes muqueuses de la gorge, et une diarrhée. Elle provoquait aussi une toux par sécheresse de la bouche et du palais. »

Le Mycosis trichophytique^{7,17} se répand du seul fait que les détenus se sont rasés avec le même rasoir et le même blaireau, sans aucune désinfection. Plus tard, les couvertures ou la paille transmettent le champignon parasite. Le nombre de cas est tellement grand qu'en 1944, on crée un block spécial à titre prophylactique. La maladie débute par une plaque ovalaire squameuse ou circinée, à périphérie d'un rose vif. Bien souvent, d'autres plaques apparaissent. Le visage est tuméfié, bourgeonnant, déglabré et chaque follicule renfermant un poil contaminé devient le siège d'une folliculite qui aboutit à la suppuration. Dans les formes légères, la teinture d'iode donne de bons résultats. De même, l'association de dermatol et de permanganate de potassium ou les pommades sulfamidées.

Mais, le Pr Schumann, médecin de la Luftwaffe, recherche ces malades pour leur faire des applications de rayons X. Les bons résultats obtenus dans ces cas par l'action dépilatoire sont bien connus. Mais, la rigueur nécessaire à l'exécution de ce traitement dans tous les détails laisse entendre qu'une pareille thérapeutique ne peut être improvisée et qu'elle n'est exécutable que dans un centre spécialisé, par un personnel rompu parfaitement à cette technique.

Or, à Birkenau, ce traitement fut appliqué sans aucune méthode, sans aucune précaution par des hommes non qualifiés. Il était fréquent de laisser les malades, 30 minutes au lieu de 3 minutes sous les rayons X.

Ces malades présenteront des radiodermites aiguës, présentant un tableau clinique d'une gravité particulière. Le visage rouge, violet, oedémateux qui présente des phlyctènes qui, très vite, se transforment en ulcérations, puis en sphacèles étendus. Des adénites graves accompagnent ces phénomènes qui subjectivement, se traduisent par des sensations de brûlures violentes et de névralgies faciales. La bouche est sèche, la sécrétion salivaire étant presque totalement arrêtée. Les sécrétions sudoripares et lacrymales sont très réduites. Les troubles psychiques et les paralysies oculaires et faciales ne sont pas exceptionnels. La pyodermite vient compliquer ce tableau clinique. Les souffrances de ces malades ne peuvent se décrire et plusieurs furent gazés par la suite.

Le Pr Schumann, repentant, reconnaîtra être à l'origine de la mort de 20000 détenus dans ses expérimentations sur la stérilisation et ne sera condamné qu'à de la prison en 1970.

Conclusions :

Le procès des médecins à Nuremberg¹ se termine le 21 août 1947, après 133 jours de débats.

7 seront condamnés à mort, 5 à l'emprisonnement à vie, 2 à 20 ans de prison, 2 à 10 ans et 7 seront acquittés. C'est la veille du jugement que seront clairement notifiés au monde par le Tribunal de Nuremberg¹, les 10 principes essentiels devant régir toutes expérimentations sur l'homme :

- 1- Il faut le consentement éclairé, volontaire, sans contrainte ni supercherie du sujet.
- 2- L'expérience doit aboutir à des résultats pratiques pour l'Humanité.
- 3- Les fondements de l'expérience doivent être basés sur des expériences antérieures effectuées sur des animaux et sur la connaissance de la genèse de la maladie.
- 4- L'expérience doit être pratiquée en évitant toute souffrance et tout dommage au sujet.
- 5- L'expérience ne doit pas être tentée s'il y a un risque de mort ou d'invalidité pour le sujet.
- 6- Les risques encourus ne devront jamais excéder la valeur positive du problème que doit résoudre l'expérience.
- 7- Toute éventualité de provoquer des blessures, une invalidité ou la mort du sujet au cours de l'expérience doit être écartée.
- 8- L'expérience doit être réalisée par des personnes compétentes et qualifiées.
- 9- Le sujet est libre d'interrompre l'expérience à tout moment.
- 10- L'homme de science est susceptible d'interrompre l'expérience à tout moment s'il juge qu'il y a un risque quelconque pour le sujet.

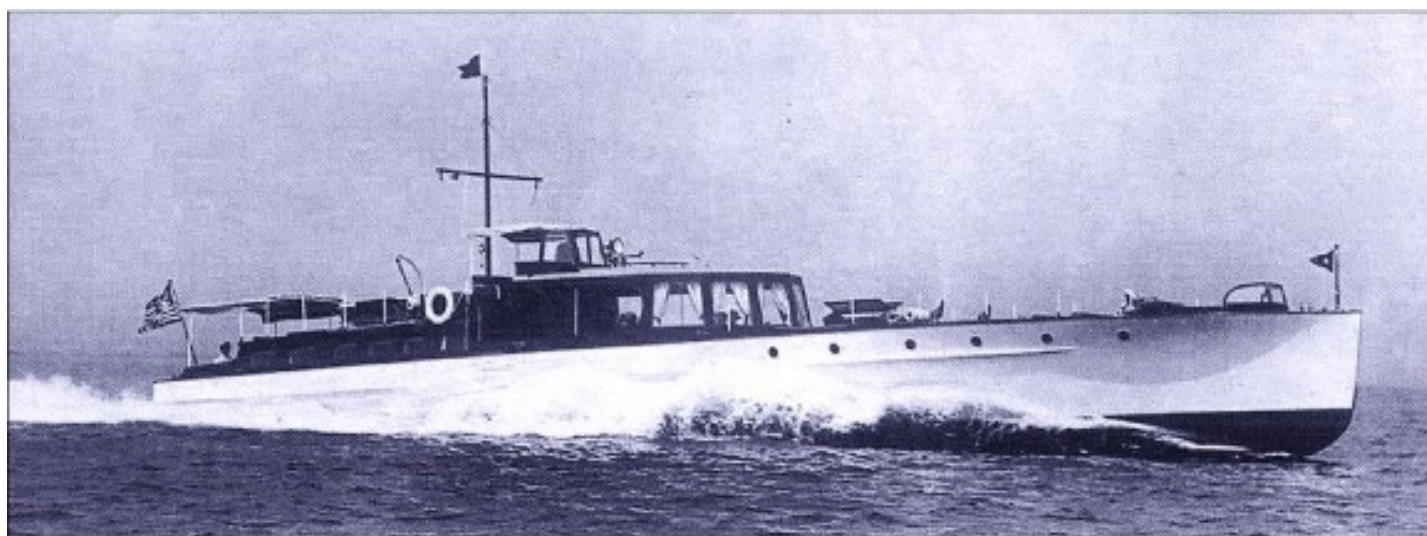
Sur 90000 médecins en activité en Allemagne¹ sous le III^{ème} Reich, environ 350 commettront des crimes médicaux. En 1939, sur les 16300 dentistes¹⁶ diplômés, pas plus d'une centaine officieront en camps de concentration en incluant ceux de l'administration. Très peu de dentistes SS (à ma connaissance, 2 seulement) seront condamnés et les peines seront minimales : le Dr Hermann Pook, haut responsable dans la SS-WVHA, organisme de gestion économique de la SS et des camps de concentration, sera reconnu coupable de crimes de guerre contre l'Humanité pour sa connaissance administrative et sa complicité active dans l'extermination des juifs par les chambres à gaz (c'est lui qui s'occupera de la gestion et de l'exploitation des dents en or récupérées dans la bouche des cadavres à la sortie des chambres à gaz). Il sera condamné à 10 ans de prison, n'en fera que 5 ans ³/₄ et terminera sa carrière en toute quiétude en cabinet. Le Dr Willi Frank sera reconnu coupable de crimes de guerre contre l'Humanité pour son rôle actif dans les sélections des convois arrivant à Auschwitz, sur la rampe menant vers les chambres à gaz. Il sera condamné à 7 ans de prison et renoncera à sa profession en prison. La plupart des autres dentistes SS seront acquittés. Aucun dentiste SS, d'après mes sources, n'a été répertorié comme participant actif d'une expérimentation médicale à caractère mutilateur ou meurtrier.

Bibliographie :

- 1- AZIZ Philippe : « *Les médecins de la Mort* » Tome 1 à 4, Editions Famot, Genève, 1975
- 2- BAYLE François : « *Croix Gammée contre Caducée* » Imprimerie Nationale, Neustadt (Palatinat), 1950
- 3- BEEVOR Antony : « *Stalingrad* » Editions de Fallois, 1998 (traduit de l'anglais)
- 4- BERNADAC Christian : « *Les Médecins Maudits* » Editions Michel Laffon, Paris
- 4- Centre de Documentation Juive Contemporaine, Paris, France, 2002-2003
Référence CXXXI-17
- 6- « *Le Fluor* »
<http://conspiration.com.free.fr/Fluor.htm>
- 7- HAFFNER J.D. : « *Aspects pathologiques du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau* » Paris : Thèse doct.méd., n°328, 1947
- 8- LE MINOR Jean-Marie : « *Les sciences morphologiques médicales à Strasbourg du XV^{ème} au XX^{ème}* » Presses Universitaires de Strasbourg, 2002
- 9- LETTICH André : « *34 mois dans les camps de concentration* » Paris : Thèse doct.méd., 1946
- 10- OBADIA Yves : « *Pratique dentaire dans les camps de concentration* » Lyon : Thèse doct.chir. dent., 1975
- 11- OTTOSEN Kristian : « *Nuits et Brouillards* » Editions Le Cri, Bruxelles, 2002 (traduit du norvégien)
- 12- MONTGOMERY Dan : « *Le système de la Fluoruration et de la Commande de l'esprit met en jeu votre santé et votre liberté* », 2000
<http://www.sonic.net/kryptox/history/perkins>
- 13- Panstwowe Muzeum Auschwitz, Cracovie, Pologne, 2002-2003
- 14- Przegląd Lekarski année XXV, série II, n°1, 1969
- 15- Revue d'Histoire de la Shoah : « *La conscience perdue du Docteur Münch, médecin SS à Auschwitz* » par Yves Ternon
n°165, 1999
- 13- RIAUD Xavier : « *La Pratique dentaire dans les camps du III^{ème} Reich* » Editions L'Harmattan, Collection Allemagne d'hier et d'aujourd'hui, Paris, 2002
- 17- RIAUD Xavier : « *Pathologie bucco-dentaire dans les camps de l'Allemagne nazie. 1941-1945* » Nantes : Thèse chir.dent., 1997
- 18- Staatsarchiv Nürnberg, Nürnberg, Allemagne, 1999
- 19- U.S. Holocaust Memorial Museum, Washington, U.S.A., 2003
- 20- U.S. Public Health Service : « *Fluoride - the Modern Day DDT* », 1997
<http://home.interkom.com>

Schnellboote : Les vedettes rapides de la Kriegsmarine

par Nicolas Moreau



Le yacht Oheka II

Avant la Première Guerre mondiale avait lieu en Europe la course à la vitesse sur mer, les pilotes concourent sur de petites embarcations, mesurant d'une dizaine à une trentaine de mètres de long. Face à la multitude des prototypes, les différentes armées du monde se rendent compte que ces vedettes rapides seraient une arme puissante de par leur discrétion et les grandes vitesses qu'elles peuvent atteindre. Les premiers à se lancer dans le projet d'une vedette rapide militaire sont les Allemands, notamment grâce à l'entreprise Lürssen, auprès de laquelle la Reichsmarine passe commande de 10 moteurs de 200 chevaux pour équiper des petites vedettes de surveillance fluviale.

Malgré cette avance que possèdent l'Allemagne, la Première Guerre mondiale ne verra des vedettes rapides offensives que du côté des Italiens et des Britanniques. Les Allemands les ayant utilisées à des fins uniquement défensives.

On note cependant à partir de 1916 la mise en service des Ferlenke Boote, des vedettes suicide télécommandées, chargées d'explosifs. Ces vedettes sont utilisées pour la destruction de barrages, mais sans grand succès.

A l'issue du traité de Versailles, le tonnage de la marine allemande, est grandement réduit, mais, la Reichsmarine reçoit tout de même l'autorisation de produire 12 torpilleurs. Cette autorisation sera détournée pour la mise en production des premières vedettes rapides allemandes offensives. C'est toujours l'entreprise Lürssen qui est sollicitée, et les vedettes défensives de la Première Guerre mondiale sont réarmées.

Cependant, l'entreprise Lürssen ne se contente pas de produire des vedettes militaires, et, à la fin des années 1920, un milliardaire américain commande à cette entreprise le Yacht Oheka II, qui est une véritable réussite, pouvant atteindre une vitesse de 34 nœuds avec une exceptionnelle tenue en mer.

Devant les exceptionnelles performances de ce yacht, la Reichsmarine passe commande en 1929, toujours auprès de l'entreprise Lürssen d'une vedette rapide inspirée de Oheka II, et, le 7 août 1930, cette vedette est livrée à la marine allemande sous l'appellation Schnellboot-1 ou S1.

Cette vedette est d'une longueur de 27,03m et propulsée par trois moteurs à essence Daimler-Benz BFz de 12 cylindres développant chacun 900 chevaux, on trouve dessus 14 membres d'équipage.

Elle est armée de deux tubes lance-torpilles de 533mm et d'une mitrailleuse de 7,92mm.

Au cours des années suivantes, l'entreprise Lürssen continue à améliorer son prototype et à livrer les nouvelles vedettes à la Reichsmarine, la série S2 à S5 est livrée au début des années 1930.

Ainsi, en 1932, la Reichsmarine constitue la première demi flottille de S-Boote composée des bâtiments S2 à S5, placée sous le commandement du Kapitänleutnant Erich Bey.

Lors de l'arrivée des Nazis au pouvoir, l'utilité des S-Boote est remise en cause car en cas de guerre, leur autonomie ne permettrait pas d'aller frapper les ports français.

Cependant, l'état-major de la Kriegsmarine estime qu'il est bon de les développer. Ainsi, en 1933, une commande est passée, toujours auprès de l'entreprise Lürssen : la série S6 à S9, équipés de meilleurs moteurs, de taille plus imposante. A partir du S7, on note plusieurs développements majeurs, la taille passe à 32,20m et la propulsion est assurée par 3 moteurs diesel de 1320 chevaux chacun, permettant d'atteindre une vitesse de 36,5 nœuds. L'armement est aussi renforcé par une pièce anti-aérienne de 20mm. Après cela, les commandes se succèdent jusqu'au S-17 en 1937. A ce moment, les S-1 à S-6 sont dépassés, et sont vendues à la marine espagnole. La Kriegsmarine dispose alors de 11 vedettes.

Ce total de 11 vedettes est jugé insuffisant et un effort de production est enclenché en 1938 1939 qui verra la production des S-18 à S-30.

Les vedettes sont alors organisées en 2 flottilles, la première, composée des S11, S12, S18, S19, S20, S21, S22, S23 et du navire de surface Tsingtau est basée à Kiel sous le commandement du Kapitänleutnant Sturm, la deuxième, composée des S9, S10, S14, S15, S16, S17 et du navire de soutien Tanga est basée à Hélioland sous le commandement du Kapitänleutnant Peterson.



Le Kapitänleutnant Erich Bey

Lors de l'attaque de la Pologne, les S-Boote ne jouent qu'un rôle symbolique au large de Dantzig, et la production de S-Boote est ralentie au profit de la production des U-Boote.

La première utilisation en situation de combat des vedettes rapides n'apparaît que lors de l'invasion de la Norvège en mars 1940 où elles seront principalement utilisées comme navires de débarquement.

Lors de la campagne de France, les S-Boote sont engagées tout d'abord pour une mission de sauvetage d'un bâtiment allemand endommagé par la Royal Navy. La 2^e S-Boote flottille est alors chargée d'escorter ce navire jusqu'au port de Wilhelmshaven.

La Royal Navy réagit rapidement face à cette concentration de bâtiments de surface de la Kriegsmarine et envoie sur place trois groupes de navires, un étant commandé par Lord Mountbatten. Il s'en suit de violents affrontements entre ces navires anglais et les S30, S32 et S33, mais aucuns dommages ne sont à déplorer chez chacun. Plus tard, la S31 parvient à lancer deux torpilles à l'encontre de la Royal Navy, l'une touche de plein fouet le HMS Kelly, qui n'est néanmoins pas coulé. Encore plus tard, c'est la S33 qui se retrouve au contact avec les britanniques lorsqu'elle est éperonnée par un destroyer, arrachant 9 mètres de l'avant du navire, qui, chose incroyable, ne fut pas coulé non plus.



S-Boote type S100

Le prochain engagement des S-Boote arrive le 19 mai 40, les deux flottilles sont chargées d'intercepter les bâtiments alliés qui évacuent les ports de Calais et Boulogne. Durant cette opération, les deux flottilles sont attaquées par des bimoteurs britanniques, mais aucune S-Boote ne fut endommagée, et, la S32 coule un transport de 2000 tonnes.

Toujours à leurs positions quelques jours plus tard, les S-Boote sont informées par les services d'écoute de la Kriegsmarine de la position d'un navire de la Marine nationale, le contre-torpilleur Jaguar, qui tente d'évacuer la poche de Dunkerque, mais les S20 et S23 parviennent à le couler. La traque des bâtiments britanniques qui évacuent les soldats français et britanniques continue. Lors de l'opération Dynamo, les HMS Wakeful et SS Aboukir sont coulés respectivement par les S30 et S34. Le 31 mai, c'est le torpilleur

Sirocco qui est coulé par les S23 et S26, et, le 1^{er} juin, les chalutiers Stella-Dorado et Argyllshire sont coulés par les S34 et S35.

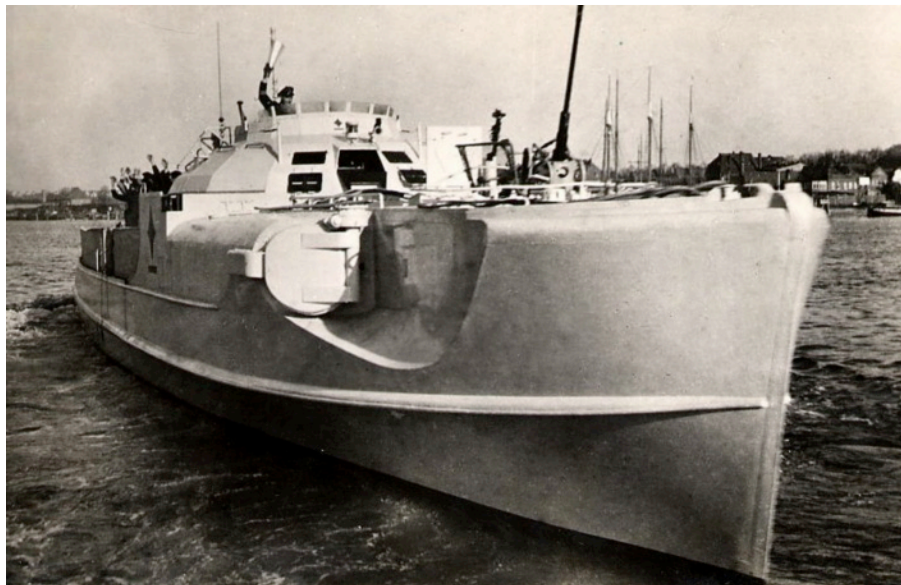
A partir de l'armistice de juin 1940, les ports de France, de Belgique et des Pays-Bas sont à la disposition de la Kriegsmarine pour le déploiement de ses navires de surface, et les S-Boote entament de nombreuses missions de harcèlement contre les convois et ports britanniques.

A ce moment, la Kriegsmarine est allée jusqu'à la mise en service de la S36. Mais, lorsque la bataille d'Angleterre débute, les missions offensives des S-Boote sont suspendues, elles sont maintenant employées à la récupération des pilotes de la Luftwaffe abattus en mer, et les missions offensives ne reprennent qu'en septembre 1940.

C'est à partir de cette date que les S-Boote seront utilisées pour placer des mines flottantes près des ports britanniques et sur les routes des convois. Cette méthode s'avère beaucoup plus meurtrière pour les Britanniques que les attaques à la torpille, et ces derniers ne tardent pas à réagir en bombardant Ostende et Vlissingen, endommagent 5 S-Boote et en détruisant 2 autres.

Compte tenu des pertes récentes, les 2^e et 3^e S-Boote flottilles n'alignent plus que 7 navires opérationnels, et, le 20 novembre, la dernière vedette livrée, la S38, est coulée par deux destroyers britanniques.

Les conditions météorologiques déplorables de cette fin d'année 1940 obligent les S-Boote, dont les 3 flottilles ne comptent plus que 11 navires, à l'inactivité jusqu'à début 1941. Cette année 1940 se conclut par un bilan non négligeable, les S-Boote ont coulé 26 navires de commerce totalisant 49 985 tonnes, et 10 destroyers. Même si seules les S26, S27, S28, S29, S101, S34, S56, S54, S57, S58 et S59 sont opérationnelles à cette date, les Britanniques pensent que la flotte de la Kriegsmarine dispose de 50 S-Boote.



En janvier 1941, la Schnellbootwaffe dispose de 40 unités, mais seulement 21 sont opérationnelles. Depuis mai 1940, le rythme de production des S-Boote est de 1 à 5 unités chaque mois. En ce début d'année, les Britanniques ont appris à contrer les S-Boote et renforçant l'escorte de leurs convois et en développant des unités aériennes destinées à la traque des S-Boote. Traque particulièrement difficile de par la grande vitesse et la taille réduite de ces S-Boote. Mais, les vedettes allemandes parviennent encore à harceler les convois et continuent à couler destroyers et navires de commerce.

De fin février à mi-avril 1941, les opérations de S-Boote doivent encore être interrompues en raison de la météo déplorable.

En reprenant les combats, les S-Boote sont de plus en plus souvent obligées de cesser leurs attaques sous la riposte britannique, mais à ce moment, les nouvelles séries de S-Boote sont lancées. Ces nouvelles vedettes sont plus grandes et peuvent atteindre une vitesse de 40 nœuds, ce qui leur permet de mieux affronter les mauvaises conditions météorologiques : force est de constater qu'au fur et à mesure des développements stratégiques alliés contre les S-Boote, ces derniers évoluent en permanence pour les contrer. Cependant, entre début juillet et fin août 1941, les S-Boote ne coulent qu'un seul navire allié, un destroyer venant presque toujours obliger les S-Boote à rompre le combat lors d'une attaque.



S-Boot type S65 en mer Baltique

En novembre 1941, une opération faillit faire tomber une S-Boot entre les mains de l'ennemi : lors d'une attaque de convoi, deux S-Boote s'éperonnent, dont la S-41 qui est gravement endommagée. Après de violents combats entre les S53 et S105 venus au secours de la S41, et des vedettes britanniques, La S41 doit être abandonnée, et les Britanniques tentèrent de la récupérer, mais celle-ci coula quelques minutes plus tard.

Au cours de l'année 1941, les S-Boote auront coulé 29 navires de commerce pour 58 854 tonnes, sans compter les nombreux navires coulés par les mines.

Face à ce bilan de plus en plus désastreux, les Britanniques entreprennent un effort considérable, en tout, ils ont en service 34 flottilles de vedettes côtières basées en mer du Nord et dans la Manche. Pour le même secteur, la Kriegsmarine ne dispose que de 12 bâtiments opérationnels.

Cette fin d'année 1941 marque aussi un événement important : le déploiement des S-Boote de la 3^e flottille en Méditerranée. Tout d'abord lors du siège de Tobrouk, elles sont employées pour empêcher le ravitaillement de la garnison britannique. Elles sont aussi utilisées pour prêter main forte à la marine italienne, et dès décembre 1941, les S-Boote sont employées au blocus de Malte en mouillant de nombreuses mines.

A partir de juin 1942, les S-Boote de Méditerranée mettent en œuvre les mêmes techniques de harcèlement que celles utilisées en Atlantique Nord, pour stopper les imposants convois qui tentent de ravitailler l'île, mais la présence de nombreux destroyers britanniques protégeant ces convois rendit ces opérations peu productives.

2. SCHNELLBOOTGESCHWADER 2.

Bande de bachi du 2^e escadron de Schnellboote basé en mer Baltique

Lorsque les Américains débarquent en Afrique du Nord en novembre 1942, la 3^e S-Boot flottille est contrainte au repli jusqu'en Tunisie où elle participe encore à des missions de mouillage de mines et de ravitaillement des troupes de l'Afrikakorps. Lorsque l'état se resserre sur les Allemands en Tunisie, les S-Boote ont une nouvelle mission, évacuer hommes et matériel jusqu'en Italie, et le 7 mai 1943 elles quittent définitivement la Tunisie pour la Sicile. Mais, les opérations d'évacuations en Méditerranée ne sont pas terminées : lors du débarquement américain en Sicile, les S-Boote évacuent encore hommes et matériel vers le continent. Pour éviter d'être saisies par les Américains ou par les Italiens du maréchal Badoglio, les S-Boote stationnées en Sicile doivent partir. Certaines se rendent au port de Toulon, et d'autres en Espagne.

Pour contrer cette série d'évènements ayant gravement affaibli la Schnellbootwaffe, la Kriegsmarine forme une nouvelle flottille dans la mer Egée, la 24^e flottille : elle est formée par des vedettes italiennes MAS réutilisées par la Kriegsmarine. Cette flottille sera opérationnelle en Adriatique à partir de décembre 1943, et aidée des 3^e et 7^e flottilles, elle se battra courageusement contre les Alliés jusqu'à la fin de la guerre.

L'année 1942 marque aussi un tournant dans les combats en Atlantique Nord : la Royal Navy est maintenant réellement en mesure d'affronter les Schnellboote : les nouvelles vedettes britanniques sont plus rapides et mieux armées. Face à eux, les Allemands sont de plus en plus en difficulté : le rythme de production des S-Boote, qui est de 3 par mois à ce moment, n'est pas suffisant pour remplacer les pertes, et la multiplication des fronts obligent l'état-major de la Kriegsmarine à disperser ses S-Boote. Ce retournement global du conflit fait apparaître, à l'image de la situation en Méditerranée, la nécessité d'utiliser les S-Boote à des fins d'évacuations : le 15 janvier, les 2^e, 4^e et 6^e flottilles reçoivent l'ordre de participer à l'opération Cerberus : l'évacuation des cuirassés Scharnhorst et Gneisenau et du croiseur Prinz Eugen vers l'Allemagne.

La mission de la 6^e flottille est de créer une attaque de diversion pendant que les 2^e et 4^e flottilles escortent les navires. Quelques temps après le début de cette opération, un avion de reconnaissance britannique repère le convoi et des attaques aériennes sont lancées. Ces attaques se soldent par un échec, la Luftwaffe ayant été particulièrement efficace. Plus tard, des attaques de vedettes puis de destroyers seront encore mises en échec par l'énorme puissance de feu de ce convoi. Les trois navires arriveront sains et saufs dans le port de Wilhelmshaven le 13 février. A la suite de cela, les 2^e et 4^e flottilles sont réemployées au mouillage de mines et aux attaques de convois, et la nuit du 19 février, un accident faillit encore faire tomber une S-Boot aux mains des Britanniques : ce sont les S39 et S53 qui se percutent de plein fouet. Si la S39 parvient à rejoindre sa base, la S53 est gravement endommagée, et son capitaine, l'Oberleutnant zur See Peter Block se sacrifie et saborde le navire. Quelques jours plus tard, la S111 perdue dans le brouillard tombera nez à nez avec trois bâtiments britanniques l'obligeant à se rendre : les britanniques réussirent alors à envoyer une équipe de prise sur cette S-Boot pour la remorquer, mais là, ils se trouvent confrontés aux S104, S62 et S29 partis à la recherche de la S111. Les Britanniques sont bientôt obligés de rompre le combat et d'abandonner leur prise, qui est alors remorquée par les Allemands, quelques heures plus tard, c'est au tour des S-Boote d'être pris par une attaque anglaise de Spitfire durant laquelle la S111 est envoyée par le fond.

Le 16 avril 1942, une modification importante a lieu : une structure spécifique aux S-Boot est créée, et mise sous les ordres du Kapitän zur See Rudolf Peterson qui va démarrer de nombreux programmes pour renforcer la puissance de feu et les capacités de ses S-Boote. Il fait poursuivre les missions de mouillage de mines et de harcèlement des convois. A la fin de l'année 1942, les S-Boot du front Ouest auront coulé, à la torpille ou à la mine 86 465 tonnes de navires alliés



Le Kapitän zur See Rudolf Peterson

Au début 1943, on ressent l'effort de production allemand de l'année précédente, la Kriegsmarine aligne 54 bâtiments aptes au combat et d'autres en réparation, mais malgré cet effort, le rapport de force est bel et bien inversé, les Coastal forces britanniques alignent 263 bâtiments opérationnels.

En effet, les Allemands emportent de moins en moins de succès, les convois sont toujours bien défendus. Les S-boot sont

mis à mal, entre janvier et mars, 3 sautent sur des mines, 4 se percutent et une est coulée par des Spitfire, si bien que les 4 flottilles de l'Ouest n'alignent plus que 15 S-Boot. En avril 1943, les premières unités américaines arrivent, et l'intensification des bombardements alliés sur les ports français fait perdre de plus en plus de S-Boot.

En septembre 1943, une grande opération de mouillage de mines est lancée, c'est en tout 29 S-Boot qui prennent la mer, mais là aussi, les accidents se succèdent : la S87 fait demi tour à cause de problèmes de moteurs, et les S38, S74 et S90 s'éperonnent, et d'autres S-Boote tombent nez à nez avec des vedettes britanniques. Lors de ces affrontements, la S96 est éperonnée avec une violence inouïe par une vedette britannique, et elle sera abordée par l'équipage d'une autre vedette, mais, à la dernière minute, l'équipage de la S96 parvient à la saborder. Plus tard, les attaques de convois continuent, mais la défense des Britanniques est de plus en plus puissante.



S-boote portant l'insigne de la 4^{ème} S-boote flottille

Cela amène Peterson et son état-major à faire améliorer les structures des S-Boote ainsi que leur armement secondaire. De plus, les stratégies d'attaques évoluent, les attaques de convois se font maintenant avec 8 ou 10 S-Boote divisées en groupes de 2 extrêmement mobiles, au lieu d'envoyer plusieurs flottilles au combat.

Le bilan de cette année 1943 montre bien l'effort de défense britannique : les S-Boote auront coulé « seulement » 26 000 tonnes de navires alliés.

Le début de l'année 1944 est toujours consacré au mouillage de mines et aux harcèlements de convois. Mais, le 26 avril, 6 S-Boote reçoivent une nouvelle mission, elles sont chargées d'intercepter des barges de débarquement alliées et de récolter un maximum d'informations sur elles, mais, ces S-Boote seront interceptées par un navire anglais et un navire des FNFL.

Cependant, la traque des navires préparant le débarquement n'est pas terminée : le 27 avril, un convoi ayant été repéré par la Luftwaffe, les 5^e et 9^e flottilles appareillent de Cherbourg, mais, les S-Boote, une fois sur place, ne parviennent pas à localiser le convoi, et tombent sur 8 bâtiments américains de débarquement de chars qui font un entrainement, les S-Boote en coulent 2 et en endommagent un. Cette attaque aura coûté la vie à 197 marins américains et à 441 GI's.

En réponse à cette attaque, de nombreux bombardements des ports abritant les S-Boote sont mis en œuvre, sans grand succès grâce aux énormes bunkers de protection des S-Boote.

A partir du 6 juin 1944, tous les S-Boote du front ouest reçoivent l'ordre de se rendre dans la zone du débarquement pour attaquer tout les navires qui s'y trouvent, mais sans grand succès en raison de la présence, encore et toujours d'une excellente escorte britannique. Dans les jours qui suivent, les S-Boote coulent plusieurs navires alliés de transport de munitions. Et, parallèlement, une grande opération allemande se prépare. A partir du 12 juin, les services de renseignement alliés repèrent une importante concentration de S-Boote dans le port du Havre, un bombardement, sûrement le plus meurtrier pour les S-Boote, est tout de suite lancé.

Ce bombardement détruira 14 vedettes. A la suite de cela, les opérations de mouillage de mines et d'attaques de convois continuent, toujours de plus en plus compliquées pour les Allemands, et, en juillet 1944, la Kriegsmarine ne compte plus que 13 S-Boote opérationnelles, et à partir de la fin août, les missions d'évacuation du Havre commencent et permettent l'évacuation d'une centaine de navires allemands.

Dans la nuit du 18 au 19 septembre, une autre opération est lancée, une opération de ravitaillement du port de Dunkerque : deux groupes de la 10^e flottille apportent 8 tonnes de munition et parviennent à évacuer le Generalleutnant von Kluge et une partie de son état-major. Les opérations de mouillage de mines se poursuivent encore et toujours, et parallèlement, les S-Boote se replient sur les ports de Hollande et de Norvège, mais nombreux de ces ports sont bombardés, détruisant de plus en plus de S-Boote.

Au début 1945, la S-Bootwaffe dispose de 32 bâtiments aptes au combat, et le mouillage de mines continue, l'activité des S-Boote ne faiblit pas. Jusqu'à la capitulation allemande, les S-Boote continueront à harceler les convois alliés. La dernière opération des S-Boote consistera à amener le contre-amiral Breuning en Angleterre pour signer la capitulation des forces navales allemandes situées en Hollande.

Entre 1930 et 1945, la Kriegsmarine mit en service 239 S-Boote, et 127 unités furent détruites. Les autres seront réutilisées après guerre par différentes marines. 7 500 marins auront pris part aux combats au sein de la S-Bootwaffe, et 767 d'entre eux mourront au combat

Au cours de la Seconde Guerre mondiale les S-Boote ont coulé 101 navires marchands totalisant 214 728 tonnes. En outre, elles ont coulé 12 destroyers, 11 dragueurs de mines, huit navires de débarquement, six vedettes de combat, un torpilleur, un mouilleur de mines, un sous-marin et un certain nombre de petits navires marchands. Elles ont également endommagé deux croiseurs, cinq destroyers, trois navires de débarquement, un navire de réparation, un remorqueur et de nombreux navires marchands. Les mines marines posées par les S-Boote ont été responsables de la perte de 37 navires marchands totalisant 148 535 tonnes, un destroyer, deux dragueurs de mines et de quatre navires de débarquement.

En reconnaissance pour leur service, les membres d'équipages de Schnellboot se sont vus attribuer la Croix de fer à 23 reprises et la Croix allemande en or en 112 occasions.

Sources :

-S-Boot Les vedettes rapides de la Kriegsmarine 1939 1945
de Jean-Philippe Dallies-Labourdette.

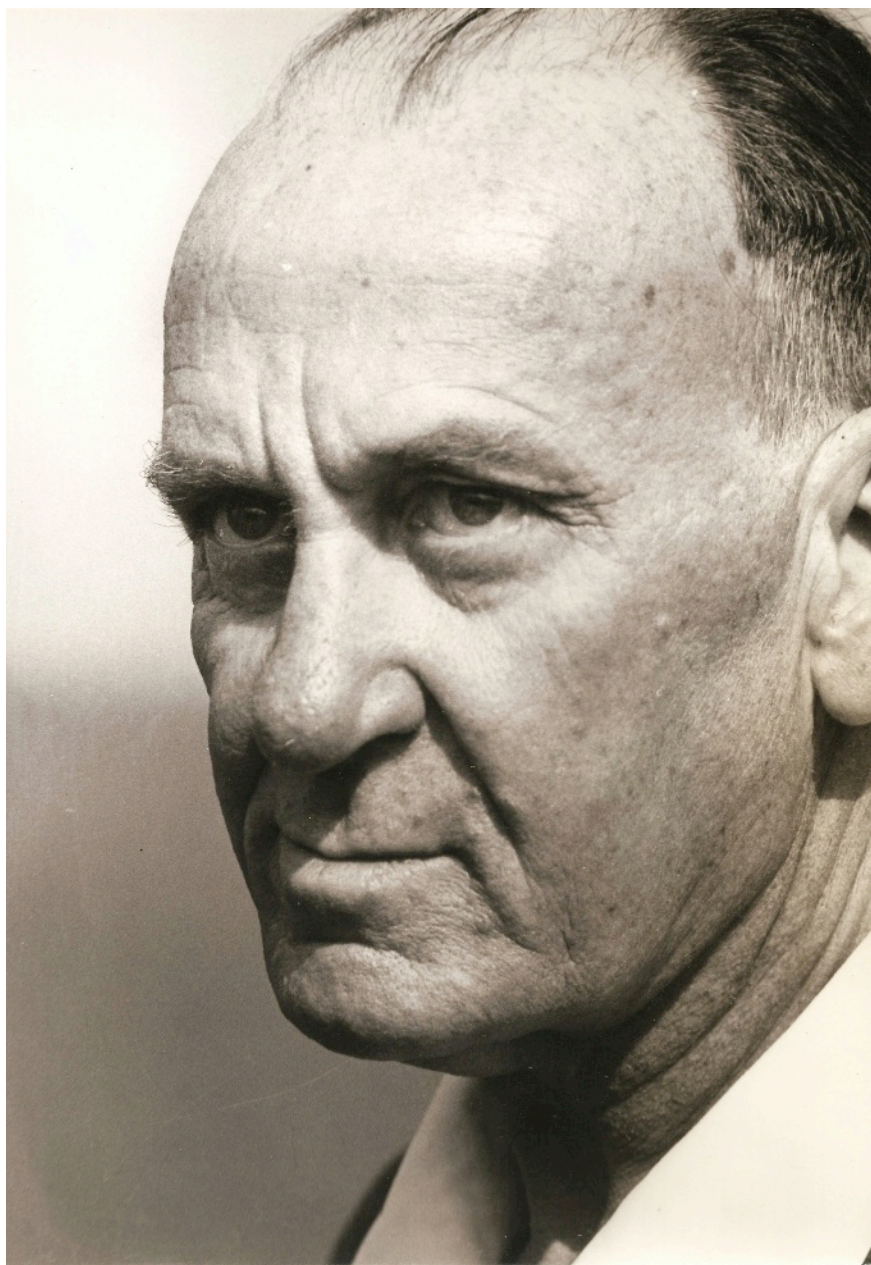
-Wikipedia



Schnellboot-Kriegsabzeichen

Qui était Philippe Kieffer ?

avec Benjamin Massieu



A l'occasion de la sortie de son ouvrage sur Philippe Kieffer, la rédaction de l'Histomag a demandé à Benjamin Massieu, jeune chercheur qui vient de réaliser son mémoire sur le chef des 177 commandos français du Jour-J, de répondre à quelques questions afin de mieux connaître ce grand personnage de la France Libre...

Histomag 39-45 – Philippe Kieffer est déjà connu, grâce au commando 4 et son rôle à sa tête, il n'est pas oublié et des ouvrages ont déjà été publiés sur lui. Alors pourquoi avoir choisi ce sujet ?

Benjamin Massieu – En effet, Philippe Kieffer est loin d'être un inconnu. Toutes les personnes qui s'intéressent à l'Histoire du Débarquement ont entendu parler de lui et le film "Le Jour le plus long", s'il représente l'action de Kieffer et de ses hommes de manière fantaisiste y est pour beaucoup. Mais l'histoire des commandos est largement légendaire. Il suffit de prendre un carton d'archives pour se rendre compte des incohérences entre l'histoire officielle et celle dont les documents témoignent. Pendant très longtemps, la carence d'études universitaires fut flagrante: c'est une histoire qui fut l'œuvre de passionnés. René Estienne (conservateur du SHD de Lorient) avait fait un travail de recherche remarquable en 2008 et commencé à dégrossir mais il avait disposé de peu de temps donc on en était encore aux balbutiements...

En fait, il n'existe aucune biographie de Philippe Kieffer au sens exact du terme, qui dépasse l'épopée des commandos. J'ai vraiment voulu raconter SA VIE car le reste est toujours mis sous le boisseau, brodé, sans que personne ne fasse de recherches.

Personnellement, étant dans le milieu des commandos depuis l'adolescence et connaissant la fille du commandant Kieffer, je savais avoir à ma disposition des sources inédites (quelques rares documents issues des papiers personnels de Kieffer ont été publiés il y a des années de cela mais ils ne représentent qu'une goutte d'eau). Cependant, il ne faut pas réduire mon travail à cette mise à disposition des archives familiales. Ce serait simpliste. Il y a derrière une vaste fouille de nombreuses autres sources...



Philippe Kieffer dans sa jeunesse

HM – Le principal écueil du chercheur est l'archive privée, trop rare le plus souvent, qui permet de découvrir l'homme au delà du militaire. En avez-vous appris plus sur la jeunesse de Philippe Kieffer et son parcours avant guerre ? Banquier puis commando il y a de quoi surprendre non ?

B.M. – Comme je le disais, il ne faut pas réduire cette recherche à la consultation des archives familiales. En fait, ces archives m'ont été d'une aide extrêmement précieuse mais pour évoquer l'après-guerre. Pour le reste, il y a derrière un travail de consultation colossale qui m'a pris énormément de temps (et de kilomètres!). J'ai consulté des dizaines de milliers de documents et j'en ai retenu environ 4000 pour la plupart inédits: archives personnelles bien sûr mais également documents du SHD (libres mais aussi classifiés), archives nationales, diplomatiques, jésuites, départementales du Calvados, du Bas-Rhin, multiples archives personnelles de vétérans et de leurs familles, etc. Là où j'en ai le plus appris je pense, c'est en consultant plus de 20 000 journaux haïtiens. J'aime mieux vous dire que c'est fastidieux mais lorsqu'on trouve un article sur Kieffer ou sa famille dans tout ça, c'est un bonheur !

La fille du commandant me dit toujours qu'elle a découvert son père grâce à mes travaux et je pense que c'est une belle récompense et surtout une preuve que l'on ne peut pas se limiter à interroger quelques témoins dans ce genre de travail... comme on l'a trop souvent fait jusqu'à aujourd'hui, alors qu'on connaît le phénomène de "reconstruction de la mémoire".

Sur sa vie avant-guerre, j'ai pu reconstituer son parcours en intégralité et avec précision.

Du côté de son père (et uniquement du côté de son père), il est d'origine alsacienne, d'Otterswiller précisément (dans le Bas-Rhin, à 2 km de Saverne). Les Kieffer étaient de modestes catholiques de pure souche alsacienne mais sa grand-mère (une Hitzel) avait des origines dans le Saint Empire romain germanique (chez des Badois, des Souabes et des Calvinistes suisses ainsi qu'en Bavière d'où était parti un de ses ancêtres à la fin du XVIIe siècle pour s'établir en Alsace). Son père (nommé également Philippe Kieffer) n'était pas un jeune homme qui avait décidé de quitter l'Alsace dès l'annexion allemande comme on peut souvent le lire. Il n'avait que 4 ans à cette époque. Il a quitté la région en 1878 à l'âge de 12 ans. Poussé à « l'option » de la nationalité française par son père Aloise alors qu'il avait 6 ans. Devant le risque d'être déclaré Allemand car toute la famille était restée à Otterswiller, il avait été confié à des missionnaires qui l'avaient envoyé en Jamaïque faire de l'apostolat auprès d'anciens esclaves affranchis. Il y a grandi puis a renoncé à la carrière ecclésiastique pour ensuite s'installer à Port-au-Prince le 4 octobre 1892 à 26 ans. Il y a rencontré Marie Cooke, fille de commerçants venus du Canada et d'origine à la fois écossaise et huronne, avec laquelle il s'est marié le 26 octobre 1896. La mère du futur commandant était une femme de caractère qui tenait une boutique épicerie-mercerie-chapellerie. Philippe Kieffer père, après avoir tenté infructueusement de monter une école puis avoir travaillé à la Banque Nationale d'Haïti s'est associé à l'affaire de sa femme. C'était une famille riche et influente. Le père du commandant avait des relations jusqu'à la présidence de la république haïtienne et était l'un des fondateurs de la chambre de commerce française de Port-au-Prince ainsi que le vice-président de la société française de secours mutuels et de bienfaisance.

Philippe Kieffer naît donc dans ce milieu assez aisé le 24 octobre 1899. Il est le deuxième d'une famille de quatre enfants (deux garçons puis deux filles). Il suit tout d'abord une scolarité primaire chez les pères spiritains au collège Saint-Martial de Port-au-Prince. Et puis, en octobre 1910, son père décide de les envoyer, lui et son frère aîné Marcel, au collège Notre-Dame-de-Bon-Secours à Jersey, un établissement créé par des jésuites français qui fuyaient les lois laïques. Philippe s'y révèle être un élève doué pour les langues, l'Histoire et les sciences humaines en général. Il est aussi membre de l'équipe de football du collège.

Après 6 années à Jersey, il rentre en Haïti en juillet 1916. Le pays a alors bien changé puisqu'il est occupé militairement par les Américains depuis un an. Tandis que son frère Marcel s'est engagé volontaire à 17 ans et a combattu en France, Serbie et aux Dardanelles, Philippe ne parviendra pas pour sa part à être rapatrié pour prendre part au premier conflit mondial. Il n'a d'ailleurs aucune expérience avec l'armée. Classé insoumis pendant un court moment (surement en raison d'une confusion administrative) il n'a pas fait son service. Il n'aura aucun contact avec le monde militaire avant 1939.

Pendant ce temps, il poursuit ses études. Avec son baccalauréat ès Lettres, 1ère et 2e partie en poche, il obtient par correspondance un baccalauréat américain « partie commerciale et bancaire » auprès de La Salle Extension University de Chicago, c'est-à-dire l'équivalent d'une licence. Il n'y a pas obtenu de diplôme d'HEC dans cette école mais bien un baccalauréat. En revanche, il aurait (selon ses dires), complété son cursus auprès de l'Université de New-York par un diplôme spécialité banque équivalent en France à celui des hautes études commerciales et obtenu en 1922. Il y a également une confusion très répandue qui veut qu'il soit passé par HEC Paris, ce qui est faux.

Après une première année au service des lignes maritimes de la compagnie du Panama, il se lance dans la finance alors en pleine expansion dans le pays suite aux réformes imposées par les Américains. Son frère Marcel fait de même et entre chez The Royal Bank of Canada (dont il deviendra chef de service puis sous-directeur) mais il est faux de dire qu'ils ont tous deux travaillé dans la même institution.



Philippe Kieffer et ses fusiliers-marins

Philippe entre lui à l'American Foreign Banking Corporation comme agent de change mais n'y reste qu'un an, cette dernière fermant sa succursale de Port-au-Prince très rapidement. C'est la National City Bank of New York qui l'embauche alors car cette institution vient de racheter la Banque Nationale de la République d'Haïti. Philippe Kieffer devient à ce moment chef inspecteur des succursales sud-américaines et antillaises de City Bank.

. Il voyageait beaucoup sur le continent américain et sera par exemple fait officier de l'ordre du libérateur Simon Bolivar par le Venezuela. En avril 1928 enfin, il est devenu sous-directeur de la BNRH. Cette banque étant une filiale de City Bank, elle avait une direction américaine. C'était la première fois qu'un non Américain arrivait à un poste d'une telle importance. Le directeur était M. Woorhies (je précise car j'ai déjà entendu que le patron était le beau-père de Philippe Kieffer, Walter Scott III, mais ce n'est pas vrai). J'ajouterai qu'il n'a jamais été banquier aux États-Unis comme on le lit souvent : il a travaillé dans des banques américaines installées en Haïti. Il est amusant de constater qu'à l'époque, les Haïtiens se réjouissaient de cette nouvelle car ils voyaient la nomination d'un enfant du pays comme un progrès (et qu'importe s'il n'était pas Haïtien). Le président Lescot lui demandera d'ailleurs un jour, dans le doute, s'il n'avait pas la nationalité haïtienne. Il était très apprécié dans le pays où il avait d'importantes relations. Il sera d'ailleurs fait officier de l'ordre national haïtien « Honneur et mérite » (l'équivalent de leur Légion d'Honneur). Avec Marcel à un poste tout aussi important que celui de Philippe, la fratrie Kieffer devait jouir d'une influence considérable dans le petit monde de la finance haïtienne. Philippe était d'ailleurs, en plus de tout cela, conseiller honorifique du commerce extérieur pendant 7 ans, près de la légation de France ainsi que secrétaire de la chambre de commerce française à Port-au-Prince (que son père avait co-fondé je le rappelle).

Plus personnellement, il s'est marié à une haïtienne d'origine britannique, Anita Scott en octobre 1921, et a eu avec elle deux enfants, Claude et Maël en 1923 et 1925. Mais rapidement, en raison d'une mésentente sérieuse avec sa femme et sa belle-famille, Anita demande le divorce en juillet 1933, divorce qui sera prononcé en octobre suivant. Tout cela est nouveau car on a toujours répété qu'il avait divorcé à son retour en France en 1939. La rupture familiale est déjà loin derrière lui à ce moment. C'est pour moi un élément d'une grande importance pour expliquer la charnière que constitue l'année 1939 pour lui...

HM – Pour cette publication avez-vous cherché à vulgariser (au sens noble du terme) votre travail de Master au sein de l'Université de Caen ou avez-vous cherché à le transmettre tel quel pour en faire la référence la plus complète publiée sur Philippe Kieffer ?

B.M. – J'ai longtemps voulu apporter "la bible", le livre où il y aurait tout. Mais pour des raisons que chacun comprendra, on ne s'adresse pas à un jury d'universitaires comme au grand public. Toutefois, sur les trois parties de mon étude (l'avant-guerre, la guerre et l'après-guerre), seule la dernière sera véritablement réduite, notamment pour ce qui concerne sa carrière politique car il ne s'agit pas d'étouffer les lecteurs avec des notions complexes. Je vais vulgariser un maximum cette partie. Pour le reste, je vais la plupart du temps à l'essentiel (je ne raconte pas en détails l'histoire des fusiliers marins ou des raids de commandos auxquels il n'a même pas pris part), je me concentre sur Kieffer lui-même donc il y aura peu à enlever. C'est peut-être prétentieux, mais j'ai dès le début voulu écrire l'ouvrage de référence qui mette à plat tout ce qui a été dit ou écrit. Écrire une énième version de la vie de Kieffer cela ne m'intéressait pas. Ce qui est vrai, j'en parle, ce qui est faux, je le réfute ou je n'en parle pas!



Philippe Kieffer et le général Giraud

HM – En quoi l'année 1939 est-elle charnière ?

B.M. – Suite au divorce, Anita est rentrée en France avec les enfants, fin 1933. Philippe ne voyait presque plus sa famille. Il venait régulièrement en France jusqu'en 1939 pour maintenir le lien avec ses enfants. Il ne découvre donc pas le pays en 1939 ou 1940 comme on l'entend parfois. C'est à la fin de l'année 1938 qu'il a décidé de quitter Haïti pour des motifs avant tout privés (revoir ses enfants) et parce que la BNRH a été rachetée par l'État haïtien en 1934 (donc il n'intervenait plus dans le monde de la finance anglo-saxonne). Il quitte Haïti le 7 mars 1939 en embarquant sur le steamer Saint-Domingue et arrive au Havre le 29 mars.

Si sa vie est assez floue sur ce qu'il fait ensuite, il n'y a trace d'aucun emploi durant cette période et j'ai même un document où il écrit être rentré en France avec « un an de congé ». Lorsqu'on sait tout ce que je viens de vous dire, on sourit lorsqu'on entend la version très répandue selon laquelle il était banquier à New-York et est rentré pour s'engager dans la France libre à l'annonce de la défaite ou pour s'engager en 1939 au moment de la déclaration de guerre. Tout cela n'est que légendes...

HM – Avez vous pu avoir des précisions sur son vécu à partir de septembre 1939 et le déroulement de sa campagne de 1940 ? D'origine alsacienne, donc à priori n'ayant pas de tradition navale dans sa famille, pourquoi rejoindre la Marine ?

B.M. – La destruction des archives de beaucoup des ports au moment de l'invasion allemande ne m'a pas facilité la tâche, d'autant que la reconstitution de ses états signalétiques et des services après-guerre s'est faite d'après ses déclarations faussées.

Se présentant au bureau du recrutement de Bordeaux le 3 septembre, il a cherché à s'engager dans l'armée de terre. Il a été versé à la Marine le 2 octobre puis affecté le 10 à l'état-major de Dunkerque mais ce n'était pas l'arme qu'il avait choisi. Démarrant la guerre simple matelot, il passe avec succès son certificat d'interprète de langue anglaise en janvier 1940 à Cherbourg. C'est à cette époque qu'il rencontre au restaurant Mollard à Paris, face à la gare Saint-Lazare, Louisa Amélia Winter, une londonienne de 35 ans, veuve d'un médecin indien depuis 1936 qu'il retrouvera bientôt à Londres fin juin. Matelot sans spécialité affecté à la Police Navigation de Dunkerque (en fait probablement au secrétariat), il passe quartier-maître le 1er avril 1940 en raison de ses fonctions de responsabilité exercées dans la vie civile. Toutefois, à cette période il est déjà identifié au 1er Dépôt (Cherbourg) et n'est donc pas présent dans le nord de la France au moment de l'invasion allemande contrairement à sa légende qui veut qu'il ait été pris dans la bataille de Dunkerque. Au moment du déclenchement de l'offensive à l'ouest, il a été nommé quatre jours plus tôt, le 6 mai 1940, à la préfecture maritime de Cherbourg. La déroute des armées françaises le trouve donc dans le Cotentin, d'où il embarque à bord du chalutier Le Tonneau qui le conduit avec une quarantaine de personnels de la préfecture maritime de Cherbourg en Angleterre où il arrive, dans la nuit du 18 au 19 juin à minuit, à Southampton précisément.

HM – Comment Philippe Kieffer a affronté le cas de conscience de la désobéissance nécessaire pour rejoindre la France Libre ?

B.M. – Sans douter de son choix. D'après ses écrits que j'ai pu retrouver, il n'a pas douté. Je développe d'ailleurs dans mon travail une analyse sociologique dans laquelle je le compare aux autres Français libres et on se rend compte que tout dans son parcours (mis à part son âge), le conduisait à faire ce choix. Et puis le choix était plus facile pour lui: en 1940, il connaît bien le monde anglo-saxon de par ses interventions avant-guerre mais aussi parce que sa sœur et complice Marie-Thérèse est mariée avec un officier britannique et vit à Oxford. Il a sa fiancée également à Londres (qu'il épousera en août pour le premier mariage d'un Français libre avec une Britannique).

HM – Et cette vocation pour les commandos comment lui est-elle venue ?

B.M. – Kieffer est un homme qu'on a mis dans les bureaux malgré lui, sûrement en raison de son âge. Mais au fond de lui c'est un lion! Dès son ralliement à la France libre, il a dans l'idée de reprendre une lutte armée active: début juillet, à peine engagé, il s'était déclaré volontaire « pour aller en qualité d'officier en bataillon de fusiliers marins » alors qu'il n'était encore qu'un quartier-maître secrétaire ! Il avait réitéré dès le 15 juillet en demandant sa « Réintégration dans l'armée de terre où il a été mobilisé comme sous-lieutenant interprète » mais sa démarche n'avait pas abouti.

La France libre, l'a affecté elle-aussi dans des bureaux après l'avoir fait passer officier du chiffre. Son plurilinguisme (il parlait français, anglais, espagnol et italien) avait été remarqué et on lui a confié très tôt une mission de liaison. Dès le 20 août 1940, il est affecté comme officier du chiffre à bord du Courbet. Il y est chargé « de toutes les relations avec les Services Anglais de Portsmouth ». Sur cette plaque tournante des FNFL, Kieffer a donc un rôle clé et c'est sans doute pour cette raison qu'il n'est pas envoyé en unité combattante, notamment le 1er BFM. En plus de cela, son bilinguisme lui a valu d'être nommé le 5 octobre 1940 « Professeur de langue Anglaise à l'École Navale à compter du 15 octobre 1940 ».

Mais cette dernière fonction reste un « à côté ». Son rôle d'officier de liaison est bien plus important puisqu'il le met aux avant-postes en tant que membre de l'Etat-major avec un commissaire, un médecin et un ingénieur mécanicien. Le capitaine de corvette Jean Gayral – dont Kieffer est l'adjoint – est en tant que commandant du Courbet, également à la tête du Commandement supérieur de Portsmouth (Senior French Naval Officer : SFNO) la première base stratégique française libre. Celle-ci étant étroitement dépendante des britanniques, c'est de Kieffer dont dépendent beaucoup d'enjeux qui détermineront l'avenir des FNFL. Il apporte entière satisfaction à ses supérieurs aussi bien britanniques que français comme en attestent ses excellentes notations. La confiance du capitaine de frégate Gayral est absolue et absent pour des ennuis de santé à la mi-avril, il ira jusqu'à lui confier l'intérim du Commandement Supérieur pendant plusieurs semaines !

Mais en mars 1941, il a découvert les commandos britanniques et pour lui cela va tout changer. En revanche, il y a un décalage d'un an entre ce qu'il a écrit dans son livre (et qu'on a souvent repris) et ce que montrent les archives. Il ne va pas directement voir Muselier puis les Opérations Combinées en emportant tout sur son élan. Il s'attache d'abord à suivre une formation chez les Royal Marines. Il obtiendra l'autorisation de la suivre en août 1941. Affecté à Camberley au 3e BFM de langue espagnole comme officier de liaison, il suit des cours à la Royal Marines Small Arms School de Browdown de fin septembre à mi-octobre 1941. Après un différend avec le commandant Marenco qui manque de lui coûter cher, il expose son projet à l'Etat-major, sûrement le 8 novembre 1941. Après la fin de son cycle de formation et un diplôme de Competent in Landing Craft obtenu le 21 novembre 1941 au HMS Northney, il est versé comme instructeur aux candidats au grade de second-maître fusilier en décembre. Il fixe les modalités de fonctionnement et les objectifs de son groupe avec le sous-chef d'état-major Galleret, début janvier et n'entame la formation de ses premiers volontaires que le 17 janvier 1942.

Il récupère quelques fortes têtes et leur fait suivre des stages dans des écoles anglaises pour qu'ils bénéficient d'une formation de Royal Marines similaire à la sienne. Mais Kieffer n'a pas monté son unité dans le dos de la France Libre et avec les Anglais. C'est une idée reçue totalement fautive : dès le départ, c'est ce qui était prévu quand il a présenté son projet car les FNFL n'avaient pas les moyens logistiques de faire opérer un commando ! Le transfert de commandement s'est fait à l'initiative de la France libre. Il ne monte pas son groupe en forçant la main de ses supérieurs et en solitaire : Galleret, le sous-chef d'état-major l'appui. De plus, Kieffer ne négocie rien au début : c'est le commander E.D.S. Pinks, BNLO (British Naval Liaison Officer) qui fera toutes les démarches et le lien entre les FNFL et les Opérations Combinées. Il faut, je pense, réhabiliter ce personnage qui a eu un rôle crucial dans la constitution des commandos français.

Kieffer n'intervient dans les négociations qu'en avril 1942 et j'ai un document attestant qu'il ne renverse en rien la balance, les Britanniques ayant déjà pris leur décision d'envoyer son groupe à Achnacarry trois jours avant son entretien au QG des Opération Combinées.

Philippe Kieffer et le maréchal Montgomery



HM – Comment Philippe Kieffer considéra-t-il son engagement politique après guerre ?

B.M. – Il a largement délégué son commandement dans les derniers mois de la guerre afin de s'occuper de la pérennisation de son unité mais il reste à sa tête. Il ne passe le commandement que le 1er juillet car nommé au ministère de la Marine. Il y restera un an, à la commission qui reformera la spécialité de fusilier marin et créera une école des commandos sous les ordres de son adjoint, Alexandre Lofi.

Cette période correspond à ses débuts en politique : il a été nommé à l'assemblée Consultative le 9 avril 1945 en remplacement d'Alain Savary (nommé Commissaire de la République à Angers) mais il n'est admis que le 14 juin. Il n'y siègera qu'un mois et demi, la législature arrivant à son terme.

Il se présentera alors comme conseiller général du Calvados et sera élu au premier tour. Mais il n'est pas MRP comme on l'entend souvent. Il a eu de sérieux différends avec les responsables normands du parti en tentant de prendre la tête de leurs listes aux législatives et en devenant leur candidat aux cantonales. Il est donc sans étiquette. Durant son mandat il s'avère être un élu très sérieux et assidu, qui s'investit beaucoup pour redresser son canton et obtiendra

même un parrainage de celui-ci par Haïti (avec envoi d'aide humanitaire d'Haïti à Isigny), grâce à son ami le président de la République Elie Lescot.

Il sera également conseiller municipal de Grandcamp-les-Bains à la suite d'une élection municipale complémentaire en octobre 1945.

S'il ne s'est pas présenté à la première constituante d'octobre 1945 en raison de ses différends avec le

MRP, il s'oppose au premier projet de IVe République en mai 1946. À la suite de la victoire du « non », il se présente à la deuxième constituante en juin 1946 comme représentant de l'Union démocratique et socialiste de la Résistance sur une liste de Rassemblement des gauches républicaines mais second sur cette liste minoritaire, il échoue et n'ayant pas eu la majorité, ni dans son canton, ni dans sa commune, il démissionne de tous ses mandats au nom du « respect et (de) l'admiration que [qu'il] porte à nos grands principes républicains et démocrates ».

HM – Que fait-il ensuite ?

B.M. – Démobilisé en octobre 1946, il ne fera que deux courtes périodes de réserve en mars 1953 et mars 1954. Il semble que la Marine ait eu quelques difficultés à lui retrouver un poste correspondant à la fois à son âge et à sa formation... Il n'hésita pas pendant des années à demander une affectation en commando malgré son âge. En 1960, son état de santé se dégrada brutalement et il fut admis dans la réserve honoraire le jour de ses 62 ans.

Revenons en arrière pour évoquer sa situation professionnelle: il a débuté sa reconversion au sein de l'Agence Interalliée des Réparations dès octobre 1946 et s'est installé à Bruxelles (où siège l'IARA). Il est agent de liaison de la mission IARA à Berlin puis adjoint du chef de mission avant de devenir chef de la mission IARA en Allemagne à partir de février 1948. Il quittera ce poste en décembre 1950 suite à la fin de sa mission. Cet emploi terminé et ayant perdu une fille d'une leucémie en décembre 1949, il s'installe à Corneilles-en-Parisis en décembre 1950. Après plus de six mois de chômage, il prend la tête de la division administration de l'OTAN le 5 juillet 1951. Il continuera de voir ses commandos jusqu'à sa mort et s'attachera à construire sa légende : en écrivant son livre, en participant au film « Le jour le plus long » qui retrace son action de manière très fantaisiste, en étant un acteur et spectateur assidu des cérémonies commémoratives, etc. Il avait même commencé à rédiger le scénario d'une fiction basée sur l'histoire de ses commandos et que Daryll Zanuck, pilier de la 20th Century Fox, envisageait de réaliser. Malheureusement, le pacha est mort des suites d'une congestion cérébrale, le 20 novembre 1962 avant d'avoir achevé sa rédaction.



Philippe Kieffer en 1944



Sur le tournage du Jour le plus long, aux côtés de Christian Marquand qui incarne Philippe Kieffer dans le film

Le site Hillmann à Colleville-Montgomery

par Jean Cotrez

Pour ce 8^e opus de la série « ceux qui restaurent... » votre Histomag continue son périple en Normandie et après le mont Canisy de Guy, nous nous sommes tournés vers un autre site allemand qui s'est retrouvé, lui, en plein milieu de la grande bagarre du 6 juin 1944, je veux parler du WN17, plus connu sous le nom de site Hillman. C'est Bruno Leroux, trésorier de l'association « les amis du Suffolk Regiment » et administrateur du site web qui nous parle de ce site incontournable quand on visite les plages du débarquement.



Le « Mémorial » du site Hillman (blockhaus type R605)

Histomag : Pour commencer, pourriez-vous nous dire comment et pourquoi est née votre association « les amis du Suffolk Regiment » et nous présenter votre association ?



Bruno Leroux : Il est tout d'abord nécessaire d'expliquer le contexte : Colleville-sur-Orne devenue « Colleville-Montgomery » après guerre est située sur le flanc Est des plages du débarquement. Elle a eu le double privilège, le jour J, d'accueillir sur sa plage les premiers commandos français ayant pour mission la prise de Ouistreham, mais aussi d'observer les premières difficultés rencontrées par l'infanterie britannique qui avait sous-estimé le point fortifié se situant au sud de la commune et qui allait occasionner un retard dans leur progression vers Caen.

Propriétaire du terrain sur lequel le site fortifié fut construit par les Allemands à partir de 1942, Mme Lenauld, fidèle à un vœu fait ce jour-là devant la dépouille d'un jeune Anglais mort au combat, fit don en 1989 d'une parcelle de terrain sur lequel se situait le bunker le plus imposant, pour que soit matérialisé un lieu, en mémoire des Britanniques tombés ce jour là.

Pour assurer l'entretien du site ainsi que l'accueil des vétérans britanniques lors des cérémonies commémoratives tous les 6 juin, l'association « Les amis du Suffolk Regiment » fut créée en 1990, rappelant par là même que ce sont principalement les jeunes gens du premier bataillon du Suffolk Regiment qui participèrent à la libération du village

et en particulier à la prise du site codé « Hillman » par les Britanniques.

Au fil des années, avec le soutien de la municipalité, l'action de l'association s'est développée dans de multiples directions :

- dégagement de nouveaux ouvrages jusque là enfouis
- rééquipement des bunkers dont toutes les parties métalliques avaient été ferrillées entre 1948 et 1962
- aménagement intérieur à l'identique pour l'un d'eux
- organisation de visites guidées du site, toute l'année pour les groupes, tout les mardis durant l'été...

HM : Est-ce en vous intéressant au Suffolk Regiment que vous vous êtes intéressés au site Hillman ou l'inverse ?

BL : La question est intéressante ... Comme mentionné, la justification même de la création de notre association a été de structurer une petite équipe en charge de maintenir en état, voire embellir le bunker, devenu « Mémorial » du Suffolk Regiment. Mais, et les statuts même de l'association l'explicitent, la vocation de l'association est d'entretenir à travers celui-ci le « Devoir de Mémoire » comme nous l'appelons aujourd'hui.

Ainsi, durant environ 20 ans s'est développé de manière disjointe l'entretien / réaménagement du site et une rencontre fraternelle avec nos vieux amis britanniques à l'occasion de chaque 6 juin. Ces derniers vétérans sont heureux pour la plupart de revenir sur ce lieu où beaucoup ont connu leur baptême du feu...

Et puis, chaque 6 juin, ils sont de moins en moins nombreux, et avec eux une part de chaque expérience humaine individuelle s'est éteinte. Nous réalisons seulement maintenant, à l'aube du 70^e anniversaire combien chaque témoignage nous était précieux.

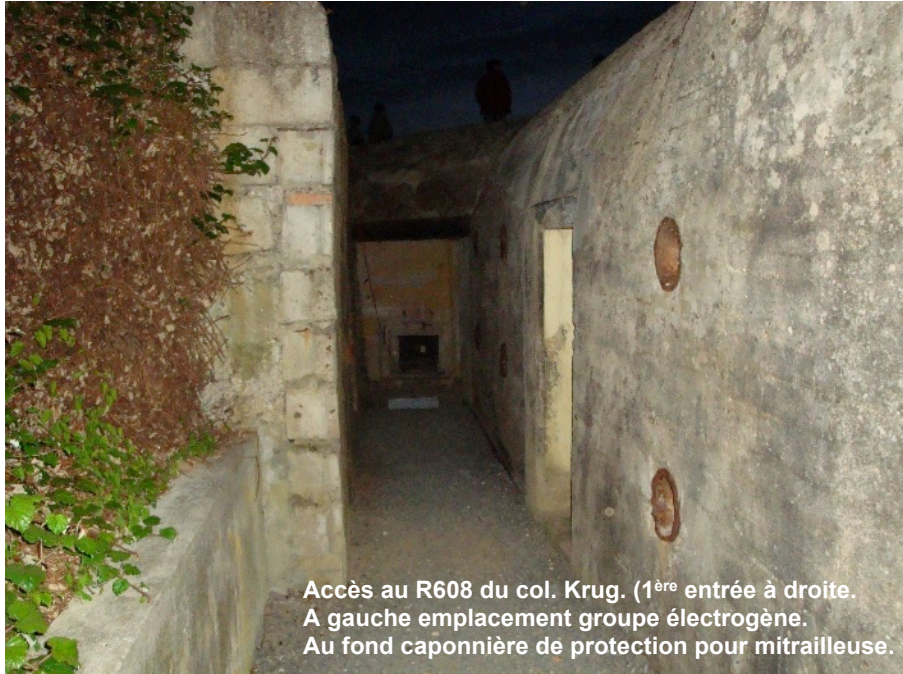
HM : Décrivez-nous le site Hillman au niveau des différents blockhaus et autres défenses tels que les Alliés les découvrirent le jour J.

BL : Le site « Hillman », ou Wn17 pour les Allemands, proche de la cote 61 est le point culminant au sud de la commune offre une vue sur tout le littoral, depuis l'embouchure de l'Orne à l'est jusqu'au delà de Douvres-la-Délivrande à l'ouest. Ceinturé par deux lignes de barbelés et un champ de mines, il s'étendait sur 24 ha, abritant trois principaux ouvrages plus une quinzaine de petites structures, destinées soit à la défense rapprochée du site, soit aux fonctions opérationnelles de ce centre de commandement. Les blockhaus du site étant dans leur grande majorité des ouvrages enterrés, ils furent mal appréciés par les services de renseignements, de même qu'ils ne furent pas du tout affectés par les bombardements précédant le débarquement, les tapis de bombes ayant manqué l'objectif pour tomber un peu plus à l'ouest, par manque de repères.

Le rôle du site était le commandement du groupe de combat « Orne », couvrant les défenses côtières de Courseulles jusqu'à Merville. Le site est composé d'un PC d'artillerie, avec un petit poste de conduite de tir au ras du sol subsistant encore à ce jour bien qu'au milieu de champs cultivés, lui-même sous la direction du PC d'infanterie. Ces deux ouvrages sont de type R608, auxquels ont été ajoutés du côté littoral un couloir d'accès à une coupole d'observation, ainsi qu'à l'opposé un complément d'ouvrage non standard, rendu nécessaire par la situation relativement isolée du site (abri pour une réserve d'eau et un groupe électrogène).

Bien que non terminé lors du débarquement, et surtout non pourvu des canons qui lui étaient destinés, le bunker devenu le « Mémorial » du Suffolk Regiment est du type R605, abri pour deux canons, dont seuls 2 exemplaires de ce type existent en France. Ses lourdes portes blindées n'ont jamais été livrées.

Bien que les chiffres varient selon les sources, le col. Krug lors de son interrogatoire indiqua que la puissance de feu du site était d'un canon de 75 d'origine tchèque, de deux canons (des pak47 probablement), et de 6 mitrailleuses MG sur des positions semi enterrées ou dans des tobrouks. Ce que l'on sait par ailleurs, c'est que 120 Allemands furent fait prisonniers sur le site entre le 6 et le 7 juin, certains s'étant repliés depuis la plage devant l'avancée des Alliés.



Accès au R608 du col. Krug. (1^{ère} entrée à droite. A gauche emplacement groupe électrogène. Au fond caponnière de protection pour mitrailleuse.

HM : Pouvez-vous nous retracer brièvement l'histoire du site Hillman lors du jour J.

BL : Les Allemands furent avertis d'un débarquement imminent dès la veille, confortés par les bombardements très fréquents des dernières heures. Le site était donc en alerte, sous la direction du colonel Krug. De son PC, celui-ci pouvait suivre et gérer au mieux la première ligne de défense côtière avec les effectifs qui lui avaient été attribués.

Le bourg, à mi-distance entre le site et la plage, fut sous contrôle vers 10h du matin. Ensuite, la batterie d'artillerie « Morris », commandée depuis Hillman, tomba vers 12h, autorisant la progression des Alliés vers Hillman...

Les préparatifs des différentes compagnies du Suffolk Rgt prévoyaient un assaut pour 13h10. Après un appui soutenu de l'artillerie, les soldats se frayent un passage afin d'arriver à l'entrée du site sur la seconde ligne de barbelés. La progression est très lente, à cause du feu nourri des Allemands et sous la protection hésitante des blindés du 13/18 Hussars et de la 79^e Royal Armoured Division. Alors que les mitrailleuses tirent furieusement en direction des Britanniques, le soldat James Hunter sort de son trou et tire comme un damné en direction de la coupole du poste de commandement du colonel Krug. (Acte héroïque qui lui vaudra la DCM). Le site est sous contrôle à partir de 20h, bien que les Allemands soient toujours confinés dans leurs bunkers souterrains. Ce n'est que le lendemain à 6h45 que le colonel se rend avec 70 hommes et deux officiers. Hillman est enfin libéré.



HM : Certains affirment que la résistance du site Hillman le 6 juin 1944 est l'une des raisons de l'énorme retard pris dans la prise de Caen, cette résistance ayant permis le mouvement des divisions blindées allemands vers Caen. Etes-vous d'accord avec cette affirmation ?

BL : C'est un sujet qui a été sensible jusqu'au milieu des années 70 car il mettait en lumière l'erreur d'appréciation des Alliés quant à la capacité de résistance d'Hillman, combinée là encore avec une totale inefficacité des bombardements préalables et sur l'impossibilité de progresser

par l'ouest, le long de l'Orne, tant que ce point ne serait pas pris. (Vous pourrez noter dans « le Jour le plus long » l'allusion à la commune de Colleville avec Bourvil comme maire, les actions héroïques sur Pegasus et Ouistreham, mais aucune mention de l'attaque d'Hillman, bien moins valorisant pour les Alliés). Il est clair que d'autres facteurs n'ont pas aidé, comme par exemple la perte de l'officier de liaison avec les navires, qui aurait pu coordonner un bombardement naval s'il avait survécu aux premières heures du débarquement. Ce n'est que grâce à l'intervention de chars Sherman du 13/18 Hussars et aux « Crabs » du Royal Armoured dans l'après-midi que la progression fut rendue possible pour l'infanterie. Une demi-journée précieuse perdue sur ce flanc Est, alors que les ponts sur l'Orne et son canal étaient aux mains des Alliés depuis l'aube.

Cependant, le fait même qu'aucun blindé britannique n'ait pu intervenir plus tôt souligne l'état d'encombrement de la plage d'Hermanville / La brèche. Selon un vétéran du Royal Engineer, c'était un véritable embouteillage, bien pire qu'en plein centre de Londres ! De ce fait, il est probable que la progression blindée alliée vers Caen aurait été de toute manière laborieuse durant cette première journée.

HM : Ou en êtes-vous de la restauration des blockhaus du site ? Ce qui a été déjà fait et ce que vous envisagez de faire dans un avenir proche.

BL : Il faut dissocier les ouvrages « accessibles », c'est-à-dire sur des parcelles de terrain qui nous sont allouées (soit propriété communale, soit louée par la commune à notre usage) de ceux qui ont fait partie de l'ensemble fortifié d'Hillman, mais actuellement en terrain agricole exploité. Les principaux ouvrages sur les terrains accessibles ont été dégagés, bien que nous poursuivions nos recherches sur l'exacte topologie du site la veille du jour J par différents moyens (photos aériennes d'archives, témoignages, photos/vidéos d'altitude à différentes périodes de l'année). Le fait que l'ensemble du terrain ait été en friche puis une décharge sauvage après guerre, limite toute prospection par détection de masse car le terrain reste potentiellement pollué dans son sous-sol...

Nous rencontrons par ailleurs des contraintes de servitude d'accès aux parcelles agricoles, ce qui nous impose de minimiser les reconstitutions des tranchées d'environ de 2 mètres de profondeur qui assuraient la liaison entre les ouvrages et points d'appuis défensifs, ainsi que des fouilles de grande envergure

Dans un avenir plus lointain, nous espérons obtenir l'accès à une parcelle sur l'ouest, intégrant un abri pour personnel

Mise en place d'une porte 19P7 (provenance de Lorient) dans le second R608



et surtout le petit poste de conduite de tir déjà cité, complétant ainsi la visite du secteur « Artillerie » du site...

Entre temps, subsiste encore beaucoup de travail sur l'aménagement extérieur et intérieur du site, avec, avant le 70^e, une nouvelle vitrine pour le musée au sein du Mémorial, ainsi que quelques éléments d'accueil...

HM : En ce qui concerne donc ces ouvrages qui faisaient partie du WN et qui sont aujourd'hui situés sur des terrains privés, quelles sont vos relations avec les propriétaires ? Est-il possible d'envisager un accord avec ces derniers afin que le site retrouve son intégralité de juin 1944 ?

HM : En juin 2014, on célébrera le 70^e anniversaire du débarquement, avez-vous d'ores et déjà établi un programme de festivités « spécial » ? Si oui peut-on en avoir un avant goût en exclusivité ?

BL : Oui, bien que certains ouvrages sur des terrains privés ne présentent pas d'intérêt propre, pouvoir encore aujourd'hui bénéficier d'une vue sur l'ensemble de ce que représentait le site, (surtout en hiver), et sur le rivage distant de 4 kilomètres, est une chance incroyable ! Mais il est probable que l'expansion de l'urbanisation locale ne vienne un jour masquer notre point de vue. Aujourd'hui, et grâce à la municipalité actuelle, nous bénéficions déjà une surface de terrain qu'il faut entretenir tout au long de l'année.

Nous entretenons, je crois, de bonnes relations avec les propriétaires de ces parcelles, notamment par le respect de l'engagement de l'association, tel que défini à l'origine.

Avec les exploitants agricoles, la situation est un peu plus délicate, et c'est normal puisque nous avons quelques divergences d'objectif... Le plus difficile est d'expliquer aux nombreux visiteurs qu'il existe d'autres ouvrages au milieu des blés mais qu'on ne peut pas les voir, puisque situés sur terrains privés et cultivés ! Certaines fois, nous souhaiterions remettre des barbelés...

BL : Nous y avons réfléchi et compte tenu des divers travaux déjà engagés et à finir pour cette date que nous considérons tous, au niveau de la région, comme un tournant vers une autre forme de commémoration « sans eux » (les vétérans), nous resterons sur un programme conforme aux années précédentes :

La reconstitution d'un camp militaire allié d'une cinquantaine de véhicules, et quelques autres surprises pour ceux qui viendront sur le site. Et bien entendu les visites de nos blockhaus.

Par contre, nous réactivons par tous les moyens possibles, l'appel pour qu'un maximum de familles de vétérans soient parmi nous, à nouveau, pour la célébration devant le mémorial, afin de renforcer ce lien de fraternité qui nous unit à nos vieux amis, malgré la barrière de la langue (tous ont appris les mots « un p'ti canon.. »).

HM : Parlez-nous du camp qui s'installe sur votre site chaque 6 juin

BL : Tous les ans, un camp allié est constitué, avec entre 20 et 50 véhicules, amenés par des particuliers et des associations, mais tous liés par la même volonté d'honorer ceux à qui nous devons notre liberté. Beaucoup de véhicules aux couleurs américaines, et peu de britanniques, malheureusement.

Le devoir de mémoire est toujours pour nous le maître mot, et malgré certaines demandes, nous sommes encore réticents à l'idée d'une reconstitution de bataille, le site, nous le savons, étant encore probablement la sépulture cachée de quelques soldats allemands.

Durant leur séjour sur notre site, nous proposons aux collectionneurs de les emmener en visite soit sur d'autres sites soit dans des musées alentours en passant par les petits chemins de notre campagne normande !



HM : Etes-vous aidés ou soutenus par des entités telles que communes, département ou région ? Si oui sous quelles formes ?

BL : Notre principal soutien nous vient de la commune de Colleville qui prend en charges les frais fixes (location terrain, électricité et eau) ainsi qu'un entretien des espaces verts, comme la tonte des pelouses, et ceci tout au long de l'année. La commune met en place durant l'été un permanent 6 jours sur 7 pour soulager nos bénévoles dans l'accueil du public au Mémorial... Des aides ponctuelles, notamment du conseil régional, ont été sollicitées pour la plantation de haie ou lorsque nous avons réalisé nos sanitaires pour l'accueil du public et des collectionneurs durant les camps...

HM : Quelles sont vos ressources pour mener vos projets à bien ? Bénéficiez-vous de subventions ?

BL : La principale source de revenu provient de deux foires « vide greniers » que nous organisons durant l'été, bien entendu vous l'aurez deviné pas sur le site mais en front de mer, puis de l'ensemble des dons (Le site est volontairement maintenu gratuit pour rester accessible à tous).

Les recettes des foires représentent 60% de nos recettes. Par ailleurs, 30% sont issues des dons des visiteurs, des membres bienfaiteurs réguliers et de la vente de livres que nous avons édités, grâce aux témoignages de vétérans. Enfin, les 10% restants proviennent de subventions...

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

BL : J'en vois au moins une ! « Et les Allemands, dans tout cela ? »... !

Pendant 20 ans, l'association a évolué avec les témoignages des Britanniques, la synthèse de leurs témoignages, de leur vision de l'histoire du débarquement... Seuls quelques ouvrages comme « Ils arrivent ! » de P. Carell permettent d'imaginer le sentiment d'impuissance vécu du côté allemand en ce matin du 6 juin, enfermés pour certains dans leurs bunkers... Malgré des épisodes pénibles durant l'Occupation, certains sont revenus en Normandie, discrètement, 10, 20 ou 30 ans plus tard... C'est leur histoire que l'on découvre depuis quelques années.

Cela a commencé avec un appel téléphonique reçu par l'un de nos membres : « allo, c'est le colonel Krug ! ».



Ceux qui restaurent

Et depuis, l'histoire se réécrit tout les ans, internet, Facebook, et autres outils facilitant les recherches. Nous sommes ainsi en contact avec trois familles de vétérans allemands. Nous découvrons les témoignages oubliés de certains Britanniques jamais revenus en France, et espérons que d'autre oseront aussi nous contacter ... l'histoire du site s'enrichit tous les jours de ces nouveaux témoignages sur la vie sur le site, même si nous n'oublions pas nos libérateurs !



Chambre reconstituée du colonel Krug dans son PC type R608

Il a d'abord cru à une blague, mais non, ce n'en était pas une. C'était bien le petit-fils du colonel allemand Ludwig Krug, lui-même colonel parachutiste dans l'armée allemande... Echange de courrier, puis ce 6 juin 2008, une intense émotion pour tous de voir les fils et petit-fils du colonel entrer dans le blockhaus de leur aïeul, en particulier dans sa chambre réaménagée à l'intérieur de son blockhaus de commandement.

Puis, ce fut au tour du fils de Hans Sauer de passer un soir de juillet devant le mémorial. Prise de contact, et suite au bon accueil qui lui a été fait, retour l'année suivante pour les commémorations où pour la première fois se retrouvaient en présence, les vétérans britanniques et l'un de ceux qui leur faisait face...



Cérémonie de juin 2013.

Soldat du Suffolk Regiment au garde-à-vous. En arrière plan, en cravate rouge, le fils d'un vétéran allemand, puis l'ancien et l'actuel président de l'association « les amis du Suffolk Regiment »

Le coin des lecteurs

par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,



Comme de coutume nous souhaitons vous recommander quelques ouvrages en rapport avec la thématique du dossier spécial de ce numéro, puis nous vous présenterons plusieurs ouvrages sortis (ou sur le point de sortir) qui ont retenu l'attention de la rédaction. Nous allons vous les présenter en espérant qu'ils vous plairont tout autant !

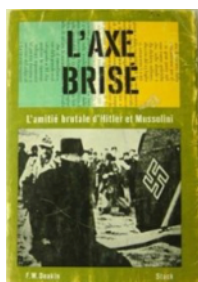
« Et commençons par LA référence (et si Alexandre Sanguedolce le dit c'est que c'est vrai !) sur le sujet que nous avons abordé dans notre dossier thématique : »

L'Axe brisé

par F.W. Deakin

Firmin-Didot – 1964

901 pages – 34,00 euros



Cet ouvrage de référence reprend les relations italo-allemandes d'El-Alamein jusqu'à la fin du conflit dont les périodes qui nous ont intéressé dans ce numéro : la nuit du Grand Conseil, les 45 jours de Badoglio, la fuite du roi, le retour de Mussolini et la RSI. Un pavé de 900 pages certes mais un pavé de qualité riche en informations sur cette période. Ce gros volume du savant professeur de l'université d'Oxford, F.W. Deakin, a retenu dès sa parution à Londres en 1962 l'attention de tous les historiens de la seconde guerre mondiale et a été aussitôt traduit dans toutes les langues de diffusion internationale. F.W. Deakin s'est proposé d'étudier dans le plus grand détail les trois dernières années des opérations conjuguées de l'axe Rome-Berlin, centrées sur les rapports personnels d'Hitler et de Mussolini, à partir de l'été 1942 où commencent les déceptions majeures pour les deux partenaires de l'Axe, jusqu'à la fin tragique de leur existence tourmentée presque à la même date de 1945. Ce dessein est poursuivi avec une rigueur impeccable, principalement sur la base d'archives allemandes et italiennes jusqu'ici presque explorées, de correspondances

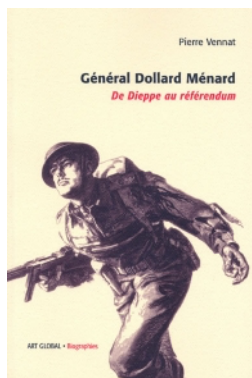
Poursuivons avec deux biographies que Pierre Vennat nous a fait découvrir et qu'il nous a paru important de présenter :

Général Dollard-Ménard

par Pierre Vennat

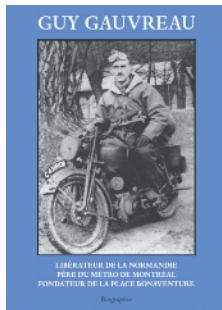
Art Global Edition

342 pages



C'est une bien belle biographie que nous avons eu le plaisir de lire que vous allons présenter. Mais c'est aussi et surtout la vie d'une figure québécoise que l'on découvre au fur et à mesure de la lecture de cet ouvrage. De sa formation à l'armée des Indes, c'est tant le début de carrière d'un brillant militaire que d'un homme de conviction que l'on découvre. Très engagé dans l'instauration du français dans les régiments francophones alors que le Canada imposait par tradition l'usage de l'anglais comme langue de commandement et défenseur de la francophonie durant toute sa vie, Dollard-Ménard se révèle aussi – et on en prend réellement conscience en parcourant ce livre – être un homme de défi autant que d'action. Ainsi cet homme présent à Kiska 1943 avec le Régiment de Hull, à Dieppe à la tête des fusiliers Mont Royal et qui finira sa carrière dans l'Armée des Indes s'impliqua en 1980 dans le referendum sur l'avenir constitutionnel du Québec. Malgré les critiques de la société militaire à laquelle il appartient il se révéla toujours un soutien du gouvernement québécois avec lequel il entretenait d'excellentes relations. Toujours avec son franc parlé qui lui attira malheureusement des inimitiés, y compris celles de ses supérieurs, c'est avec intérêt que l'on découvre les mérites d'un homme de qualité trop souvent brimé. La plume de Pierre Vennat réhabilite ainsi l'histoire de ce géant avec les engagements de sa vie mais aussi ses failles.

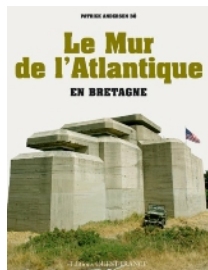
Guy Gauvreau
par Pierre Vennat
Valiquette Éditeur



A travers cet ouvrage que l'auteur a eut la gentillesse de nous faire parvenir, c'est un pan de l'histoire du Québec que l'on découvre au regard de la vie d'un homme à la carrière bien remplie. Cet homme c'est Guy Gauvreau, figure du régiment des Fusiliers Mont Royale, une unité canadienne francophone qui servit en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, participant entre autre aux opérations de Dieppe en 1942 et de Normandie en 1944. Guy Gauvreau, sous la plume de l'historien Pierre Vennat, nous invite à découvrir cet homme aux multiples facettes puisque après une carrière déjà brillante à moins de 40 ans, il va œuvrer pour son pays en modernisant la Montreal Tramway Company, devenant le père du métro de Montréal. Touchant à tout, il participe à l'organisation du plan de défense civile de

Une nouvelle publication que nous avons pu parcourir nous a donné envie de la présenter, il s'agit d'un très bel ouvrage, très complet sur le mur de l'Atlantique :

Le Mur de l'Atlantique en Bretagne
par Patrick Anderson Bö
OUEST-FRANCE
216 pages – 18 euros



Cet ouvrage recense, en un catalogue complet et inédit, les constructions du Mur de l'Atlantique en Bretagne. Près de 3 000 blockhaus parsèment la côte bretonne de Cancale à Pornic et n'ont pas encore fini de nous livrer tous leurs secrets. Patrick Andersen Bö a parcouru la côte bretonne en «bunker-archéologue» et a eu accès à des lieux aujourd'hui interdits, ou définitivement fermés. Vous découvrirez ainsi sur mille deux cents kilomètres de côtes que certaines de ces constructions à l'architecture étrange possèdent parfois leurs canons, leur mobilier ou sont décorées de fresques murales bien conservées. Le Mur de l'Atlantique en Bretagne, ou la construction de l'inutile... Un catalogue complet et inédit de toutes les constructions du Mur de l'Atlantique en Bretagne.

« Ah Bob Maloubier... Une petite tendresse pour le personnage, pour ce barbouze et sa vie... Je n'ai pu m'empêcher de vous parler des mémoires (partielles, tout ne pourra jamais être dit) de celui qui est sans doute le recordman des destructions de ponts en 1944 (5 ou 6 en une nuit de mémoire) »

Agent secret de Churchill
par Bob Maloubier

Tallandier
258 pages – 59,00 euros



Agent secret de Churchill pendant la guerre, saboteur, père des nageurs de combat français, forestier et pétrolier en Afrique, acteur du dernier film de Jean-Luc Godard : Robert, dit Bob, Maloubier, 87 ans, a traversé le XXe siècle comme un aventurier. Bob Maloubier, c'est aussi une gueule. Une grande gueule, glissent ses rares détracteurs. Moustache blanche façon major des Indes, oeil pétillant, blazer bleu marine avec le blason du Special Boat Service (nageurs de combat britanniques) dont il est breveté, insigne des nageurs de combat français au cou. Il nous raconte aujourd'hui ses deux années épiques passées au sein de la section française du Special Operations Executive (SOE),

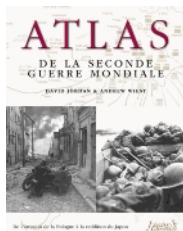
créé par Winston Churchill en juillet 1940, pour effectuer les sabotages et opérations spéciales contre les troupes allemandes en France occupée. Engagé dans le SOE à 19 ans, il a vécu l'Exode, les blessures, les prisons allemandes, une évasion de Bizerte envahi par l'Afrika Korps, l'assassinat de l'amiral Darlan par son ancien camarade de lycée Fernand Bonnier de la Chapelle... Il quitte l'armée britannique avec le grade de capitaine et la prestigieuse décoration Distinguished Service Order, accordée seulement à une soixantaine de Français pendant la guerre. Avec plein d'émotion, de verve et de faconde, il nous plonge ainsi dans le bain de l'époque, où coups tordus et héroïsme se mêlent, et dans la peau de ces combattants de l'ombre. On pourrait croire à un roman. C'est pourtant l'histoire vraie d'un héros de la guerre, l'un des deux derniers survivants du SOE.

Un outil très pratique que j'ai découvert dans la librairie de mon quartier, il m'a paru très bien fait et utile. Il ne remplace pas les « bibles » mais peut aisément aider tout lecteur novice à avoir une vision géographique plus poussée du conflit :

Atlas de la seconde guerre mondiale

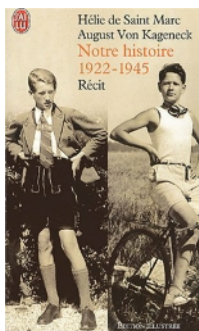
Histoire et collections

256 pages – 37,95 euros



Ce livre est l'ouvrage de référence indispensable pour quiconque s'intéresse à la Seconde Guerre mondiale. Écrit par deux éminents spécialistes des conflits modernes, David Jordan et Andrew Wiest, il décrit dans ses pages toutes les grandes batailles et campagnes du conflit, depuis l'invasion de la Pologne en 1939 à la défaite du Japon 1945. Les textes sont illustrés de plus de 160 cartes très détaillées et de photographies d'époque légendées.

Le décès d'Hélie de Saint-Marc en un secoué plus d'un, aussi je me devais de présenter ce qui pour moi a été d'une grande aide pour comprendre le cheminement de la pensée de cette génération qui sera marquée par bien des remous après la guerre, et que je recommande donc à tous, c'est vraiment très bon comme ouvrage :



Notre histoire : 1922-1945

par Hélie de Saint Marc & August Von Kageneck
Editions J'ai lu

284 pages – 6,46 euros

Aux yeux de l'Histoire, tout oppose Hélie de Saint Marc et August von Kageneck. L'auteur des *Champs de braises* fut résistant et déporté à Buchenwald ; quant au brillant auteur de *Lieutenant de Panzer*, il fut autrefois, on le sait officier de la Wehrmacht sur le front de l'Est. Tous deux ont vécu l'effondrement de la société provinciale et terrienne de leurs pères et l'inexorable ascension d'Adolf Hitler. A travers cet ouvrage ils décident de confronter leur vécu, leur histoire, l'Histoire. Au fil de leur entretien s'installent tous les fantômes de la guerre et de l'avant-guerre, avec une digne gravité et la force bouleversante des seuls souvenirs. Chaque douleur y a sa mesure, chaque horreur son quotidien car ce sont deux existences déchirées par le fer et le sang que l'on redécouvre. Ce livre est d'une force d'évocation peu commune car il éclaire tout un pan de l'Histoire à travers le regard de deux hommes qui la vécurent, qui s'engagèrent en elle et connurent plus d'émotions et de drames que n'importe quel homme en connaît dans une vie où rien n'était facile pour celui qui voulait garder son idéal.

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org